60e année, No 5 Montréal, 19 juin 1948

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



DANS CE NUMERO :

- SUR LES ROUTES SUISSES
- LA MAISON DE LOUIS JOLLIET
- DANS L'ILE DU PRINCE-EDOUARD
- NOS AMIS LES CHIENS



Etirez-vous et Rafraîchissez-vous ... Prenez un Coca-Cola glacé

Le jeu de baseball est très rapide, et pourtant il comporte beaucoup de pauses. Il y a la pause avant le lancer, la pause entre les manches . . . et *la pause qui rafraîchit* avec un Coca-Cola glacé. Avec tant d'animation tout autour de soi, on fait toujours bon accueil à cette minute qui est consacrée à un grand repos avec une bouteille de Coke glacé.



Coca-Cola
MARQUE DÉPOSÉE
"Coke"
MARQUE DÉPOSÉE

Demandez-le d'une façon ou de l'autre — les deux marques déposées veulent dire la même chose.

COCA-COLA LTÉE.

ce métal prodigieux se faufile partout



de l'aluminium — même dans la forêt? Mais oui! L'utilité de ce métal à mille fins s'affirme de toutes sortes de façons dans les endroits les plus inattendus. Ce canoë et ses pagaies sont en aluminium. La canne à pêche, le moulinet, la boîte à appât le sont aussi. Inoxydable et léger comme une plume, l'aluminium se prête admirablement à un nombre toujours croissant d'accessoires de sport: skis, patins, crosses de hockey, bicyclettes . . .

Ce n'est là, bien entendu, qu'une minime fraction du tableau. Du coulage industriel à l'objet d'art, le fabricant canadien découvre sans cesse de nouvelles façons d'utiliser ce métal à la fois solide, léger et attrayant. Nos travaux de recherches ont tracé de nouvelles voies et mettent à sa disposition une infinité de ressources techniques. Plus de six cents compagnies canadiennes fabriquent aujourd'hui de la marchandise fabriquée avec ce métal —vraiment miraculeux — du 20e siècle.

ON LE TROUVE DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE

Présentement, tous les pays du monde achètent de l'aluminium canadien, fabriqué à Arvida, P.Q., siège de la plus grande aluminerie qui soit. Le lingot "Alcan" est devenu l'un des éléments majeurs du commerce mondial.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD.

Fournisseurs d'aluminium au Canada et à l'étranger

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef : GERALD DANIS
Chef de publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif : OSCAR MAJOR
Chef du tirage : ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec (Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières (Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an $3.50
Six mois 2.00
ETATS-UNIS
Un an $5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO : 10 cents

HEURES DE BUREAU : 9 h. a.m. à 5 h. p.m. du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

EN AVANT LES JEUNES, LA VIE EST BELLE !

Rien ne ressemble autant à la fureur des timides que l'audace des modestes. L'une est aussi étonnante, aussi à craindre, surtout, que l'autre. Pour notre amusement, le grand comique Charlot a su, dans le temps, tirer parti de ces travers : qu'on se souvienne de ce délicieux philosophe des rues dans « City Lights », ou même encore de cet impayable sergent de ville dans « Easy Street ». Mais la vie est bien autre chose que le cinéma et, dans sa dure réalité, les conclusions sont loin d'être toujours heureuses. Plus on songe à ces modestes qui se transforment furieusement en audacieux, plus on doit se dire qu'ils n'ont pas tous le bonheur (?) d'*arriver* comme Topaze, — le théâtre non plus n'étant pas la vie. La triste vérité, c'est que la plupart échouent lamentablement, entraînant souvent leur propre perte, non sans faire de dommage aux autres.

Au demeurant, ces agneaux qui se métamorphosent ainsi en soi-disant lions de la finance ou de l'industrie ne sont pas nécessairement de mauvais bougres, mais bien de pauvres types qui, dans un accès d'irritabilité, se font une optique faussée d'une ligne de conduite à suivre. Au départ de ces regrettables bifurcations, il faut voir un désir effréné de brûler les étapes, une négation inconsciente des erreurs commises ou en train de se commettre, quelquefois l'abandon pur et simple de la loi du travail et très souvent une conception fausse du succès. En cette fin d'année scolaire, alors que des milliers de jeunes gens s'apprêtent à faire leurs premières armes dans le dur combat de la vie, il est opportun, je crois, de jeter un éclairage cru, mais vrai, sur ce danger de notre époque. Je souhaiterais, pour ma part, que le communiqué de la Banque Royale du Canada, intitulé *L'Initiation à la Vie* leur tombât sous les yeux avant qu'ils ne se lancent dans la mêlée pour de bon, et c'est pourquoi, afin de mieux compléter mon propos, je cite ici quelques extraits qui valent d'être méditésː « Ce que fait un jeune homme au sortir du collège dépend en grande partie de son ambition. Il faut qu'il se fixe un but et qu'il décide ce qu'il doit sacrifier au succès, car il sait maintenant qu'on ne gagne rien sans sacrifier quelque chose. » « Ceux qui arrivent le mieux, et peut-être le plus facilement, sont ceux qui savent exactement ce qu'ils désirent. Un but clair et bien défini contribue à l'unité d'action. » S'il s'en trouve qui, pour une raison ou une autre, se voient dans l'obligation d'entrer dans le travail sans avoir pu terminer leurs études, ils peuvent se rassurer en apprenant que les conditions, chez nous « n'exigent pas nécessairement une instruction supérieure. Le jeune homme qui quitte l'école secondaire pour travailler a, lui aussi, la chance de réussir et, après tout, Shakespeare, Burns, Carlyle, Scott et Darwin sont devenus célèbres sans diplômes. » Du reste, on pourrait constater qu'il en est de même chez beaucoup de nos actuels chefs d'entreprise dans l'industrie et la finance.

L'essentiel, qu'on se le dise bien, c'est d'entrer confiant dans la vie, bien déterminé à travailler après avoir choisi la carrière qui convienne le mieux à ses dons et aptitudes. Que l'on combatte sa timidité, très bien, mais que l'on oublie jamais qu'il faut conserver une saine conception de ses droits et de ses devoirs. Ni lions, ni agneaux, mais citoyens dignes et optimistes. La formule n'est peut-être pas des plus séduisantes, mais c'est encore la meilleure, soyons-en bien assurés.

G. D.

LE CINEMA SE DECENTRALISE

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, dit le proverbe, et il ne fait pas de doute que l'industrie américaine du cinéma, pendant la guerre, en a compris tout le sens, saisi toute la portée. C'était, comme bien on pense, l'âge d'or sur la côte californienne : absence de la concurrence européenne, demande accrue de la production, prospérité générale. Mais il arrive qu'aujourd'hui, en cet après-guerre, l'industrie du cinéma, dans le monde, prend des perspectives nouvelles : l'Angleterre, la France, l'Italie entendent bien reconquérir leurs parts du marché mondial, et ces efforts sont loin d'être isolés, notamment depuis la mise en opération de l'intelligente et puissante organisation Rank. Pour sa part, et avant même la fin du conflit, la Grande-Bretagne mettait sur le chantier d'authentiques chefs-d'oeuvre que la presse américaine a déjà acclamés avec éloge, et tout indique qu'on n'a pas l'air de vouloir s'arrêter en si bon chemin. Pour ce qui est de la production française, nous sommes assez bien placés pour savoir qu'elle n'a nullement démérité avec des œuvres comme « Les Visiteurs du Soir », « Les Enfants du Paradis » et « La Symphonie Pastorale ». Quant au cinéma italien, il étonne tout simplement le monde avec des réalisations puissantes comme « Shoe-Shine », « Rome, Ville Ouverte » et « Paisa ».

Dans cette perspective nouvelle du cinéma international, il est intéressant de noter que le procédé de post-synchronisation a été amélioré de façon tout à fait remarquable. Aujourd'hui plus que jamais, et dans des conditions nettement favorables, il est possible de soumettre à l'appréciation des auditoires français, la production anglaise ou italienne et vice versa. Ainsi donc, les cadres s'élargissent, les pôles d'intérêt se déplacent, peut-être pour le malheur de certains, mais sûrement pour le plus grand avantage des cinéphiles du monde entier. Déjà Hollywood s'inquiète et parle de « déglamouriser », symptôme révélateur d'une puissante industrie qui sent de plus près la concurrence et qui, partant, redoublera d'efforts, toujours dans le plus grand intérêt du cinéphile.

Et dans tout ça, le Canada, le Canada français plus particulièrement, se voit tout indiqué comme terrain propice à l'examen des diverses réactions du septième art qui tend ainsi à s'internationaliser davantage. Ce n'est sûrement pas nous qui nous plaindrons de pareil éclectisme qui se présente si agréablement par ce concours de circonstances. Voilà ce qui, à nos yeux, ressort d'un meeting de presse récemment tenu à Montréal par la *J. Arthur Rank Organization of Canada Limited*. Il est maintenant bien clair que l'industrie du cinéma connaîtra un essor nouveau au cours des prochaines années, et il ne fait pas de doute que le Québec en sera un témoin vivement intéressé.

G. ST-O.

SIMPLE PROPOS SUR L'ENVIE

On sait qu'il est trois façons de juger un quidam qui travaille à une invention : premièrement, on dit que son idée est stupide ; deuxièmement, s'il y a persévérance, on dit que l'idée ne vaut rien ; troisièmement, si le succès est patent, on dit que l'idée n'est pas de lui. Quoi qu'il en soit, on a tort, et c'est ce qui fait souvent dire : « Si vous ne faites rien, vous aurez l'assurance de n'être jamais critiqué ! » C'est sans doute pour ces raisons que les esprits entreprenants parlent peu et agissent beaucoup, et encore ici, lorsqu'ils arrivent au succès, on dit d'eux : « Que voulez-vous, ils ont la bosse des affaires ! » ou encore : « Ils ont la chance accrochée au bout du nez ! » Ceci s'appelle tout simplement de l'envie et, en dernière analyse, l'envie, c'est de la faiblesse. Retenons bien que les faibles ne font jamais rien de grand. Retenons aussi que l'envie peut se glisser dans nos jugements et doucher les plus sains enthousiasmes. Evidemment, personne n'admettra qu'il est envieux !

L. S.



LE QUEBEC AGRICOLE

LA RÉGION AGRONOMIQUE DE SAINT-JEAN

Par PAUL BOUCHER, D.Sc.S.

LA RÉGION agronomique de St-Jean est un district limitrophe et de transition entre les Cantons de l'Est et la plaine de Montréal. Son centre économique, la ville de St-Jean, est situé à moins de trente milles de la métropole canadienne. Cette région agronomique est constituée de deux districts bien distincts : un rectangle nord-sud coupé par le Richelieu, limite des comtés de St-Jean et Iberville, et puis un prolongement vers l'est, le comté de Missisquoi. Tout cet ensemble est appuyé sur la ligne 45ième, vis-à-vis les Etats de New-York et du Vermont.

La partie supérieure est très fertile puisque constituée des argiles déposées par la mer Champlain, avec quelques dépôts morainiques de l'époque glaciaire. Au nord, on remarque la colline montérégienne du Mont Johnson et au sud les premiers contreforts des Apalaches. Dans Missisquoi, la partie sud surtout est accidentée et plus élevée que tout le pays voisin. Les dépressions sont à sol fertile ; les hauteurs sont graveleuses et même rocailleuses, mais très propices à la culture fruitière.

De ces conditions géologiques découle une production diversifiée : dans Missisquoi, de la culture fruitière ; dans Iberville et St-Jean, de l'industrie laitière et de la culture maraîchère surtout pour fins industrielles.

Tout cela représente une superficie d'environ 388,305 acres en culture, sur un grand total de 497,920 acres, où la statistique compte 3,731 fermes occupées, dont 863 entreprises plus ou moins spécialisées en productions fruitière et maraîchère.

On peut affirmer que la population actuelle de cette région est d'environ 57,000 âmes, dont 26,000 de population rurale et 31,000 de population urbaine. Cinq cités et petites villes se répartissent ces citadins : St-Jean — qui fête cet été le centenaire de son incorporation civile — Farnham, Iberville, Cowansville et Bedford.

Les premiers défrichements sur les bords du Richelieu supérieur datent de 1750. La population des comtés de St-Jean et Iberville est entièrement canadienne-française. Elle compte de très nombreux descendants d'Acadiens, dont les ancêtres vinrent au pays à la suite de la déportation de 1755. Ce fait historique explique l'existence de l'Acadie, bureau de poste de la paroisse de Ste-Marguerite de Blairfindie, qui a été subdivisée à maintes reprises pour donner naissance à St-Luc, Ste-Blaise, St-Jacques, etc.

Dans Missisquoi, la situation est différente. Colonisée par des loyalistes américains, après 1785, et par des officiers de la milice anglaise du Bas-Canada, cette région fut entièrement anglo-saxonne jusque vers 1830, alors que l'élément français commença à s'infiltrer. Aujourd'hui, Missisquoi est français dans la proportion de 80 à 82%.

Jouissant du climat tempéré de l'est du Québec, la végétation de ce district dépasse souvent les 120 jours, ce qui est un record pour la Province. En une saison normale, les pluies sont abondantes et bien réparties, avec cependant une période de sécheresse entre la mi-juillet et la mi-août.

Ainsi que nous l'avons déjà insinué, l'industrie laitière est la plus importante production de toute la région : 39,264 vaches en 1941. Environ 60% de cette production laitière est vendue en nature, le reste étant transformé en beurre et fromage — deux fois plus de beurre que de fromage. On calcule qu'en une année moyenne, cette production atteint les 4 millions de dollars. Par suite surtout de la vente du lait en nature et de la présence de fabriques laitières spécialisées dans la production de poudre de lait et de caséine, l'industrie porcine n'a pas dans ce district l'importance que l'on supposerait tout d'abord. La valeur de cette production atteindrait néanmions les $650,000 annuellement. Le marché de St-Jean absorberait chaque année 3,200 porcs ; celui de Farnham, 1,000, et le marché de Montréal, de 10 à 12,000. Les statistiques les plus récentes démontrent cependant une diminution de moitié par rapport aux sommets atteints en 1941 — expéditions sur les marchés de 20,326 bêtes.

La culture des légumes de conserverie vient en troisième lieu, par ordre d'importance, les pois, tomates, fèves et maïs. Les conditions locales de production sont particulièrement favorables à ces cultures, si bien qu'en 1944, 8,824 acres y étaient ainsi ensemencées. Cette année-là, on estimait la valeur de ces produits à $375,000.

Une autre production intéressante est celle des pommes. Entreprise au Mont St-Grégoire ou Johnson (10,000 pommiers) et surtout dans le sud de Missisquoi, aux environs de Frelighsburg où il y a 125,000 pommiers ; 50,000 de ces arbres sont en production. En une saison favorable, on estime cette récolte à $250,000. Il y a vingt ans à peine, voyait-on dans ce district quelques centaines de vieux pommiers rabougris. S'y succèdent aujourd'hui, les vergers les plus beaux et les plus prometteurs de la Province : McIntosh, Melba, Lobo, Fameuse, Cortland, etc. Tout cela est surtout dû à l'initiative et à l'esprit de suite d'un groupe d'agronomes [*Lire la suite page* 62]

Photo du haut, production de haricots de semence chez M. Jos. Larocque de Stanbridge Est. — Ci-contre, à droite, au moment de la cueillette des pommes dans Missisquoi. — Ci-dessous, meules de fromage entreposées dans une chambre surveillée. La population actuelle de cette région est d'environ 57,000 âmes, dont 26,000 de population rurale et 31,000 de population urbaine. ***Photos Service de Ciné-Photographie, P.Q.***





ÇA et LÀ par L'IMAGE



Ci-dessus, le sergent **CHARLES THOMPSON**, un courageux combattant américain de la récente guerre, sa femme, et leurs trois enfants : **STEVEN, GAYDELL** et **JANET.** Cette famille et une trentaine d'autres habitaient des roulottes, faute de logis. Une organisation civique de Long Island a énergiquement protesté contre l'injustice de cet état de choses et plusieurs de ces familles vont s'installer dans l'Illinois. Toujours le même problème : pénurie du logement partout.



Ci-dessus, le fameux comédien, **DANNY KAYE** et sa fillette **DINA**, le jour de l'anniversaire de naissance de celle-ci. La petite semble avoir hérité des dons de mimique de son père. On se rappelle celui-ci dans son rôle de *Wonder Man*, alors qu'il empruntait une double personnalité. Ses autres films les plus connus sont *Up in Arms*, *The Kid from Brooklyn*, et tout dernièrement *The Strange Love of Walter Mitty*. Danny Kaye vient de donner au Palladium de Londres un one man show qui a connu un grand succès. Et la petite Dina admire toujours son papa.



Ci-contre, une scène qui s'est répétée à travers diverses régions de la Floride. Le sergent **KENNETH WILSON**, au cours d'une manoeuvre aérienne de troupe parachutée, est resté accroché à un arbre. On l'a photographié, dans cette position précaire, alors qu'il attendait du secours. Le sergent Wilson ne semble pas le moins du monde malheureux sur son perchoir, et il y a à cela une bonne raison : les aviateurs portent maintenant un nouveau vêtement qui les protège contre les épines pointues et les branches déchiquetées toujours sournoises.

Ci-dessous, la capitale du Canada, aperçue par deux voyageurs. Leur canot automobile passe sous le pont de la rue Laurier, au coeur même de la ville, et c'est ainsi qu'ils arrivent au terme d'une excursion sur la rivière Rideau. A l'arrière-plan se dresse le Château Laurier, près duquel des écluses permettent de passer du canal Rideau à la rivière Outaouais après une chute de 80 pieds. Vue tout à fait originale de la capitale.



Ci-dessous, à Westmorland, l'une des régions minières de l'Angleterre, on a travaillé pendant deux semaines, afin de déterrer deux malheureux chiens ensevelis sous un éboulis de mine. Non seulement des mineurs ont participé à ce sauvetage mais tous les amateurs de chiens des environs s'en sont mêlé. On a trouvé l'un des chiens mort. L'autre, Butcher, sale, misérable, affamé, a été rescapé par Joe Weir et Bobby Porter. Remarquez la crainte dans son regard.





Ci-contre, une scène émouvante qui s'est déroulée sur les quais de Bordeaux, en France. Il y a longtemps que les enfants de cette ville entendaient parler du blé et de la farine qui leur viendraient d'Amérique. C'est pourquoi, ils se sont rendus en foule, dès qu'on a signalé l'entrée dans le port du navire américain, John Quick, qui transportait la première cargaison de céréales destinées à la France. On remarquera l'expression remplie de reconnaissance chez ces jeunes.





Ci-contre, à l'extrême gauche, Mme HAZEL BARR, qui prend soin de sa maison, veille au bien-être de son mari et de ses deux enfants, occupe un poste de secrétaire et se prépare à prendre part à un concours de natation avec l'équipage *Olympic*. — Ci-contre, au centre, le petit DAVEY HOOK, 7 ans, quitte l'école primaire de Zanesville, pour se rendre à un institut où il suivra des exercices destinés à corriger sa diction défectueuse. Son sourire symbolise la confiance qu'appuie largement la sympathie de ses petits camarades.



Ci-dessus, une vue du lac Maskinongé, autour duquel s'échelonnent pensions et hôtels pour estivants. (Ce coin des Laurentides est bien connu des Montréalais et même des touristes étrangers.) Photo Bernard J. Bogue. — Ci-contre, à Nuremberg, ville d'Allemagne qui était jadis le royaume des jouets, et surtout des poupées, on voit des représentants américains et allemands examinant des véhicules militaires hors d'usage.





DÉCEPTION

Roman, par LUDOVIC GUYBOURG*

Tout passe, tout lasse ... même la richesse, à moins que l'Amour ne vienne y mêler son doux parfum ... Mais il faut compter avec le passé qui, parfois, s'impose au présent !

CE MATIN-LÀ, madame Luc Grondin se sentait terriblement lasse. Bien qu'il fût près de dix heures et qu'un soleil radieux éclairait la campagne embaumée tandis que les oiseaux du jardin, ivres de gaieté, remplissaient l'air de leur gazouillis, la jeune veuve, dans son pyjama rose, allongée sur son lit douillet, restait sombre en fixant d'un oeil distrait le ciel d'azur qui apparaissait à travers les branches des arbres.

Dix-huit mois déjà s'étaient écoulés depuis que son mari l'avait quittée pour un monde meilleur ... et l'ex-Sylvie Martin n'avait guère songé encore à le regretter. Heureusement qu'il avait eu la merveilleuse idée de faire de sa femme sa légataire universelle, lui laissant un assez beau magot.

Sylvie Martin, fille cadette du marchand général, n'avait que vingt-et-un ans lorsqu'elle accepta d'unir sa destinée à celle de Luc Grondin, cinquante-deux ans bien sonnés, négociant en vins retiré d'affaires et nouvellement installé dans le petit village : il offrait en échange de la beauté et des charmes de sa dulcinée toute la grâce de son front chauve, de son ventre bedonnant ... et, ce qui n'était pas le moindre, de ses multiples dollars !

Malheureusement pour la nouvelle épousée, quelques semaines à peine après le retour du voyage de noces traditionnel, son riche époux s'était révélé d'une jalousie féroce en plus d'être affligé de la goutte qui, parfois, le faisait atrocement souffrir et, cela va sans dire, le rendait terriblement hargneux. Le martyre de Sylvie dura trois longues années, et le vieux mari mourut.

Afin de faire taire les mauvaises langues qui ne s'étaient point gênées pour insinuer qu'elle n'avait épousé le vieux rentier que pour son argent, la jeune veuve avait suivi un deuil rigoureux : ainsi, l'honneur restait sauf ... mais l'ennui déprimant pesait lourd sur ses jeunes épaules. Mais quoi faire dans ce petit village de campagne où tous les faits et gestes étaient scrupuleusement examinés à la loupe et commentés sévèrement ?

La jeune veuve se mit sur son séant et sonna sa bonne : Julie apparut.

— Bonjour, madame ... dit-elle de sa voix fluette.

— Bonjour, Julie, répliqua la jeune femme d'une voix morne. J'étais fatiguée ce matin et j'ai fait la grasse matinée ... Il faut maintenant se dépêcher car j'ai rendez-vous chez mon notaire pour onze heures. Il faut faire vite : aide-moi à m'habiller et à me coiffer.

Et là, tout au bord de la petite rivière, en pleine nature, Mario ouvrit son coeur à la jeune fille ...

Dessin de JEAN MILLET

Tandis que la bonne s'affairait, la jeune femme s'informa :

— Rien de nouveau dans le village ?

— La cuisinière, qui arrive de chez le boucher, vient de m'apprendre que Mario Julien, le garçon du marchand de foin, est en vacances chez lui pour un mois... Vous le connaissez, sans doute, c'est celui qui reste à Montréal...

— Oui, oui .. je le connais !

A l'annonce de cette nouvelle, Mme Luc Grondin avait eu un tressaillement, mais elle cacha son émoi, ne voulant rien laisser paraître devant sa servante. D'une voix indifférente, elle interrogea :

— Et rien autre chose ?

— Non, pas que je sache.

Une demi-heure plus tard, la veuve partait pour son rendez-vous.

•

Mario Julien décacheta l'enveloppe que venait de lui remettre en main propre un gamin du village. Il en tira un papier mauve sur lequel étaient tracés quelques mots d'une écriture fine et légère. Il lut :

« Madame Luc Grondin (née Martin, Sylvie) serait très heureuse de revoir l'aimable compagnon de son temps de jeune fille, Mario Julien. Peut-elle espérer sa visite ce soir, à huit heures ? »

Le jeune homme eut un sourire narquois.

— Hé ! murmura-t-il, malgré son abondance, la veuve s'est rappelée de moi ! Une fameuse idée qu'elle a eue là !

Pendant quelques secondes, Mario resta immobile, écoutant les battements de son coeur : non, tout restait calme au-dedans de lui-même.

— Tout va bien, fredonna-t-il, mon coeur est resté indifférent... Eh bien ! ce soir, selon ton désir, ma chère Sylvie, ton ex-amoureux sera chez toi, à huit heures !

Le jeune homme retourna à son fauteuil près de la fenêtre qu'il avait abandonné, ainsi que son livre, pour aller répondre au messager. Il tenta de reprendre sa lecture là où il l'avait laissée, mais ce fut en vain : son esprit était ailleurs. Il reposa donc le bouquin sur la petite table; puis, fermant les yeux, ses pensées le reportèrent à plusieurs années en arrière...

Il revoyait Sylvie Martin, la délicieuse jeune fille qu'il connaissait depuis toujours. Elevés dans le même village, ensemble ils avaient couru les mêmes champs, partagé les mêmes bancs de la même petite école. Plus tard, ce fut le temps des grandes études : Mario partit pour le collège, Sylvie fut mise au pensionnat ; mais dès qu'arrivaient les vacances, ils se retrouvaient, heureux de se revoir.

Mario Julien était le quatrième des six enfants que comprenait la famille du marchand de foin et grain, et le troisième des garçons. Le plus âgé, Thomas-Louis, était tout désigné pour succéder au père, et ce n'était que simple justice : en effet, n'était-ce pas grâce à ses efforts constants que le commerce du père avait prospéré, faisant ainsi profiter aux autres des bienfaits de l'instruction, ce dont lui-même avait dû faire le sacrifice.

Le second des fils, Norbert, s'était destiné à la prêtrise, et maintenant il était vicaire dans une paroisse de campagne pas très éloignée.

Mario, durant ses années de collège, s'était révélé particulièrement fort en chiffres : mis au choix d'une profession, il opta pour celle de comptable agréé. Il se rendit à Montréal, ne revenant au village natal que pendant les vacances.

Avec les années, la grande amitié qu'il éprouvait pour Sylvie s'était muée peu à peu et était devenue ce que l'on appelle l'Amour... Mais la jeune fille, qui avait évolué, s'était révélée d'une extrême coquetterie et ne semblait pas, ou ne voulait pas, s'apercevoir du nouveau sentiment qui s'était développé chez son compagnon d'enfance, bien qu'elle manifestât toujours un certain plaisir à le revoir.

Mario aimait la pêche, surtout dans la petite rivière qui passait un peu en dehors du village et dont il connaissait les moindres recoins fréquentés par les perchaudes et les crapets jaunes. Or, un beau jour qu'il se dirigeait vers son lieu favori, il rencontra Sylvie sur sa route : toute pimpante, elle portait une toilette délicieuse à ravir. A la grande surprise du jeune homme, elle réclama comme une faveur de l'accompagner.

— Ce serait un immense plaisir pour moi, répliqua Mario. Mais ne crains-tu pas de déchirer cette magnifique toilette aux ronces et aux épines qui bordent la rivière ?

— Ah ! peu importe, dit-elle dans un sourire, puisque j'aurai le plaisir de goûter de ta présence auprès de moi !...

Puis elle éclata de rire, faisant voir ses petites dents de nâcre.

Mario était au septième ciel : n'était-ce pas là l'occasion rêvée pour parler de choses sérieuses, pour mettre son coeur à nu ? Oh ! jamais plus, peut-être, il ne retrouverait une chance pareille, il fallait en profiter.

Le jeune homme choisit un petit coin ombreux propice à ses desseins... Quelques minutes plus tard, au bord de la rivière qui roulait ses eaux limpides, en pleine nature, Mario ouvrit son coeur tout entier à la jeune fille. Sylvie l'écouta sans l'interrompre une seule fois. Enfin, pour terminer, le jeune homme ajouta :

— J'ai fini mes études, j'ai reçu tous mes diplômes ; dans quelques semaines, j'entre dans un grand bureau de Montréal en qualité de comptable agréé. Mais il me faudra encore au moins trois ans avant de pouvoir fonder un foyer sur des bases solides : auras-tu le courage de m'attendre jusque-là ?

La jeune fille prit un air chagrin plutôt factice. Puis elle laissa tomber, de ses lèvres rougies, les paroles qui allaient bouleverser le pauvre Mario, causant ainsi au pauvre garçon son premier chagrin d'amour :

— Vraiment, mon cher Mario, je ne m'attendais guère à cette déclaration... et je me sens mal d'être la cause d'une grande désillusion... Tu le sais, j'ai toujours éprouvé une grande amitié pour toi, mais, sincèrement, il ne m'était jamais venu à l'esprit que tu puisses devenir un jour mon mari ! D'ailleurs, si j'ai demandé à t'accompagner aujourd'hui, c'est parce que j'avais une grande nouvelle à t'apprendre !

Elle fit une pause, mais devant le mutisme de son compagnon, elle continua :

— Hier soir, mon père m'a fait part d'une demande en mariage de la part de monsieur Luc Grondin... Tu ne l'ignores pas, sans doute, ce monsieur a une belle fortune, ce qui n'est pas pour me déplaire. Il reste vrai que le possesseur n'est pas de prime jeunesse, mais cela importe peu, à mon sens, pourvu que je profite des plaisirs que procure la fortune.

« Je l'avoue sans fausse honte, je ne suis pas fille à me complaire dans la médiocrité où je suis forcée de vivre... Il me faut quelque chose de mieux : les belles toilettes ont pour moi un charme que rien ne peut remplacer ; il y a aussi les voyages qui ont toujours eu ma prédilection, même si j'ai dû me confiner jusqu'ici à mon patelin.

« Non, non, l'occasion est trop belle pour ne pas en profiter: j'ai chargé mon père de faire part à monsieur Luc Grondin que j'acceptais de grand coeur. Oh ! j'avoue que papa n'est pas très enthousiasmé de ce mariage qui lui donnera un gendre presque aussi âgé que lui, mais ne suis-je pas libre de mes actes ? Je subirai, moi seule, les conséquences de mon geste... et l'avenir dira si j'ai eu raison. Dis-moi, Mario, saurais-tu me blâmer de vouloir satisfaire mes goûts ?

Le jeune homme était stupéfié : jamais il n'avait imaginé une telle désinvolture, un tel cynisme même, en face de cette question primordiale qu'est le mariage ! Surtout chez celle qu'il aimait de toute l'ardeur de ses vingt-et-un ans et à lequelle il avait voué presque une culte !...

Il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence : Sylvie était sincère lorsqu'elle proclamait son manque absolu d'idéal, un si parfait égoïsme... Mario savait prendre une décision : il devait se résigner... et c'est ce qu'il fit. Il répondit simplement :

— Sylvie, je te demande pardon d'avoir osé lever les yeux sur toi... J'aurais dû penser que le pauvre humain que je suis ne pourrait jamais atteindre la déesse que tu es... et que tu resteras toujours. C'est mon plus beau rêve qui s'envole... mais, après tout, je sens que tout est pour le mieux : nous ne nous serions jamais compris !

« Adieu, donc !... Et je repartirai bientôt pour Montréal, le coeur libre de toute attache... Nous ne nous reverrons pas sans doute, d'ici là : je te souhaite donc le plus complet bonheur avec ton riche et vieux futur mari !...

J'AI TOUJOURS AIME MON AMOUR

J'ai toujours aimé mon amour
Fait de tourments, de solitude,
Mon pauvre coeur a l'habitude
De souffrir la nuit et le jour.

J'ai toujours aimé mon amour...

Quand je suis seule et c'est souvent,
Qu'un rien ici-bas me désole,
J'appelle Dieu... je me console :
Son amour est toujours présent...

Quand je suis seule... et c'est souvent !

Claude SELAM

Extrait de : *De mon coeur à mes lèvres.*
Editions Poésia — Brest.

Après cette entrevue, les deux jeunes gens ne s'attardèrent guère : le retour fut morne et silencieux. Et les choses en étaient restées là... Deux mois plus tard, il avait appris par une lettre de sa mère que Sylvie Martin avait épousé en justes noces le sieur Luc Grondin.

Au cours des années qui suivirent, lors des quelques jours de vacances qu'il venait passer à la maison paternelle, Mario avait aperçu par-ci par-là la riche Mme Grondin, toujours en compagnie de son très digne époux : il avait toujours manoeuvré de façon à ne pas avoir à lui adresser la parole, s'éclipsant toujours au moment voulu. Il avait ensuite appris la mort du digne monsieur.

Il va sans dire que, pendant les quelques mois qui avaient suivi la rupture, Mario Julien s'était senti le coeur fade ; mais, logique en tout, il n'avait pas voulu éterniser les vains regrets. Il s'était donc acharné à son travail, et voici que, après cinq ans, il était en mesure de se fonder un foyer confortable et Gisèle Destanges, la fille du chef de gare, bien que rien encore n'eût transpiré, en deviendrait bientôt la reine.

Et c'est à toutes ces choses que Mario pensait, bien allongé dans son fauteuil... Plus que jamais il était décidé à se rendre au rendez-vous de la veuve de Luc Grondin.

•

A huit heures tapant, Mario Julien sonnait à la porte de la belle villa de la veuve. La bonne vint ouvrir et l'introduisit immédiatement dans un petit boudoir meublé avec art où l'ancienne Sylvie Martin l'attendait patiemment en lisant distraitement une revue à la mode.

— Bonsoir... madame, dit-il simplement, en esquissant une révérence. Comme tu le vois, j'ai accepté ton invitation... me demandant toutefois ce que nous avions à nous dire.

La jeune femme eut un sourire charmeur.

— Eh quoi ! dit-elle d'une voix tendre, n'est-il pas raisonnable, dans les temps de malheur et d'affliction, de se rappeler des bons compagnons des jours heureux ? Malgré tes rares apparitions au village, tu as sans doute appris la mort de mon mari ?

— Oh ! c'est sûr... Qu'est-ce qui ne se sait pas ?... La pauvre homme a-t-il donc vraiment laissé un si grand vide ?

— Ah ! bah ! Les mauvaises choses, tout comme les bonnes, laissent un grand vide lorsqu'elles sont disparues... C'est cette sensation de me sentir si seule qui m'inspira l'idée de te revoir...

— Pourquoi ? N'as-tu pas cette richesse que tu convoitais tant ?... L'argent ne peut-il satisfaire les moindres désirs ?

—Je l'ai cru un temps... plus maintenant !

Elle abaissa son regard, soudain gênée, mais elle continua dans un effort :

— Mais ne reste pas là, debout devant moi... Le fauteuil est là qui te tend ses bras !

Mario remercia avec un léger sourire, et la jeune femme continua :

— Dès le retour du voyage de noces, des bonnes langues trop charitables ont cru bon de raconter à mon mari les liens de l'amitié qui nous avaient unis durant de si nombreuses années. Dès ce moment-là, mon cher époux devint atrocement jaloux... Je ne crois nécessaire d'entrer dans tous les détails, mais je puis t'assurer qu'il m'en a fait voir de toutes les couleurs !

« L'amitié durable qui aurait pu naître à ce moment-là a été tué dans l'oeuf... C'est facile à comprendre ! Trop tôt, hélas ! j'ai compris que la fortune n'achetait pas le bonheur... Un mariage sans amour, c'est un peu comme un très bel aquarium où n'habite aucun poisson : malgré les ornementations les plus diverses, cela reste triste, sans vie !

— Mais j'avais cru comprendre que tu avais une grande prédilection pour les voyages ? C'était là l'occasion rêvée pour parcourir le monde !

— Mon mari, à cause d'un état de santé détestable, était forcément sédentaire... Je suis veuve maintenant, et une femme seule ne voyage pas !

— Un homme non plus, d'ailleurs... Du moins, en ce qui me concerne ! Je comprendrais les voyages surtout en compagnie de l'être qu'on aime...

— C'est tout à fait mon opinion... Mais en attendant, je trouve que la vie est bête... et je m'ennuie à en avoir la berlue !

— Tant que ça !... Comment donc ? N'as-tu pas encore toute ta famille ? Je comprends difficilement que tu puisses tellement t'embêter.

— Ma famille ?... Ah ! oui, parlons-en ! Tout d'abord, papa et maman m'ont gardé une rancune tenace d'avoir épousé Luc Grondin : ils sont convaincus, ils l'ont déclaré à ma face, que le blason de la famille avait été terni à cause de ce mariage qu'ils qualifient d'inconvenant autant que stupide. Depuis ce temps-là, nos rapports sont plutôt tendus !

« Mon frère Jacques, lui, voulant probablement perpétuer la lignée des marchands-généraux dans notre famille, voulut acheter [*Lire la suite page* 16]



"Ah ! bien gentille, cette petite, tu trouves ? Elle est tout bonnement en train d'entortiller ta tante !"

Dessin de F.-L. NICOLET

L'héritage de tante Agathe

Les questions d'héritage entraînent très souvent des frictions quand ce ne sont pas des drames. Pour n'être pas neuf, le sujet est repris par Fernande Féron avec finesse et un grand sens d'observation.

Mme Aurélie Mitonnet pénétra en coup de vent dans le bureau de son mari.

— Auguste, tu as vu ta tante Laverdure depuis combien de temps ?

Auguste sursauta, arraché aux douceurs d'une sieste bénéfique. Il se réfugiait ainsi dans son bureau sous prétexte de travaux urgents, mais en réalité le plus souvent pour échapper à l'humeur acariâtre de Madame son épouse.

— Tante Agathe... heu... heu... pas vue depuis... sais pas au juste...

Aurélie haussa une épaule pleine de mépris et, rééditant ou à peu près, sans s'en douter, une apostrophe célèbre, proféra :

— Tu dors, Auguste, et tante Agathe est dans les mains d'une intrigante !...

Son mari ouvrit tout à fait les yeux qu'il avait ronds et passablement naïfs :

— Tante Agathe dans les mains d'une intrigante ?

Aurélie, satisfaite de l'effet produit, exposa l'affaire tout au long :

— Parfaitement ! Tu sais, la petite Claudine, sa filleule...

— Oui, bien gentille, cette petite orpheline. Ma bonne tante Agathe s'est prise d'amitié pour elle.

— Ah ! bien gentille, tu trouves ? Eh bien, elle est tout bonnement en train d'entortiller ta tante. J'ai appris tout à l'heure qu'elle allait faire une rente à Claudine pour lui permettre de cultiver sa voix et de devenir chanteuse. Mais ce n'est pas tout, j'ai su par Justine, sa bonne, qu'elle s'apprête en réalité à lui laisser toute sa fortune... Oui, tu entends bien : toute sa fortune ! Toi, tu seras dépouillé comme un lapin... Et quand je pense, acheva Aurélie, avec un sanglot très bien imité, que mes parents ne t'ont accordé ma main qu'à cause des espérances que tu as su faire miroiter à leurs yeux...

— Mais, ma choute, s'écria le brave Auguste, affolé à l'idée de voir pleurer sa femme — à vrai dire ce spectacle ne lui avait pas encore été donné, Mme Mitonnet ayant le coeur aussi dur qu'un bâton de cornouiller, — tout n'est pas perdu. Son testament n'est pas encore fait sans doute.

— Il est sur le point de l'être, hoqueta Aurélie.

— Ecoute, je vais faire à ma tante quelques visites ; elle a toujours eu le sens de la famille...

A ces mots, Aurélie retrouva toute son énergie ; elle frappa du talon comme un nageur qui veut remonter à la surface.

— Toi, mais mon pauvre ami, tu n'arriveras à rien. Non, non, laisse-moi faire. A partir d'aujourd'hui je prends la tante Agathe en mains. Et rira bien qui rira le dernier.

•

Les plus grands diplomates ne sont que des enfants, comparés à une Aurélie Mitonnet. Dès qu'elle eut résolu de faire le siège de la vieille dame, elle n'épargna rien. C'est bien simple : elle se mua en une créature angélique pétrie de douceur, de charité.

Claudine, jeune orpheline de dix-huit ans, qui avait voué à sa marraine un coeur sans calcul, fut bientôt distancée dans ce match d'affection engagé par l'astucieuse Aurélie.

Celle-ci arrivait chez tante Agathe quand Claudine n'y était pas :

— Tiens, encore toute seule, ma bonne tante ?

— Oui, Claudine est sortie avec l'une de ses amies. C'est de son âge...

[*Lire la suite page 18*]

A tous les points de vue...

... cette soupe vous donne BEAUCOUP



RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

La soupe aux légumes que vous servez à votre famille doit, premièrement, être bonne à manger. Et la Soupe aux Légumes Campbell's est bonne à manger — avec ses quinze légumes potagers baignant dans un excellent bouillon de boeuf. Elle doit aussi être nourrissante. Et la Soupe aux Légumes Campbell's, avec toutes les bonnes choses qui entrent dans sa préparation, est vraiment nourrissante. De plus, son prix convient à votre budget. C'est, encore une fois, une soupe copieuse non seulement utile mais à la portée de vos moyens. Les femmes disent que c'est "presque un repas à elle seule". Elle diminue le temps à la cuisine. En avez-vous sous la main ?

SOUPE AUX LÉGUMES

Campbell's

Préparée par Campbell's au Canada

SOUPE BOURGEOISE BONNE et COPIEUSE

UN METS TRÈS AVANTAGEUX

LA NOURRITURE QU'IL FAUT

MOINS DE TEMPS À LA CUISINE

15 LÉGUMES POTAGERS DANS UN BON BOUILLON DE BOEUF

Le véritable Velveeta vous assure



saveur exquise!
valeur nutritive!
et il fond en une sauce lisse!

CROUSTADES AUX OEUFS!

Coupez des tranches de pain de 1½" d'épaisseur, enlevez-en la croûte, ainsi qu'un peu de la mie, au milieu de chaque tranche. Badigeonnez de beurre fondu et grillez sur tous les côtés. Déposez un oeuf poché sur chaque tranche et servez avec riche sauce de fromage Velveeta ainsi préparée: faites fondre ½ livre de Velveeta dans un bain-marie, incorporez graduellement ⅓ de tasse de lait. Ces croustades aux oeufs et Velveeta ont une délicieuse saveur de fromage cheddar et constituent un mets de résistance riche en protéines.

Le fromage Velveeta, lisse et doré, se tranche bien, s'étend bien et fond à la perfection. C'est un aliment très nourrissant, que sa délicieuse saveur de cheddar rend doublement appétissant. Le Velveeta renferme d'importants éléments nutritifs du lait: calcium et phosphore du lait, protéines, vitamine A et riboflavin. C'est un fromage pasteurisé qui se digère aussi facilement que le lait. Achetez ce produit Kraft de qualité supérieure.

LE CAFÉ CONCERT KRAFT

vous présente vos artistes favoris tous les lundis à 8h. p.m. sur CKAC, Montréal et CHRC, Québec. Ecoutez aussi le KRAFT MUSIC HALL tous les jeudis à 9h. p.m. sur un réseau national.

Les fromages les plus populaires au monde sont fabriqués par les hommes et les femmes de KRAFT

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

SALADE AUX NOUILLES

¼ de livre de nouilles — 1 tasse de céleri coupé en filets
1 tasse de carottes râpées
1 c. à tb. d'oignon finement haché — 1 tasse de mayonnaise cuite

Faire cuire les nouilles dans 2 pintes d'eau bouillante salée, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egoutter et rincer à l'eau froide. Utiliser l'eau de cuisson dans un potage. Ajouter tous les autres ingrédients. Mettre dans un grand bol ; au moment de servir, ajouter la mayonnaise. Bien mélanger et dresser sur un plat garni de feuilles de laitue et de persil frais.

MAYONNAISE CUITE

¼ de tasse de sucre
2 c. à tb. de farine — ¼ de tasse de vinaigre
1 c. à tb. de moutarde
1 c. à thé de sel — 1 tasse de lait évaporé
1 jaune d'oeuf

Mettre dans un bain-marie tous les ingrédients secs, délayer avec le lait, ajouter le jaune d'oeuf légèrement battu et cuire jusqu'à épaississement. Incorporer le vinaigre. Laisser refroidir et au moment de servir, y joindre 1 tasse de crème fouettée. Vérifier l'assaisonnement et ajouter au besoin sel et vinaigre. Cette mayonnaise se conserve très bien au frais. Si toutefois elle se séparait, on devrait la battre avec un moussoir.

PAIN DE VIANDE

1 livre de veau maigre — 1 livre de boeuf maigre
¼ de livre de lard salé
2 oeufs — 1 tasse de mie de pain
sel, poivre et épices au goût

Passer les viandes séparément au hache-viande et les préparer aussi séparément, c'est-à-dire mettre dans un bol le veau d'abord avec ½ tasse de mie de pain et la moitié du lard haché, l'oeuf battu, du sel, du poivre et ½ c. à thé d'oignon râpé. D'autre part, préparer le boeuf de la même manière mais ajouter en plus ½ tasse de pulpe de tomates. Mettre dans un plat beurré un rang de veau puis un rang de boeuf et alterner ainsi les viandes jusqu'à ce que le plat soit rempli. Mettre cuire au four de 350° F. 1½ heure. Renverser pour servir avec une macédoine de légumes.

MACÉDOINE DE LÉGUMES

½ tasse de pois
1 tasse de carottes — 1 tasse de navets
½ tasse de haricots frais

Préparer 2 tasses de sauce blanche et y incorporer les légumes préalablement cuits. Servir très chaud.

CHOWDER AU BLÉ D'INDE

2 petites tranches de lard salé coupées en cubes
1 petit oignon émincé
2 tasses de pommes de terre coupées en cubes
2 tasses d'eau — 1 boîte de blé d'Inde
2 tasses de lait

Faire frire le lard, y faire blondir l'oignon 10 minutes. Ajouter les pommes de terre puis l'eau chaude et laisser cuire jusqu'à ce que les pommes de terre soient tendres. Ajouter le blé d'Inde puis le lait et faire bouillir doucement 5 minutes. Bien assaisonner et servir avec croûtons.

CHARLOTTE AUX FRUITS

1 c. à tb. de gélatine — ¼ de tasse d'eau froide
1½ tasse de fraises écrasées
½ tasse de sucre — 1 tasse de crème à fouetter

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes et la faire dissoudre au-dessus de l'eau chaude. Ajouter les fraises écrasées et le sucre. Quand le mélange commence à prendre, y incorporer la crème fouettée. Verser dans un moule préalablement tapissé de rondelles de gâteau roulé et laisser prendre bien ferme. Démouler pour servir.

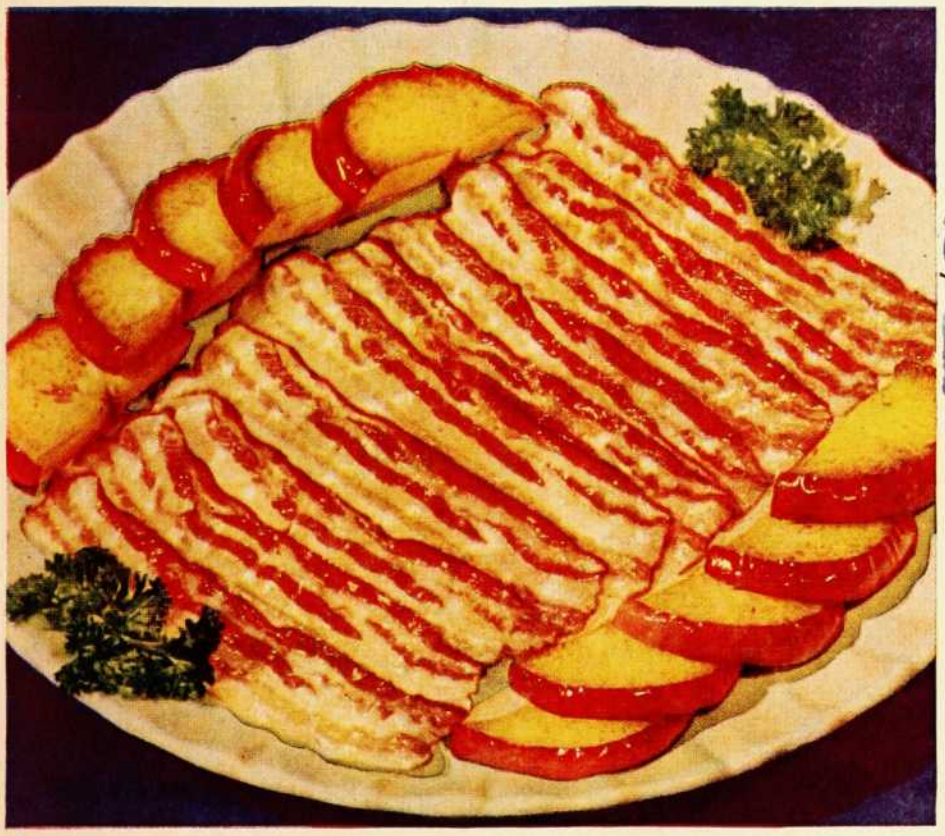
GÂTEAU ROULÉ

Battre 3 blancs d'oeufs jusqu'à ce qu'ils soient fermes et y ajouter ½ tasse de sucre graduellement. Battre 3 jaunes d'oeufs avec 1½ c. à tb. d'eau froide. Incorporer les jaunes battus aux blancs. Tamiser de la farine, en mesurer ½ tasse et tamiser de nouveau avec ¾ de c. à thé de poudre à pâte et une pincée de sel. Verser la pâte dans une lèchefrite de 8 pouces par 12 et couverte d'un papier beurré. Cuire 12 minutes à 350° F. Démouler au sortir du four sur un linge. Couvrir de gelée et rouler le gâteau Il faut laisser refroidir avant de le tailler en rondelles.



Déjeuners plus gais!

FAITES VITE mes chéris . . . Papa vous suit! Il y a du bacon pour déjeuner—un mets délicieux n'importe quel jour! Faites-le donc cuire avec soin, savourez-en chaque bouchée et, *par-dessus tout*, assurez-vous que c'est du bacon Premium Swift (le préféré au Canada, comme vous le savez). Ce petit goût *de fumé alléchant* est le moyen de rendre le déjeuner plus gai, le repas qui, d'après les diététistes, est essentiel pour avoir un esprit sain dans un corps sain.



LA CUISSON SOIGNÉE ÉVITE LA PERTE: Mettez des tranches de Bacon Premium Swift dans une poêle froide. N'en mettez pas trop. Faites cuire lentement; retournez souvent pour une cuisson uniforme. Egouttez sur du papier absorbant. Pour avoir du bacon croquant, enlevez la graisse au fur et à mesure et conservez-la pour l'employer plus tard. Servez avec des tranches de pommes non pelées, recouvertes de cassonade et frites dans de la graisse de bacon.





LA JOURNÉE COMMENCE BIEN quand vous avez du Bacon Premium Swift au déjeuner. Il est riche en éléments énergétiques, et si facile à digérer que même les tout petits peuvent en manger et profiter. Toute la famille aime le Bacon Premium Swift parce qu'il est croquant, savoureux, a un *petit goût de fumé* et est toujours bon! C'est pourquoi au Canada l'on *préfère* réellement le Bacon Premium Swift aux deux autres meilleures marques *réunies!*



Bacon Premium Swift

au petit goût de fumé!

13 Différents Moteurs de Camions

Actionnent les Camions International !

NOUVEAUX KB INTERNATIONALS

Les meilleures valeurs dans l'Histoire des Camions International. Rendement et économie remarquables. Dessins magnifiques.



INTERNATIONAL DIAMOND VERT

INTERNATIONAL DIAMOND ROUGE

INTERNATIONAL DIAMOND BLEU

En voici 3 des 13— Lisez comment les Internationals sont spécialisés pour divers travaux

POUR FOURNIR aux Camions International la puissance adaptée à chaque ouvrage — avec le même degré de rendement qui les a rendus les plus importants camions du Canada — 13 différents moteurs sont employés.

La force motrice du freinage de ces moteurs varie de 82 à 322 ; la course du piston de 214 à 1,090 pouces cubes ; "Livres-pieds" de la force de couple de 160 à 972.

Oui, les Camions International ont un *rendement adroitement coordonné.*

Par exemple : 86 empattements standards des roues sont disponibles ; 22 transmissions ; 16 transmissions auxiliaires ; 29 essieux arrière ; et des centaines d'autres caractéristiques de dessins et de construction. Tout pour fournir un International "spécialisé" — du plus petit au plus gros — pour faire tout travail de camions avec la plus grande efficacité et avec le plus d'économie.

Tous les camions International sont de "*charge-coordonnée*" aussi bien que de "*rendement-coordonné*". Ils sont de "charge-coordonnée" par le système exclusif du classement par points des camions International.

Cela veut dire que tout Conducteur d'un Camion International sait exactement jusqu'à quel point le charger pour que ce soit le *plus* profitable pour lui.

La preuve du rendement et de l'économie des Camions International est étonnante. *Notez ce fait* :

A tous les ans depuis plus de 17 ans, plus de gros Camions International sont achetés par les Maisons canadiennes commerciales et industrielles que toute autre marque.

INTERNATIONAL HARVESTER COMPANY
OF CANADA, LIMITED
Hamilton Ontario

Ce symbole identifie d'importants camions
INTERNATIONAL

INTERNATIONAL Trucks

Autres Produits International Harvester... Tracteurs Farmall et machines... Puissance Industrielle.





Récemment, au Manoir des Oliviers, une réunion intime s'est tenue à l'occasion du dixième anniversaire de mariage du fameux gardien de buts BILL DURNAN, que l'on voit, debout, au centre, à côté de sa charmante épouse. Dans le groupe, on voit, près de Mme Durnan, M. et Mme Toe Blake, Emile Bouchard, le robuste joueur de défense du Tricolore à la droite de Bill. Ci-contre, LOUIS "LEFTY" BOURDON, baryton à la voix d'or qui, finalement, apporta à ces agapes fraternelles un véritable régal en présentant quelques-unes des plus belles pièces de son vaste répertoire. Cette contribution, aussi agréable qu'inattendue, fut très appréciée de l'auditoire, qui réclama frénétiquement des "encore". *Photos Gaby Studio.*

QUI SONGERA A ASSURER L'AVENIR DU JOUEUR DE TENNIS AMATEUR ?

Pourquoi ne laisserait-on pas joueurs de tennis amateurs et professionnels se mesurer dans des matches de tennis comme dans les joutes de golf ?

Notre intention est, aujourd'hui de parler en faveur de fréquentes rencontres entre joueurs qui peuvent s'offrir le luxe de jouer au tennis pour le seul amour du jeu et ceux qui ne le peuvent pas. De nos jours, un statut nouveau et plus large devrait sûrement être adopté, car il s'agit d'un sport qui exige plus de loisirs et d'argent qu'aucun autre. Le tennis a pris une immense extension. On y joue aux quatre coins du monde. Il a cessé d'être un passe-temps d'oisifs, comme il y a une trentaine d'années. Le temps n'est plus où on le pratiquait seulement pendant la bonne saison, sur les pelouses de gens riches. On s'y exerce tout le long de l'année et dans tous les pays de l'univers.

Ses adeptes fervents, ses meilleurs joueurs ne peuvent absolument plus s'adonner à des occupations suivies, normales, prélever seulement cinq ou six semaines sur leur année pour s'entraîner et participer aux grands matches. Ils sont obligés de s'entraîner sans arrêt, de se maintenir en parfaite forme, s'ils ne veulent pas ramasser les casquettes, comme le font nos joueurs de tennis, dans les joutes de la Coupe Davis et les matches de quelque importance livrés aux Etats-Unis contre les meilleures raquettes de l'Oncle Sam.

Il ne leur est pas permis de se relâcher, car tous les pays fournissent des concurrents de grande classe, à l'exception du Canada, bien entendu. Si l'on mettait dans les mains des nôtres les mêmes outils, si l'on procurait à nos jeunes étoiles du tennis les mêmes avantages que les jeunes joueurs américains reçoivent à profusion, toute l'année durant, nous obtiendrions un meilleur rang dans le monde du tennis amateur.

Il ne leur reste pas le temps d'exercer des professions normales comme les autres jeunes gens. Ils n'ont pas le temps d'assurer leur avenir... Eh bien ! pourquoi font-ils du tennis alors ? répliquera-t-on naturellement. S'ils ne veulent point garantir leur avenir, il n'y a pas de meilleure méthode !

Qu'on se souvienne, en effet, qu'un joueur de tennis, une fois qu'il est arrivé à quelque notoriété, endosse une certaine responsabilité vis-à-vis de ses nationaux et du sport. Il représente son pays et doit, par conséquent, faire de son mieux. Vous nous permettrez, ici, de faire une digression. Notre célèbre marathonien canadien-français Gérard Côté, depuis une dizaine d'années a fait de son mieux pour représenter le Canada dans les dures courses de fond. Et cela en véritable amateur sans recevoir un sou, à part quelques médailles et quelques trophées. Il nous semble qu'il mérite mieux que cela de nos gouvernants fédéraux. Au cas où nos édiles continuent à faire la sourde oreille devant les nombreux succès de Côté, nous croyons savoir qu'un généreux mouvement se dessine, sous la direction habile de notre actif confrère Zotique Lespérance. En effet, la gent sportive de la province de Québec ne négligera rien pour offrir à notre célèbre coureur de longue haleine la jolie somme de $20,000 à $25,000, une fois les jeux Olympiques de Londres terminés. Après avoir été à la peine, Gérard Côté sera à l'honneur, pourra-t-on dire, alors...

PLAIGNEZ LES TRAVAILLEURS DU TENNIS

Ce sont les grands joueurs, les vedettes, qui ont créé le tennis dans le passé. Ce sont eux qui constituent aujourd'hui son sang, sa pulpe vivante. Le jeu existe par eux et dépend d'eux. Ces hommes et ces femmes tiennent le public en haleine, attirent vers les courts des foules innombrables, contribuent ainsi à remplir les caisses de maintes associations nationales, leur permettant par conséquent de développer l'importance du jeu de tennis, de fonder des clubs, d'entretenir des courts, d'aider enfin des milliers de gens qui n'ont que le tennis pour se divertir, à faire de l'exercice et à se défendre.

Le joueur de tennis en vedette gagne beaucoup d'argent... au bénéfice des autres. Il distrait, il charme le monde entier. Il voyage et attire ensuite les As de tous les pays, pour le plus grand plaisir des spectateurs. Il prête son concours à toutes sortes d'oeuvres charitables, soit en jouant dans des matches spécialement organisés, soit en payant de sa personne dans des bals, ventes et autres fêtes de charité. Bref, il peine pour tous, sauf pour lui-même. Car nulle main ne se tend pour lui venir en aide à lui. Personne ne songe à assurer l'avenir de cette étoile, qui consacre son temps à rehausser le prestige de son pays et à donner de l'essor au sport qu'il pratique.

Il se trouve dans une situation particulière et unique. Le joueur de tennis vraiment amateur est le seul qui, toujours sur la brèche, ne saurait tirer le plus petit profit matériel de talents incessamment cultivés.

Il nous semble donc bien urgent et nécessaire de mélanger les deux catégories amateurs et professionnelles, afin que celui qui peut encore jouer pour l'honneur continue à jouer de la sorte, conservant ainsi son titre d'amateur, tandis que celui qui ne peut plus s'offrir ce luxe devienne professionnel, sans être du même coup banni de son groupe.

Le jeu ne pâtirait point de cette réforme. Il gagnerait plutôt en attrait, en vitalité. Il se rangerait à côté de ce grand sport, le golf, qui depuis des années déjà, autorise les matches mixtes entre amateurs et professionnels. Il sera loisible de regretter le vieil idéal de l'amateur. Mais, si nous nous décidons à franchir ce pas, nous aurons modernisé le tennis et cessé de nous aveugler. Nous aurons aussi reconnu que les conditions de la vie ne sont plus les mêmes aujourd'hui qu'hier.

CHOSES ET AUTRES

■ La majorité des arbitres de la Ligue de Baseball Provinciale qui touchent un salaire de $250 par mois commencent à trouver leur solde insuffisante. Lorsqu'ils ont payé, eux-mêmes, les frais de déplacement, il ne leur reste plus l'argent nécessaire pour acheter une paire de souliers... Un certain nombre de citoyens de Baltimore, domiciliés aux environs du stade de baseball, aiment à dormir, le soir, avant onze heures. Pour cette raison, ils obligent la direction des Orioles de Tommy Thomas de ne pas commencer une manche après 10 h. 45.

■ Réponse à un jeune joueur de baseball de six pieds. Vous nous dites que vous aimeriez à vous débarrasser de vos furoncles [*Lire la suite page* 57]

DANS LE MONDE SPORTIF

Par OSCAR MAJOR

le commerce du marchand-général de la paroisse voisine, ce dernier se faisant vieux et désirant se retirer d'affaires ; mais comme Jacquot est plus riche d'enfants que d'argent, il jugea que j'étais la poire toute rêvée pour fournir les fonds... Bien entendu, j'ai refusé ! Il s'en retourna choqué... et je ne l'ai plus revu.

« Mais ce n'est pas tout : ma soeur Jeannine, qui s'est mariée avec le garçon du vieux Malouin, a pensé elle aussi, pour agrandir le vieux patrimoine, qu'elle n'aurait qu'à puiser dans les coffres de la veuve de Luc Grondin afin de se procurer l'argent nécessaire pour l'achat de la terre qui touche à la leur, celle des Desgroseilliers, qui s'en va à l'abandon faute de bras. Cette fois encore, je me suis créé une ennemie irréconciliable.

« Alors, comme tu peux t'en rendre compte, rien à espérer du côté familial. D'ailleurs, j'ai chargé mon notaire de trouver un acheteur pour cette villa que j'habite, et cela le plus tôt possible : j'en ai assez de toute cette populace qui me surveille, qui m'épie, qui n'attend qu'un geste de ma part pour crier au scandale et me vouer à la vindicte populaire... Je n'ai plus qu'un désir : m'enfuir d'ici au plus vite ou je deviendrai folle !

— Mais, tu es jeune encore... N'as-tu point songé à te remarier ? Il y a ici de très beaux partis !

— Ah ! oui, je sais... Quelques-uns de ces oisillons sont venus papillonner autour de moi, mais j'ai compris bien vite qu'ils avaient plutôt l'oeil sur l'héritage que sur l'héritière... La chose a été vite réglée et je crois leur avoir enlevé l'idée même de revenir s'y frotter !...

Mario eut un sourire moqueur.

— Franchement, dit-il, la situation était embarrassante pour toi !

Sylvie eut un mouvement de surprise. Elle demanda :

— Que veux-tu dire ?

— Rien... Mais il n'en demeure pas moins vrai que tu avais l'expérience du passé pour les voir venir !...

— Je ne comprends pas !

— Eh bien ! Autrefois, si je me rappelle bien, c'est bien de cette façon que tu as manoeuvré !

La jeune femme eut un regard attristé vers le jeune homme qui la fixait avec un sourire malicieux.

— C'est vrai... je mérite ce reproche ! Mais à quoi bon revenir sur un passé détestable ? Seuls le présent et l'avenir comptent !

— Il ne faut pas oublier, répliqua Mario, acerbe, que nos actes nous suivent...

— A moins qu'on les regrette... rétorqua la jeune femme avec une certaine raideur.

— Oui, peut-être... mais ce ne peut être vrai dans ton cas... Autrefois, tu m'as assuré, et je l'ai cru, que tu ne pourrais vivre dans la médiocrité...

— C'est vrai... et j'ai eu tort ! L'argent ne fait pas le bonheur ! murmura la jeune veuve dans un geste las.

— Oh ! pour ma part, j'en suis bien convaincu, répliqua Mario Julien. Mais j'ai remarqué que ce dicton faisait particulièrement l'affaire de gens dont les poches étaient bien gonflées de ce « vil métal », et qu'ils trouvaient dans ces quelques mots une excellente excuse à leur mesquinerie et à leur manque absolu de charité chrétienne envers ceux qui auraient besoin de leur aide pécuniaire.

« Si j'en juge par tes propos sur ton frère et sur ta soeur, je suis encore loin de croire que tu es prête à brûler ce que tu as adoré !...

— Il faut de l'argent pour atteindre un certain degré dans l'échelle sociale ! Toi-même, n'as-tu pas un peu souffert à cause de cette médiocrité ? Aujourd'hui même, si l'occasion s'offrait à toi et te permettait d'acquérir une certaine aisance dans un simple geste de la main, laisserais-tu passer la chance sans vouloir en profiter ?

Mario plissa dédaigneusement la lèvre :

— Je n'ai pas l'intention de faire croire que je vis dans les nuages et que je suis totalement détaché des biens terrestres... Tout de même, je crois surtout à l'argent gagné par un travail ardu, tenace, sans en exclure pourtant un peu d'ambition ; mais l'argent reste pour moi un moyen et non une fin...

La veuve de Luc Grondin fit la moue. Elle releva la tête et fixa son interlocuteur dans les yeux.

— Tu as réponse à tout... A ce que vois, c'est inutile de vouloir jouer au plus malin... Eh bien ! jouons cartes sur table ! Tu es certes assez intelligent pour comprendre que je ne t'ai pas fait venir ici ce soir pour te raconter des balivernes... Je réalise que ce que je vais faire n'est pas très orthodoxe, mais j'aime les situations claires, et mieux vaut en finir immédiatement !

« Il y a cinq ans, lorsque j'affirmais que je n'avais jamais pensé un seul instant que tu pourrais devenir un jour mon mari, que ce que j'éprouvais pour toi n'était pas de l'amour mais une amitié toute simple, je mentais ! Oui, je t'aimais sincèrement, mais la médiocrité où j'étais forcée de vivre pesait lourdement sur mes épaules et j'ai refoulé jusque plus profond de moi-même le sentiment que j'avais pour toi.

« J'ai eu tort et je me suis repentie de mon acte stupide... surtout lorsque je devais subir la mauvaise humeur du mari que j'avais moi-même choisi.

Mario Julien ne tenta point le moindre geste pour interrompre la jeune veuve ; sérieux, il l'écoutait, les yeux fixés sur le tapis luxueux aux arabesques multicolores qui couvrait le plancher du petit boudoir.

L'ex-Sylvie Martin continuait :

— Devenue veuve, j'ai souvent songé à toi... Si l'amour que tu ressentais pour moi jadis a su résister à l'épreuve du temps, si la compagne de tes belles années de jeunesse a su conserver quelques-uns de ses charmes, pourras-tu oublier son égarement passager, le pardon reste-t-il possible ?... L'entrave qui nous retenait l'un loin de l'autre est rompue, et maintenant je suis riche pour deux ! Retournons en arrière et recommençons notre vie à ce moment suprême où les circonstances nous ont brusquement séparés !

Le jeune homme releva la tête et vit le regard de la jeune femme qui semblait implorer. Sans la plus légère trace d'émotion, ni dans sa figure ni dans ses gestes, il laissa tomber ces simples paroles :

— Les rôles sont intervertis et il m'en coûte d'être à mon tour la cause d'une déception, mais il le faut... Je n'épouserai que la femme que j'aimerai de toute mon âme, et celle-là ne sera certainement pas cousue d'or ! C'est peut-être bête, à ton sens, mais c'est ainsi... Ton grand amour du luxe, de la richesse, a tué dans mon coeur le grand amour qui y avait germé !

« D'ailleurs, depuis lors, une autre est venue remplir le vide laissé par ton départ.

Sylvie eut un geste de dénégation.

— C'est faux ! exclama-t-elle. C'est l'orgueil qui t'inspire ces cruelles paroles ! On oublie jamais son premier amour !

La voix de Mario se fit grave.

— Cette affirmation est vraie jusqu'à un certain point, dit-il. Mais il arrive parfois que ce premier amour change de visage, de personnalité... Qu'est-ce au juste qu'un premier amour ? Pourrais-tu me l'expliquer ?

La jeune femme resta muette.

— C'est une assemblage de choses diverses, de sentiments, qui nous attirent, qui nous fascinent, sans pouvoir autrement se les expliquer. Et si, un jour, le coeur s'aperçoit qu'il s'est trompé, que l'âme-soeur qu'il avait cru trouver ne vibre pas au même diapason, il en éprouvera certes une amère désillusion, causant parfois une déchirure qui le fera terriblement souffrir... Mais un jour vient où ce coeur se reprend et il cherchera jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée cette âme-soeur dont il a besoin pour atteindre le bonheur.

Sylvie eut un rire nerveux.

— Et tu as trouvé cette âme-soeur, cette perle rare que ton coeur cherchait ? Oh ! permets-moi de rire !... Je croirais plutôt que la blessure au coeur dont je fus la cause n'est pas encore complètement cicatrisée et que tu cherches à te venger de l'affront que, sans mauvaise intention, je t'ai fait subir !

Mario Julien eut un plissement des lèvres et répliqua :

— « La vengeance m'appartient... dit le Seigneur ». Non, ce sentiment n'a pas trouvé place en mon coeur... Un jour, nos routes se sont croisées, mais elles ne pourront plus jamais se rencontrer, se confondre, elles sont trop éloignées l'une de l'autre, elles ne conduisent pas au même idéal.

« Très prochainement, je l'espère, j'aurai le grand bonheur de conduire Gisèle Destanges au pied de l'autel où nous échangerons nos serments. Dès maintenant, je t'invite à venir assister à notre mariage...

La veuve de Luc Grondin pencha tristement la tête. D'une voix qui tremblait légèrement elle répondit :

— Je te remercie de cette aimable invitation... mais, à mon grand regret, je n'assisterai point à la cérémonie... A ce moment-là, j'aurai quitté le village et je voyagerai... Ainsi, un de mes rêves, du moins, sera réalisé !

Mario Julien eut un regard de pitié vers la jeune femme dont les yeux restaient secs. Il se leva et tendit la main.

— Adieu, Sylvie !... dit-il simplement.

— Adieu, Mario ! répliqua-t-elle. Du fond du coeur, je te souhaite tout le bonheur possible avec la femme que tu as choisie... Je connais Gisèle, elle est tout à fait digne de toi...

Elle eut un long soupir puis ajouta :

— Adieu !...

Mario sortit de l'appartement d'un pas lent. La jeune femme le regarda partir en soupirant, puis elle murmura :

— Ce sera une déception de plus à ajouter aux autres... Tant pis !

Elle resta un moment songeuse, puis, haussant les épaules, elle ajouta :

— Les hommes sont bêtes... La vie, encore plus !

LUDOVIC GUYBOURG

DÉCEPTION

[*Suite de la page 9*]

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	4	7	2	5	6	4	3	8	5	4	2	6	7	3	4
S	V	N	N	O	V	O	R	U	N	T	O	O	O	E	R
4	8	3	7	5	2	6	4	7	3	7	5	6	4	2	7
E	N	T	U	G	U	Y	C	V	O	E	E	A	H	V	L
4	7	2	6	5	3	7	4	6	2	8	5	7	3	7	4
A	L	E	G	Z	U	E	N	E	A	E	A	T	R	O	C
5	3	8	4	6	2	7	5	3	4	6	5	2	7	3	4
V	D	L	E	A	U	I	O	E	N	G	S	X	L	L	A
4	7	2	6	5	3	7	4	5	6	2	8	5	3	4	7
P	E	P	R	V	A	T	A	A	E	R	E	C	C	S	T
4	3	6	5	4	2	7	5	3	8	2	4	5	6	3	4
D	H	A	A	E	O	E	N	A	T	J	L	C	B	N	I
8	2	8	4	6	3	6	4	2	5	8	3	5	4	2	4
T	E	R	M	L	C	E	I	T	E	E	E	S	T	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, *par William J. Miller. King Features, Inc.*

C'est en mars 1848 que, pour la première fois, *La Marseillaise* fut dite et non chantée, sur la scène d'un théâtre français. C'est Rachel, alors dans toute sa gloire, qui, enveloppée dans les plis d'un drapeau s'agenouillant, à la fin de l'hymne, pour embrasser l'étoffe tricolore, inaugura attitudes et gestes devenus depuis traditionnels. Son succès fut considérable au point que tous les grands théâtres de province la réclamèrent et que Rachel dut organiser, à travers la France, une véritable tournée de *La Marseillaise*.

•

Le jardinier de Bossuet, quand celui-ci était évêque de Meaux, déplorait l'indifférence de son illustre maître à la culture de ses plates-bandes. — Ah ! soupirait le bonhomme, si je plantais des Saint-Ambroise ou des Saint-Augustin, Monseigneur s'y intéresserait davantage !

MODE ET CONSEILS

DES ROBES FLEURIES POUR LA CAMPAGNE

par JEANDINE

●

LES ROBES de campagne fleuries ont repris toute leur importance depuis que les couturiers ne dédaignent pas d'en mettre de nombreuses dans leurs collections. Il faut peut-être lier ce regain de faveur au fait que voilà revenues les étoffes de coton et que les couturiers les utilisent à toutes sortes de fins. Il est tout naturel, en effet, qu'ils aient augmenté dans leurs collections, la série des robes de jardin, puisque, autrefois au moins, celles-ci étaient presque toujours réalisées en cotonnade.

Pour la campagne, il faut des formes aisées qui laissent toute liberté aux mouvements et qui permettent, dès que l'on se trouve en pleine nature, de retirer un boléro, des mancherons, une jupe même, pour s'adonner aux joies du soleil.

C'est pourquoi les couturiers ont prévu, pour ces heures de détente, même loin de l'eau, des ensembles qui s'apparentent à ceux de la plage.

Mais pour ceux-là, les jupes sont plus longues, les corsages plus importants. Il faut que la petite robe puisse, à la rigueur, servir pour offrir le thé dans le jardin et même pour aller faire une course en ville. Sur ce thème, donc, ils ont brodé avec toute leur imagination.

La petite robe classique au buste ajusté, à la jupe élargie de godets, de froncés et de plis, a, bien entendu, toutes les faveurs. Et c'est elle qui sert de fond à cette série de toilettes.

Les hauts de robes sont souvent amovibles et la femme porte au-dessous un soutien-gorge réalisé dans le tissu qui a servi à faire la robe.

Parfois c'est une pélerine ouverte en pointe qui se pose tout simplement sur ce soutien-gorge et que complète une jupe avec le haut maintenu par des bretelles. Au premier rayon de soleil dont on veut profiter, on enlève la colerette et l'on peut ainsi exposer ses bras et ses épaules.

Dans d'autres cas, il s'agit d'un boléro qui remonte devant et vient s'attacher par un unique bouton. Souvent aussi la robe monte et se termine par deux petites épaulettes et par-dessus deux manches bouffantes, suivies d'épaules qui s'adaptent sur ce haut en formant découpe.

La jupe à deux étages a, elle aussi, beaucoup de succès. On enlève, en pleins champs, la robe du dessus. Il ne reste que la petite tunique courte qui permet aux jambes de profiter comme les bras, du bain de soleil. Il y a encore la robe-short. La jupe posée sur le pantalon trois-quarts et surtout, la salopette de jardin.

Car parmi vous, Mesdames, nombreuses sont celles qui ne dédaignent point de mettre la main à la pâte, ou plutôt à la terre.

Vous n'avez pas toutes un jardin pendant l'année entière, mais nombre d'entre vous ont la chance, à chaque fin de semaine, ou pendant plusieurs mois, afin de permettre aux enfants de prendre l'air, de passer dans une maison, petite ou grande, des semaines de détente qui ne sont pas toujours des semaines de repos, et vous jardinez ; c'est indispensable en nos temps difficiles.

La tâche est rude, elle le sera moins si vous avez un costume approprié à ces nécessités. Le tablier en forme, qui peut remplacer la robe et qui présente devant une large poche où l'on pourra poser les liens de paille, le sécateur, tous les accessoires dont on a besoin au cours de la séance de jardinage, et qui pourra se former d'un couvercle assujetti par un bouton.

Mais, plus commode encore que cette blouse, est la salopette. Bien entendu il faut être mince pour la porter ou tout au moins n'avoir point de rondeurs excessives. Mais nombre de femmes seront charmantes dans ce vêtement, à condition de le prévoir ample et de l'exécuter dans une de ces toiles de coton voire de laine, que l'époque actuelle nous a ramenées.

On apparentera sa forme à celle de ces vêtements de travail que les G.I. posaient sur leur uniforme et qui, nantis de poches dans les jambes, et par derrière, permettent de rapporter les premiers éléments de la cueillette et d'emporter les petits outils et les liens de paille dont on a sans cesse besoin.

Mais, à la campagne, vous voudrez, Mesdames, être également élégantes. Cette élégance des champs demande un raffinement et un apparent laisser-aller qui sont tout un art. Dans les prés, nous vous conseillerions les imprimés fleuris dont vous ne redouterez pas les nuances hardies. Dans ce cas vous utiliserez un crêpe de Chine qui rendra la toilette plus élégante, mais cela ne vous empêchera pas de la combiner de manière que si vous avez l'occasion de vous brunir au soleil, vous puissiez quitter un boléro, une collerette ou une jupe trop longue, pour demeurer dans un de ces petits-costumes si seyants et si amusants.

NOTRE COUVERTURE

C'est le propre des enfants de pouvoir s'émerveiller devant les détails qui, aux yeux des adultes, sont totalement dépourvus d'intérêt. L'accessoire, ici, est la simplicité même : une poignée de sable qu'on laisse filer entre les doigts d'une main pour les rattraper de l'autre. A quoi peut donc penser cette enfant ? A sa joie de vivre que n'ont pas encore altérée la misère et la laideur, sans aucun doute. Et, à cet égard on peut faire un rapprochement avec certains artistes, puisqu'Anatole France a dit, parlant des poètes : "Ne plaignez pas trop leur misère, c'est une misère dorée..."

Kodachrome F. P. G.

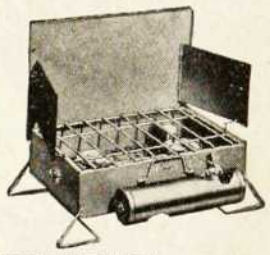
POUR MIEUX
VOUS AMUSER
en
FIN DE SEMAINE
et en
VOYAGE...



Emportez ces
APPAREILS
POUR ÉCLAIRAGE — CUISSON

Coleman

POÊLE DE CAMP



Rien de plus facile que de préparer d'excellents repas en plein air avec un Poêle de camp Coleman. Se replie comme une petite valise et s'installe en un rien de temps et n'importe où, à l'heure des repas. Deux brûleurs à l'épreuve du vent s'allument et se règlent instantanément. S'alimente de sa propre gazoline. Résiste à tout.



LANTERNE PORTATIVE

Donne *plus* de lumière que 20 lanternes à mèches ordinaires! Aucun autre modèle n'éclaire autant, à si bon marché. Ces lanternes Coleman sont à l'épreuve du vent et des intempéries. Même à l'envers, le carburant n'en peut couler. Modèles au kérosène et à l'essence pour la ferme, la maison de campagne et le plein air.

POÊLE "DE POCHE"



Assez petit et léger pour se mettre en poche ou dans un panier à pique-nique. Assez gros pour cuire un repas complet n'importe où. S'allume instantanément. Ne pèse que 3 livres ; consume tout genre d'essence. L'étui en aluminium se convertit en 2 ustensiles de cuisine.



POÊLE "SPEEDMASTER"

Vous grattez une allumette et ce poêle vous donne aussitôt une chaleur vive, réglable à volonté, sans odeur et à l'épreuve du vent. Ne peut être rempli lorsqu'il est allumé. Facile à porter — ne pesant que 5 livres. L'idéal pour repas au frais, sur la véranda ou dans la cour, excursions et voyages, ou pour usage d'autoclave en été.

Voyez-les à votre quincaillerie, magasin à rayons ou d'articles de sport.

Coleman

DEPLIANT GRATUIT — AVEC COUPON

Pour recevoir dépliants illustrés sur les nombreux appareils Coleman, remplissez et postez le coupon ci-dessous.

The Coleman Lamp and Stove Company, Ltd., Dept. 406-S
9 Davies Avenue, Toronto 8, Canada.

Messieurs : Veuillez m'expédier, sans la moindre obligation de ma part, vos dépliants illustrés GRATUITS sur les Poêles et les Lanternes Coleman.

Nom .....

Adresse .....

.....



Et non sans raison! C'est qu'elle a réussi à économiser un montant substantiel . . . et naturellement il y a certaines choses qu'elle désire se procurer. C'est d'ailleurs dans ce but qu'elle a ouvert un compte d'épargne chez nous.

Faites-en autant vous aussi . . . aujourd'hui même, en prévision de vos besoins "futurs".

Ouvrez un compte d'épargne dans notre succursale la plus rapprochée. Notre gérant se fera un plaisir de vous recevoir . . .

LA BANQUE CANADIENNE DE COMMERCE

L'HERITAGE DE TANTE AGATHE

[*Suite de la page* 10]

— Bien sûr, ces jeunes filles aiment à babiller. Pendant ce temps-là, on ne se demande pas si tante Agathe va s'ennuyer. La jeunesse est ingrate. Après tout ce que vous avez fait pour elle ! Enfin, moi, je suis là et je vous consacre mon après-midi : voyez, j'ai apporté ma broderie. Comme dit Auguste : « Tu me délaisses, ma chère, je vais finir par être jaloux de tante Agathe . . . »

La vieille dame riait, ravie de tant de sollicitude :

— Ma bonne Aurélie . . .

Petit à petit, Aurélie vint tous les jours ; elle traversait la ville par n'importe quel temps. La vieille tante bientôt ne put s'en passer. Claudine se trouva supplantée. Et par un bel après-midi, Aurélie radieuse accompagna tante Agathe et son mari chez le notaire, Me Quincampoix. Pour commencer, Mme Laverdure leur donnait en viager la belle propriété qu'elle habitait et laissait prévoir qu'un prochain testament leur accorderait après sa mort toute sa fortune.

Cette nuit-là, Aurélie s'endormit d'un sommeil glorieux. Claudine était à tout jamais éloignée de la maison de sa marraine, vouée à une obscure besogne d'institutrice dans une famille ; sa jolie voix demeurerait en friche ; elle ne serait jamais chanteuse ; adieu, les rêves d'art et de gloire ! Mais Aurélie, elle, eut volontiers entonné un chant national. La belle propriété de la Grenouillère à elle, bien à elle ! Sans doute, il y avait la rente à payer, mais enfin, tante Aurélie avait soixante-quinze ans. En mettant les choses au mieux, d'ici peu d'années la maison leur appartiendrait et pour une bouchée de pain ! . . .

•

— Tu as les marrons glacés pour tante Agathe, Aurélie ?

— Oui . . . Ah ! la la, elle peut dire qu'elle nous revient cher, celle-là ! Une boîte de cent francs pour le jour de l'an. On ne m'en offre pas autant à moi. Enfin, j'espère bien que ce sera la dernière . . .

C'est une Aurélie épaissie par la cinquantaine qui profère ces paroles cyniques à l'égard de la tante Agathe chez qui ils se rendent tous les deux afin de lui présenter leurs voeux. Dix ans ont passé depuis la victoire stratégique d'Aurélie ! Et la tante conserve, à quatre-vingt-cinq ans bon pied, bon oeil . . . Tous les ans, le couple verse chez le notaire la fameuse rente viagère et la nièce cupide voit avec angoisse les billets de mille s'ajouter aux billets de mille pour la possession toujours différée de la propriété.

Ce jour-là, elle susurre du bout des lèvres :

— Bonne année, bonne santé. Comment allez-vous, ma tante ?

— Pas mal, pas mal, ma chère Aurélie.

Sous ses beaux cheveux blancs, elle conserve un teint frais, un oeil clair. Elle reprend :

— Mais c'est Justine qui ne va pas ; elle est si fatiguée qu'elle va me quitter et se retirer à la campagne dans son pays. J'en suis désolée ! Vous pensez, il y a cinquante ans qu'elle me sert . . .

Cette terrible tante Agathe usera et dépassera tout le monde : ses domestiques et ses héritiers ! . . . Car il y a des jours où Aurélie est si furieuse de contrariété en voyant ses calculs devenus faux qu'elle craint de tomber malade et de précéder la vieille dame dans l'au-delà . . .

— Que vais-je devenir ? se lamente cette dernière, j'étais si habituée à Justine. Qui vais-je trouver ? . . .

Immédiatement, Aurélie a une idée :

— Ma tante, je connais une femme qui vous conviendrait tout à fait, Philomène, une femme très bien qui a eu des revers. Elle est placée chez Mme Lesureau, mon amie, qui en est enchantée. C'est une vraie dame de compagnie et qui fait très bien la cuisine. Avec Maria que vous continueriez à prendre pour les gros travaux, ce serait parfait car Philomène a à peu près mon âge : elle est donc fort active encore.

— Mais vous dites qu'elle est chez une de vos amies ; celle-ci ne s'en séparera pas volontiers.

Aurélie a un geste désinvolte qui envoie Mme Lesureau et ses éventuels soucis ménagers par-dessus les moulins. Elle tiendrait beaucoup, en effet, à voir Philomène dans la maison ; elle aurait une alliée dans la place qui lui manifesterait sa reconnaissance en la tenant au courant des faits et gestes de sa tante. Tandis qu'avec une autre fille, on ne sait jamais, il en est de tellement intrigantes ! . . .

Tenace et rusée, elle entreprend la conquête de Philomène. Plein succès ! Huit jours plus tard, celle-ci passe avec armes et bagages au camp de tante Agathe. Mme Lesureau, navrée de perdre sa « perle », a protesté, imploré, mais en vain. Furieuse, elle a rompu avec sa bonne amie Aurélie. Mais c'est bien le moindre souci de cette dernière.

Tante Agathe est enchantée de Philomène ; elle est mieux portante que jamais : « Philomène me soigne si bien » . . . « Philomène me fait mes petits plats préférés . . . » Et l'on dirait qu'entre l'existence et elle, un nouveau bail a été souscrit. Elle se prépare tout doucettement à devenir centenaire.

Pendant ce temps, ses neveux connaissent la gêne ; la crise est venue compromettre les affaires d'Auguste ; la rente viagère de tante Agathe pèse maintenant sur eux d'un poids très lourd. Le percepteur les pourchasse et les menace à cause des impôts impayés . . .

Mais un jour, enfin, c'est le salut. Philomène accourt tout en larmes :

— Madame, Monsieur, c'est la fin, votre tante est au plus mal !

•

Tout encapuchonnée de crêpe, Aurélie s'est montrée une nièce convenablement attristée. Mais sous ce deuil ostentatoire, son coeur, ce jour-là, bat joyeusement tandis qu'elle se rend avec Auguste à l'étude du notaire pour l'ouverture du testament.

Me Quincampoix s'incline, très digne :

— Madame, Monsieur, veuillez prendre place.

D'autres vagues unités sont dans la salle, parents éloignés qu'Aurélie salue d'un signe de tête souverain, condescendant. Au fond, très humble dans la pénombre, la brave Philomène, sincèrement affligée, elle.

— Mesdames, Messieurs, prononce le notaire, nous sommes tous réunis, je vais procéder à l'ouverture du testament de ma regrettée cliente, Mme Agathe Laverdure, votre parente.

L'instant triomphal approche pour Aurélie. Bien calée dans un fauteuil, pas un geste de Me Quincampoix ne lui échappe ; il ouvre une grande enveloppe. Puis il toussote, prend délicatement son pince-nez entre le pouce et l'index et l'assujettit sur son nez . . . Mais qu'il se dépêche, voyons, qu'il se

dépêche... le coeur d'Aurélie bondit dans sa poitrine à l'étouffer...

Enfin, le notaire repousse un peu ses manchettes, déplie la feuille de papier et commence.

« Moi, Agathe Laverdure, dans ma quatre-vingt-quinzième année, saine de corps et d'esprit... »

Les mots bourdonnent aux oreilles d'Aurélie ; elle fait un suprême effort pour maîtriser ses nerfs crispés.

« ...à part ma propriété de la Grenouillère donnée en viager à mes neveu et nièce Auguste et Aurélie Mitonnet, je lègue toute ma fortune, biens meubles et immeubles, à ma fidèle servante Philomène... »

Un cri !... Une femme qui se dresse puis qui s'effondre. Aurélie vient de tomber en syncope...

— Philomène hérite !... Philomène hérite ! J'ai introduit le loup dans la bergerie, je me suis dépouillée de mes propres mains le jour où je l'ai fait entrer dans la maison !... Triple imbécile que j'ai été !

L'idée torture le cerveau malade d'Aurélie. Car pour se traiter elle-même d'imbécile alors que toute sa vie, elle a appliqué l'épithète à ceux qui l'entourent et, en premier lieu, à son mari, il faut qu'Aurélie soit bien malade. Hélas ! sa cupidité l'a tuée. Le châtiment approche. La commotion cérébrale a été trop forte. Huit jours plus tard, le brave et bonasse Auguste est veuf.

Deux mois après l'enterrement de sa femme, Auguste Mitonnet se trouvait dans les allées paisibles du cimetière où il était venu lui rendre une petite visite.

Des pas trottinants lui firent tourner la tête ; une femme se dirigeait vers un caveau voisin. Lorsqu'elle fut tout près de lui, il la reconnut... c'était Philomène !

Il ne l'avait jamais revue depuis la tragique ouverture du testament. Gêné, il la salua, mais elle vint vers lui et lui tendit la main sans trouble.

— Monsieur Mitonnet, je n'ai su votre grand malheur qu'à mon retour de voyage...

Ils causèrent un moment. Philomène déposa une gerbe sur le tombeau de sa maîtresse. Il faisait un beau froid vif de décembre ; un soleil frileux pétillait dans le ciel. Philomène avait fort bon air dans ses vêtements noirs. Grâce à l'héritage, elle était redevenue la « femme bien » qu'elle était autrefois et il n'y avait plus en elle aucune trace de la servante. Au point qu'en la quittant, lorsque Auguste lui dit : « Au revoir, Philomène », il eut la sensation de commettre un impair.

Cette rencontre se renouvela. Et un jour, Philomène lui dit :

— Monsieur Mitonnet, au lieu de rentrer tout seul, si vous voulez venir dîner à la Grenouillère, « chez vous », vous me ferez plaisir.

Sa solitude lui pesait tant qu'il accepta. Il avait été si désemparé par son deuil qu'il ne s'était pas encore occupé de la propriété et Philomène avait continué d'y habiter. Ce soir-là, ils agitèrent la question.

— A vous dire vrai, Philomène, expliqua Auguste, j'ai payé cette propriété par la rente versée à ma tante trois fois plus qu'elle ne valait. Je vais être obligé de la vendre pour régler les impôts en retard.

— Si vous la vendez, je suis acheteuse. Vous aurez ainsi la possibilité d'y venir comme autrefois et je voudrais que vous vous y sentiez toujours chez vous... Je vous donne l'aile de poulet, n'est-ce pas, Monsieur Auguste, c'est toujours votre morceau préféré ?

Maternellement, elle le servait ; et le pauvre Auguste, soumis pendant trente ans au joug de l'impérieuse Aurélie, se sentit tout attendri...

Après le café, épanoui de béatitude, tandis qu'il faisait chauffer dans ses mains son verre de fine, il murmura des paroles si flatteuses pour Philomène que les joues de celle-ci s'empourprèrent, ce qui ne leur était pas arrivé depuis des années...

Et un autre soir tout semblable, ce fut Philomène qui prononça des mots si clairs et si nets qu'Auguste lui saisit les deux mains avec joie :

— Vraiment, vous voudriez être la fée de mes vieux jours ?... Je n'aurais jamais osé vous le demander — et pourtant, j'en mourais d'envie — mais vous auriez pu croire que c'était à cause de l'argent de tante Agathe que je voulais vous épouser... Or, sans un sou, je vous trouverais aussi charmante, Philomène, car vous avez un coeur en or...

Ils se serrèrent les mains en signe d'accord.

— Ne parlez pas de cet argent, dit Philomène, c'est simplement une restitution.

Et elle ajouta :

— Je voudrais vous dire autre chose : vous savez Claudine, la petite orpheline à laquelle votre tante s'était un moment attachée...

— Oui, dit Auguste, hélas ! ma femme...

Mais il baissa la tête et se tut. Il fallait laisser en paix la malheureuse Aurélie, trop punie de sa cupidité.

— Je me suis renseignée sur elle ; elle a épousé un petit employé. Ils ne sont guère riches et ils ont deux beaux enfants. Alors, j'ai pensé : « Au lieu de vivre comme deux égoïstes avec cette fortune dans cette grande propriété, si nous avantagions Claudine, si nous la faisions venir ici avec son mari et ses deux marmots ? C'est cela qui serait rudement plus gai, ne trouvez-vous pas ?

Au comble de l'émotion, Auguste se leva et, songeant à cette mauvaise action d'autrefois qui allait si bien finir, il se mit au garde à vous devant celle qui serait bientôt sa femme et dit simplement :

— Philomène, vous êtes un ange !...

FERNANDE FÉRON

LE COIN DES CURIEUX

On trouve sur les comptoirs des verres translucides moulés en poudre de nylon. Ce plastique est présentement l'un des plus forts et des plus durables. Presque incassables, inaltérables à l'alcool, ces nouveaux verres conserveront leurs propriétés même après la stérélisation dans l'eau bouillante.

•

Hunter's College, à New-York, est une école expérimentale pour les "petits génies". On a choisi 450 enfants de 3 à 11 ans, dont le quota d'intelligence est en moyenne de 150 points. Dans les écoles ordinaires, ces enfants, classés selon leur talent, seraient avec des élèves beaucoup plus âgés et ne s'habitueraient pas à la société d'enfants de leur âge ou encore seraient retardés dans leurs études, si on les mettait avec des enfants normaux du même âge.

•

On ignore que la plupart des ponts de la Chine sont tracés en zigzag. C'est que les fils du Céleste Empire croient que les mauvais génies ne peuvent nous poursuivre et nous atteindre que sur des lignes droites. A proximité d'une des portes de Pékin, on fit passer une voie ferrée. Or, deux lions de bronze qui se tenaient à l'entrée de cette porte furent solidement enchaînés au moment où commencèrent les travaux, afin d'éviter tout danger si ces travaux troublaient leur sérénité et les mettaient en colère.

Quand la mauvaise humeur de bébé est due à la

"Constipation des enfants"



. . . donnez du Castoria !



"C'est le laxatif préparé spécialement pour les enfants et les nourrissons. De nouveau présenté dans la bouteille format des familles."

QUAND le joyeux sourire de votre bébé fait place à l'agitation, aux larmes et à la mauvaise humeur à cause de la "constipation des enfants" . . . soyez une mère bien avisée et donnez-lui du *Castoria*.

Actif et efficace — et pourtant si doux, il ne dérange aucunement les systèmes digestifs délicats.

Préparé spécialement pour les enfants — ne renferme aucune drogue drastique, ne cause pas de coliques ou de malaises.

Goût si agréable — les enfants l'aiment et le prennent volontiers, sans se faire prier.

Achetez du Castoria—*aujourd'hui même à la pharmacie voisine.* N'oubliez pas de demander le laxatif préparé spécialement pour les enfants. Et rappelez-vous que la bouteille de famille *économique* est de retour sur le marché!



CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

Un autre excellent produit pour la "protection des bébés"
Employez Z.B.T. — la poudre pour bébés faite à base d'huile d'olive

NOTRE FEUILLETON

LA DOUCE INSPIRATION

Par EMILE RICHEBOURG

VOYANT que la mort s'obstinait à ne pas venir le trouver, il résolut de la forcer à le prendre.

Un jour, il acheta une corde et se rendit au bois de Boulogne pour se pendre.

Le lecteur sait pourquoi il ne mit pas son projet à exécution.

Georges Ramel, Alexis Mollin et Etienne Renaudin, ces trois désespérés, lui avaient fait comprendre, en lui rappelant qu'il possédait une grande fortune, qu'il pouvait être encore bon à quelque chose, et qu'un homme n'a pas le droit de déserter la vie quand il peut faire du bien à ses semblables.

En écoutant les trois jeunes gens, il avait senti son coeur se réchauffer et battre.

Dès lors, il n'était plus seul au monde, puisqu'il s'intéressait à ces jeunes gens, puisque déjà il les aimait. Enfin il allait devenir un bienfaiteur.

Pourquoi donc n'avait-il pas songé à cela depuis longtemps ? Il s'en étonnait.

Mais qu'importe !... Maintenant, il pouvait vivre, son existence avait un but : ces trois malheureux à sauver, l'espoir à leur rendre, la route de l'avenir à ouvrir devant eux !

Si ce n'était point le remède à son mal que le comte avait trouvé, cette fois, c'était du moins le moyen d'y apporter un adoucissement.

En s'occupant de ses jeunes amis, en les suivant pas à pas sur le chemin de la destinée, il allait changer le cours de ses idées, il ne serait plus absorbé autant dans ses sombres pensées.

L'homme bon et généreux par excellence, animé du vif désir d'être utile à ceux qu'il prenait sous sa protection, allait lutte ravec énergie contre sa misanthropie.

Le comte sentait qu'il vivrait de la vie de ses protégés.

Alors, et depuis longtemps, il avait perdu l'espoir de retrouver l'enfant que la vieille comtesse de Soleure avait jetée dans la vie à la garde de Dieu, et qui s'était perdue dans les bois.

Comme le pensait Valenski, comme on en était convaincu à Vignotte, le comte croyait que la pauvre petite avait péri misérablement.

Le souvenir de la malheureuse enfant n'était certainement pas étranger aux pensées généreuses du comte de Soleure.

C'est peu de temps après sa rencontre avec les trois jeunes gens dans la clairière du bois de Boulogne que le comte s'était installé dans la petite maison de Saint-Mandé, toujours sous le nom de Florentin Broussel, qu'il tenait à garder, afin de ne pas attirer l'attention sur lui.

La propriété lui appartenait. Ayant fait part de ses intentions à M. Robuisson, c'est le fidèle et dévoué notaire qui la lui avait achetée.

Longtemps après le départ du bonhomme Mourillon, le comte de Soleure était encore plongé dans ses méditations.

Ah ! comme il s'applaudissait d'être revenu en France, à Paris !

Et cette idée qu'il avait eue de se donner la mort, n'était-ce pas Dieu qui la lui avait inspirée ?

Il s'était intéressé tout à coup au sort de trois désespérés, dont l'un était le fils d'une malheureuse femme à qui on avait enlevé un héritage pour le lui donner, à lui, qui n'en avait nullement besoin.

Il avait conçu un plan : pour le mettre à exécution, il lui fallait un auxiliaire, et il avait trouvé le père Caméléon, c'est-à-dire Ambroise Mourillon, l'ex-saltimbanque.

Et c'est cet homme qui avait sauvé et adopté pour sa fille l'enfant abandonnée qu'il croyait morte !

Dans tout cela, ne fallait-il pas voir l'intervention divine ?

Non, non, le hasard seul ne fait pas de ces choses.

Tout ce qui lui était arrivé depuis son retour définitif en France, tout ce qu'il avait fait, c'est la Providence, c'est Dieu qui l'avait voulu !

Non, non, il était impossible de ne pas voir dans ce merveilleux enchaînement de circonstances et de faits l'intervention d'une puissance supérieure à celle des hommes.

Le comte était en proie à une violente émotion.

Il pensait à Mionne et se sentait remué jusqu'au fond des entrailles.

Hier, il avait contemplé, admiré son portrait peint par Georges Ramel ; demain, il allait se trouver en sa présence : ce n'était plus son image, c'est elle-même qu'il allait voir.

Seul, n'étant plus forcé de se contenir, le comte laissait couler ses larmes et sanglotait.

XXII — LE PROTECTEUR

MIONNE, neuf heures viennent de sonner, disait Mourillon, et c'est à dix heures, tu le sais, que doit venir M. Florentin Broussel. Vite, vite, habille-toi, il faut que tu sois belle ; surtout, ma fille, pas de larmes... Que penserait de toi M. Broussel, si tu lui faisais triste figure ? Tu dois lui montrer, au contraire, un visage épanoui, égayé par de gracieux sourires.

« M. Florentin Broussel, qui ne te connaît pas encore, est mon ami et aussi le tien, Mionne ; il est même beaucoup plus que notre ami, il est notre bienfaiteur ; car, si nous sommes un peu plus riches aujourd'hui qu'autrefois, c'est à M. Florentin Broussel que nous le devons.

« Tu me promets de ne pas pleurer, d'être gaie, n'est-ce pas ? »

— Je tâcherai, répondit-elle.

Le bonhomme mit un baiser sur le front de Mionne et dit :

— Va t'habiller, mon enfant, va !

La jeune fille entra dans sa petite chambre et se mit aussitôt à sa toilette.

Son père désirait qu'elle se fît belle pour recevoir le bienfaiteur ; pourquoi ne pas être agréable à son père ? Il voulait aussi qu'elle fût gaie, souriante... Oh ! cela, c'était plus difficile.

Elle mit sa plus belle robe des dimanches, son col et ses manchettes brodés et attacha sous son cou un noeud de dentelles, au moyen d'une broche en or ornée d'un faux saphir dans un cercle de perles.

Parée ainsi, bien simplement pourtant, avec ses jolis frisons naturels qui jouaient sur son front et sur ses tempes, elle n'était pas seulement belle, elle était ravissante, adorable.

En se regardant dans la glace, elle sourit tristement.

C'est pour Georges qu'elle aurait voulu s'habiller ainsi.

Dix heures n'étaient pas encore sonnées lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre.

— C'est le visiteur, pensa Mionne.

Elle s'assit et ajouta :

— Je suis prête, j'attends que mon père m'appelle.

Au bout de quelques minutes, la porte de sa chambre s'ouvrit.

— M. Florentin Broussel est là, lui dit M. Mourillon ; viens, mon enfant, viens !

Mionne suivit son père, qui la fit entrer la première dans le petit salon où le comte de Soleure attendait debout.

Si maître qu'il fût de lui et si bien qu'il se fût préparé à cette entrevue, le comte éprouva un tel saisissement à la vue de la jeune fille qu'il devint blanc comme neige.

Un instant, son coeur cessa de battre ; la respiration lui manqua, et une sorte de tremblement nerveux le secoua de la tête aux pieds.

Cependant, il avait enveloppé Mionne de son regard, dans lequel il y avait tout à la fois de l'admiration, une tendresse retenue, de la surprise, de la joie et de l'anxiété.

Mourillon se tenait derrière la jeune fille, qui s'était arrêtée et restait immobile en face du comte.

— Eh bien, Mionne, fit Mourillon, est-ce que tu ne trouves rien à dire à M. Broussel ?

Alors, timidement, presque craintive, la jeune fille s'avança vers le comte, la main tendue.

Celui-ci ouvrit ses bras. Il allait la saisir, la presser contre son coeur et peut-être jeter ce cri : « Ma fille ! » qui montait de son coeur à ses lèvres, quand tout à coup le hideux fantôme de Jacques Vernier, le garde-chasse, se dressa devant lui.

Ce fut dans tout son être une douleur atroce ; il lui sembla que son coeur était tordu par une main de fer, que des pointes acérées pénétraient dans sa chair frémissante, labouraient ses entrailles, et que tout se brisait, se déchirait en lui.

En même temps, avait surgi cette horrible pensée :

— Si ce n'était pas ma fille !

Ses bras retombèrent à ses côtés, lourdement.

Son regard troublé, la contraction de ses traits, le pli amer de ses lèvres révélaient son agitation intérieure sa souffrance.

Mionne, tout interdite, ne comprenant pas, retira sa main et fit un pas en arrière.

Mais déjà le comte avait eu le temps de se remettre de sa terrible émotion.

— Approchez-vous, mon enfant, dit-il avec bonté et d'une voix pleine de douceur.

Mionne s'avança.

— Vraiment, reprit le comte en souriant, on dirait que je vous effraye.

— Oh ! non, monsieur, au contraire, répondit vivement la jeune fille.

— Ah ! fit le comte, voilà une bien gentille parole.

Et ce fut lui, cette fois, qui tendit sa main dans laquelle Mionne mit la sienne.

— Monsieur, dit-elle de sa voix charmante, depuis hier seulement je sais votre nom ; mais mon père m'a parlé de vous souvent, et depuis longtemps j'attendais le bonheur de vous connaître. Ah ! croyez-le, monsieur, je suis heureuse de vous voir aujourd'hui, bien heureuse de pouvoir vous remercier à mon tour de tout ce que vous avez fait

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La comtesse Raymonde de Soleure, surprise avec son amoureux, un garde-chasse nommé Jacques Vernier, doit renoncer à son titre de comtesse et consentir à l'abandon de l'enfant qui doit naître, moyennant une forte pension alimentaire payée par son mari, le comte Gaston de Soleure. — Raymonde donne naissance à une petite fille qui lui est enlevée dès les premières heures et remise à des pauvres gens qui en prennent charge et reçoivent en retour une forte somme d'argent ; l'enfant reçoit le nom d'Herminie. — Huit ans plus tard, maltraitée par ce père ivrogne, Herminie s'enfuit ; le comte de Soleure, étreint par le doute, cherche Herminie partout, mais sans succès.

Des circonstances dramatiques mettent en présence quatre désespérés : Alexis Mollin, poète, Georges Ramel, peintre, Etienne Renaudin, amoureux éconduit, et enfin le comte de Soleure qui se fait connaître sous le nom de Florentin Broussel ; ce dernier décide de porter secours aux trois autres et charge Ambroise Mourillon, un ancien saltimbanque, d'agir dans l'ombre en son lieu et place. — Mourillon est le père adoptif d'Herminie, surnommée Mionne, qu'il a trouvée à l'orée d'une forêt, huit années auparavant.

NOTRE FEUILLETON — No 12

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

pour mon père et en même temps pour moi.

« Vous êtes notre bienfaiteur, monsieur, et votre doux regard me dit tout l'intérêt que vous nous portez... Ah ! je ne sais ce que j'éprouve en ce moment ; c'est un saisissement étrange, une sorte de dilatation qui se fait en moi... non, je ne peux pas dire, mon coeur se gonfle, la joie, sans doute.

Le comte ne put s'empêcher de tressaillir.

— Monsieur, continua Mionne, dont la voix était devenue tremblante, c'est avec émotion et du plus profond de mon coeur que je vous remercie de toutes vos bontés et vous prie d'accepter le témoignage de ma vive reconnaissance. »

— Elle s'en est bien tirée tout de même, se dit Mourillon.

La jeune fille s'était inclinée et avait mis un baiser sur la main du comte.

— Oh ! mon enfant, que faites-vous ? dit-il, troublé jusqu'au fond de l'âme.

Il prit dans ses mains la tête de Mionne et, sur le front pur de l'enfant, il colla ses lèvres.

Mais ce n'était que le baiser d'un protecteur, d'un ami, et non celui d'un père.

Entre le comte de Soleure et la fille adoptive de Mourillon, il y avait, hélas ! le souvenir du passé.

Quoi qu'il fît, le malheureux comte ne parvenait pas à éloigner Jacques Vernier de sa pensée.

Et, quand tout l'attirait vers cette jeune fille si charmante, si gracieuse, si pleine de distinction, dont le regard limpide était comme le miroir de l'âme, il se sentait brutalement arrêté, repoussé même par cette idée terrible :

« Si elle n'était pas ma fille ! »

— Asseyez-vous, mon enfant, là, en face de moi, dit le comte, et vous aussi, mon cher Mourillon, asseyez-vous. Nous allons causer un instant comme de bons et vieux amis.

Chacun ayant pris place sur un siège, le comte reprit :

— Ce que vous venez de me dire, mademoiselle Mionne, m'a profondément touché ; il paraît que M. Mourillon ne vous a pas dit trop de mal de moi.

— J'ai dit à Mionne, monsieur Broussel, tout le bien que je pense de vous.

— Oui, sans doute, et même en exagérant quelque peu.

— Non, monsieur, répliqua la jeune fille ; mon père m'a dit : « M. Florentin Broussel est bon, c'est l'homme le meilleur que j'aie jamais rencontré et connu. » Et c'est la vérité, monsieur ; oui, vous êtes bon, puisque, vous voyant aujourd'hui pour la première fois, je me sens irrésistiblement attirée vers vous et me trouve, en présence de notre bienfaiteur, aussi à mon aise que s'il était un ami que je connusse depuis longtemps.

— Alors, répondit le comte, considérez-moi donc comme un ami, un vieil ami connu depuis longtemps. Vous me disiez tout à l'heure, mademoiselle Mionne, que M. Mourillon, vous ayant parlé de moi souvent, vous désiriez vivement me connaître.

« Eh bien, je ne veux point vous cacher que, moi aussi, j'ai désiré vous voir, vous connaître, et que c'est uniquement pour cela que je suis ici en ce moment. Et j'ajoute que je suis charmé, heureux de l'accueil sincèrement affectueux que vous m'avez fait.

« Avec l'éloquence de votre excellent petit coeur, mademoiselle Mionne, vous m'avez remercié du peu de bien que j'ai eu le bonheur de faire à M. Mourillon ; vous saurez plus tard que j'ai seulement récompensé — et bien modestement — les services qui m'ont été rendus. En réalité, je considère comme rien ce que j'ai fait jusqu'à présent pour M. Mourillon et vous, et je ne me trouve pas du tout quitte envers lui. Le moment venu, je saurai lui prouver ma reconnaissance.

« Mais c'est assez sur ce sujet ; occupons-nous de vous, mademoiselle Mionne.

« Si M. Mourillon vous a parlé de moi souvent, il m'a souvent aussi parlé de vous, mademoiselle ; maintes fois il m'a fait votre éloge, me prouvant ainsi qu'il vous aimait comme un père doit aimer sa fille, et me faisant connaître que vous n'étiez pas une ingrate et qu'entre vous il y avait égalité d'affection, de tendresse, de dévouement, de confiance.

« Comme vous le voyez, j'étais initié aux choses de votre intérieur charmant et tranquille ; certains petits secrets m'étaient révélés, et déjà, sans vous avoir vue, je m'intéressais à vous et songeais à votre avenir. »

— Oh ! monsieur, fit Mionne, très émue.

— Laissez-moi continuer, mon enfant ; je vous le répète, c'est pour vous que je suis venu ici aujourd'hui.

« Le jour où M. Ramel demanda à M. Mourillon de vous permettre de venir à son atelier pour poser devant lui afin de créer cette belle oeuvre qu'il avait conçue, laquelle est en ce moment le grand succès du Salon, votre père crut devoir me demander mon avis à ce sujet.

« Je lui répondis : Accordez à M. Georges Ramel ce qu'il vous demande.

« Car il faut vous dire, mon enfant, que M. Georges Ramel est un de mes protégés. Il ne le sait pas et ne s'en doute même point. C'est un secret que je n'hésite pas à vous confier, car je suis certain que vous saurez le garder.

« Ne me demandez pas pourquoi je me suis fait le protecteur caché, occulte, si ce mot dit plus que l'autre, de Georges Ramel, d'Alexis Mollin, de leur ami Etienne Renaudin et d'une jeune fille qui est devenue votre amie, Mlle Laurence, ce serait trop long à raconter en ce moment ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai voulu sauver ces jeunes gens du désespoir, les pousser vers l'avenir, et que, grâce à votre père, qui a été en cette circonstance mon agent actif, intelligent et dévoué, j'ai réussi au delà de mes espérances. »

La jeune fille, stupéfaite, ouvrait de grands yeux où se peignaient tour à tour la surprise, la reconnaissance et l admiration.

— Voilà notre secret, mademoiselle Mionne continua le comte ; je vous l'ai confié tout entier, pensant qu'il pouvait être bon que vous le connaissiez. Mais c'est bien entendu, n'est-ce pas ? Jusqu'à nouvel ordre, silence et mystère !

— Je garderai ce secret, monsieur ; je me montrerai digne de la grande confiance que vous voulez bien m'accorder.

— Bien, mon enfant, très bien. Vous comprenez maintenant pourquoi votre père vous a accordé si facilement l'autorisation d'aller passer chaque jour plusieurs heures dans l'atelier du jeune artiste.

« A cela un autre aurait vu un danger ; mais M. Mourillon avait pleine confiance en vous et avait su déjà apprécier le noble caractère de Georges Ramel, sa nature honnête, sa grande loyauté.

« Faut-il vous le dire, mon enfant, dès ce moment, votre père savait que Georges Ramel vous aimait et que vous l'aimiez. »

Mionne baissa la tête pour cacher son trouble et la rougeur qui montait à son front.

Le comte poursuivit :

— M. Mourillon ne me fit point part, alors, de la découverte qu'il avait faite. S'il m'eût dit : Ils s'aiment, je lui aurais répondu : Eh bien, laissez-les s'aimer !

« C'est hier seulement que M. Mourillon, pensant qu'il ne devait plus rien



Reconnue comme une des plus grandes actrices d'Angleterre, la gracieuse Valerie Hobson est actuellement en vedette dans "Blanche Fury", un film en couleurs de J. Arthur Rank. Miss Hobson, a toujours une boite de Kleenex à sa portée parce que "Kleenex est une nécessité et —

Seuls les tissus Kleenex* sont si doux, si blancs, si commodes"

Seul Kleenex a le paquet distributeur. Une assurance de propreté et de commodité. Pas de perte! Pas de désordre! Tirez un tissu et un autre vient à sa suite, prêt à servir.

Trois formats: petit, mouchoir et pour hommes.





"PLUS DOUX" dit Patricia Roc*

Kleenex est fait de Cellucotton—substance absorbante et moelleuse—5 fois plus absorbante que la ouate . . . doux pour les nez sensibles et les peaux les plus délicates.

"PLUS FORT" dit Jean Kent*



Chaque feuille simple de Kleenex est plus épaisse et plus forte que les tissus ordinaires. Chaque tissu Kleenex est double, donnant ainsi une force et une absorption supérieures.



"PLUS BLANC" dit Joan Greenwood*

Les tissus Kleenex sont maintenant traités dans un moulin canadien ultra-moderne pour les rendre *tout blancs*. Le paquet cacheté, breveté, assure des tissus absolument hygiéniques.

★Marque déposée

*Présentement en vedette dans des réalisations de J. Arthur Rank

KLEENEX—CHOIX DE 9 CANADIENS SUR 10

avoir de caché pour moi, m'a complètement ouvert son coeur. Il m'a appris en même temps que vous n'êtes pas sa fille, et la demande dont vous avez été l'objet de la part de M. Georges Ramel. Enfin, mon enfant, votre père adoptif m'a raconté votre douloureuse histoire.

« Je sais tout, et j'en suis heureux, croyez-le. Puisque protéger est devenu ma passion, sans toucher en rien aux droits acquis par votre père adoptif, Mionne, je vous prends sous ma protection. »

La jeune fille fit un mouvement, comme si elle eût eu l'intention de tomber à genoux devant le comte.

Celui-ci n'avait pas cessé un instant de l'envelopper de son regard ; il la dévorait des yeux ; on aurait dit qu'il scrutait ses plus secrètes pensées et qu'il cherchait à lire jusqu'au fond de son coeur et de son âme.

Mais, comme nous l'avons dit, le regard de la jeune fille était un miroir sans taches qui reflétait toutes ses pensées et dans lequel on pouvait tout voir. Rien de caché, rien de ténébreux, rien d'équivoque ; tout était pur, clair, lumineux.

Tout en parlant, le comte étudiait avec la plus grande attention, minutieusement, les traits du visage de la jeune fille. Dans les mouvements de la physionomie, l'expression du regard et les lignes principales du dessin, il cherchait à établir certains points de ressemblance entre Mionne et une personne qu'il avait rencontrée quelque part et évidemment connue.

Mais quelle était cette personne ? Le comte interrogeait vainement sa mémoire, il ne trouvait pas. Il en était sûr, cependant, si vague et si peu caractérisée que fût cette ressemblance, elle existait.

Mionne, d'ailleurs, ne ressemblait ni à Raymonde, malgré ses cheveux blonds, ni à lui, et moins encore à Jacques Vernier.

On comprend dans quelle perplexité cruelle se trouvait le comte de Soleure et combien de sentiments divers s'agitaient en lui. Il était dans une situation exceptionnellement difficile et grave. Tout se résumait dans cette double interrogation :

— Est-elle ma fille ? Ou : Est-elle la fille de l'autre ?

Comment le savoir ?

Où chercher la lumière ?

Etait-il un moyen quelconque de découvrir la vérité ?

Terrible et écrasante incertitude !

C'est une nouvelle et affreuse torture que le malheureux comte de Soleure subissait.

Voilà pourquoi il s'accrochait comme à une branche de salut à cette vague ressemblance qui l'avait frappé, avec l'espoir d'arriver à une certitude plus ou moins complète. Avoir la certitude, voilà ce qu'il voulait. Car si Mionne était la fille de l'autre, il ne serait jamais que son ami et son protecteur ; mais si, au contraire, elle était sa fille, avec quel bonheur et quelle ivresse il lui ouvrirait ses bras paternels, en lui criant : « Je suis ton père, tu es la fille bien-aimée du comte de Soleure ! »

Un assez long silence avait suivi les dernières paroles du comte. Il reprit :

— Je n'ai pas toujours pensé à faire le bien ; j'ai été frappé par le malheur dont peu d'hommes sont exempts, et c'est après avoir beaucoup et longtemps souffert que j'ai eu honte de mon égoïsme. Je sentis alors que je n'avais pas fait ce que je devais, et c'est à un homme malheureux que vint la pensée de consacrer le reste de sa vie à faire des heureux autour de lui.

« Le bien que j'ai pu faire déjà et le bien que je pourrai faire encore rachètera, je l'espère, les fautes que j'ai commises. Car, hélas ! je ne peux pas dire : « Je n'ai rien à me reprocher, je n'ai rien à me faire pardonner ! »

« Mais, en ce moment, mon enfant, c'est de vous et non de moi qu'il s'agit.

« George Ramel, qui vous aime et que vous aimez, a demandé votre main à votre père adoptif ; M. Mourillon, par un scrupule de conscience qui est tout à son honneur et qui prouve une fois de plus combien ses sentiments sont nobles, élevés, pleins de délicatesse, a cru devoir, sinon repousser la demande de Georges Ramel, mais lui déclarer qu'il ne donnerait son consentement à votre mariage que lorsque vous aurez atteint votre majorité. Ceci, je le comprends, ma chère enfant, vous a causé, ainsi qu'à M. Ramel, un véritable chagrin. On ne se résigne pas facilement à attendre quatre années un bonheur qu'on a si près de soi et qu'on croyait immédiat.

« Et comme si vous étiez séparée de Georges Ramel pour toujours, comme si vous ne deviez plus le revoir, vous avez perdu votre gaieté, vous vous laissez aller au découragement, vous êtes désolée, vous pleurez.

« Eh bien, Mionne je suis venu pour vous consoler, pour vous dire de sécher vos larmes. M. Georges Ramel sera votre mari et je vous promets, vous entendez, mon enfant, je vous promets que vous n'attendrez pas votre bonheur aussi longtemps que le veut votre père adoptif. Je plaiderai en votre faveur, et M. Mourillon reviendra sur sa décision. »

— Pourtant, monsieur, fit le vieillard d'une voix hésitante.

— Mon cher Mourillon, dit le comte en souriant, je gagnerai facilement ma cause. Je n'aurai que quelques mots à prononcer pour faire disparaître tous vos scrupules d'honnête homme.

Le père Mourillon, ahuri, regarda le comte et ne songea même pas à répliquer, tant son respect était grand pour cet homme singulier, son maître, qu'il considérait comme accomplissant sur la terre une mission divine.

S'adressant à la jeune fille, le comte reprit :

— Donc, ma chère enfant, plus de tristesse et plus de larmes. Dites-vous que vous avez en moi un ami qui veille sur votre bonheur, et ayez confiance en ma parole.

La jeune fille se redressa, montrant son front irradié.

— Ah ! monsieur, comme vous êtes bon ! prononça-t-elle avec exaltation, et ayant des larmes dans la voix ; mais qu'ai-je donc fait, moi, pauvre fille ramassée mourante sur une route, pour être digne de votre bienveillance, pour avoir droit à votre protection, à vos bienfaits ?

— Vous avez été malheureuse et vous avez souffert, répondit le comte d'une voix vibrante d'émotion.

— Vous aussi, monsieur — vous venez de nous le dire — vous avez été malheureux et vous avez souffert.

— Oui, et c'est parce que j'ai souffert que je voudrais qu'il n'y eût plus de douleurs sur la terre.

— Mais vous êtes donc un apôtre ? s'écria Mionne en joignant les mains.

Le comte secoua tristement la tête.

— Non, répondit-il, je ne suis qu'un homme très ordinaire qui, son existence étant brisée, veut vivre maintenant du bonheur des autres. Allez, Mionne, je ne suis guère ambitieux, je ne demande pas beoucoup : pour que je vive, il me suffit qu'on m'aime un peu.

— Je vous aimerai de tout mon coeur, de toute mon âme ! s'écria la jeune fille.

Et elle tomba à genoux devant le protecteur.

Ce fut une nouvelle et cruelle épreuve pour le comte, qui se sentait remué profondément dans tout son être.

Il resta un instant sans voix, contemplant avec une ivresse indicible et comme en extase Mionne agenouillée devant lui. Une fois encore, il eut la tentation de la serrer contre son coeur ; mais, sous son front brûlant, il y avait toujours cette pensée :

« Si elle n'était pas ma fille ! »

Il l'aida à se relever et se contenta de lui mettre un nouveau baiser sur le front.

— Oui, mon enfant, dit-il, contenant autant qu'il le pouvait son émotion, aimez-moi, aimez-moi !

Craignant sans doute de ne pouvoir se maîtriser plus longtemps, il serra la main du bonhomme Mourillon et se retira en disant :

— A bientôt !

Pendant que le comte descendait rapidement l'escalier, Mourillon, pensif, se disait :

— Pourquoi donc était-il si ému ? Pourquoi donc regardait-il Mionne ainsi ?

« C'est singulier ! »

Mionne aussi était rêveuse.

Elle pensait :

— Je viens de voir M. Florentin Broussel pour la première fois et je sens que, déjà, je l'aime autant que mon père... Ah ! il se passe en moi d'étranges choses !

XXIII — Le médaillon

Le comte de Soleure était remonté dans la voiture de place qui l'avait amené et, pendant que le cheval reprenait au petit trot le chemin de Saint-Mandé, le comte, absorbé dans ses pensées, interrogeait à nouveau sa mémoire au sujet de cette ressemblance qui existait, selon lui, entre la fille de Raymonde Duchemin et une personne dont il s'acharnait à trouver le nom.

Tout à coup, il laissa échapper une exclamation ; il porta vivement la main à son front, et son regard eut un rayonnement de joie.

Il se souvenait.

Mais ce n'étaient pas les traits d'une personne qu'il avait connue que le visage de Mionne lui avait connue que le visage de Mionne lui avait rappelés : c'était à une miniature, à un portrait de jeune fille peint par un grand artiste que Mionne ressemblait.

Ce portrait, entouré de perles d'Orient, était un médaillon qui avait appartenu à sa mère et dont la comtesse de Soleure se parait souvent, autrefois, avant la mort de son mari.

Cette miniature, que la comtesse de Soleure avait précieusement conservée, était un souvenir de famille. C'était le portrait de sa mère, la princesse Olakoff à l'âge de dix-sept ans, quand elle était encore jeune fille.

Bien souvent, dans son enfance, et plus tard, devenu jeune homme, le comte avait contemplé, admiré la ravissante figure de son aïeule encadrée de cheveux blonds frisés en boucles autour de la tête.

Aussi, ce qui l'avait frappé tout d'abord à la vue de Mionne, c'étaient certains points de ressemblance qu'elle

[*Lire la suite page 43*]

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?



Un autre gentil bébé qui affectionne tout particulièrement les chats. C'est la fille d'un éducateur qui aime le beau, qui fait des vers captivants et qui, à la radio, interprète n'importe quel personnage en respectant les accents de chacun d'eux. Ce bébé qui a nom Marcelle est né un mois de juin, un 6, à Montréal, et c'est avec son père que les études se commencèrent. On ne pouvait certainement trouver mieux. C'est aussi avec son père qu'elle commença ses études dramatiques et à l'automne de 1945 elle était admise aux studios de Sita Riddez avec qui elle étudie encore. Les débuts à la radio... remontent à mars 1946 dans le programme de "La Vie des Quatre" réalisé à CBF par M. Roger Daveluy qui était alors réalisateur de cette émission pour le Comité des Fondateurs de l'Eglise Canadienne. Puis ce furent, tour à tour les autres programmes tels que "Tante Lucie", "Les Voix du Pays", "Radio-Collège", "Qui est coupable ? ", "Baptiste dans les Champs Elysées". A CKAC elle joua dans "Le Théâtre des Quatre saisons" ainsi que dans "Tovaritch" dans le programme "Aux feux de la rampe". Pallascio-Morin lui confia le rôle de Marcelle Renaud dans "Le Journal de mon Curé" à CKAC.

Marcelle n'est pas trop ambitieuse. "Elle croit que sa carrière s'arrêtera avec la radio et, qu'à moins d'exception spéciale, elle ne fera du théâtre." Marcelle est musicienne ; elle étudia le piano et le violon, mais elle délaissa bientôt ces deux instruments pour se consacrer au chant sous la direction de M. José Delaquerrière. Ses loisirs : c'est la lecture et le cinéma qui l'intéressent le plus, elle aime aussi assister aux manifestations artistiques et faire du sport. Elle fera une excellente femme de maison parce qu'en plus de s'intéresser à tout ce qui est beau, qui est artistique, elle sait coudre et même tricoter.

Avez-vous reconnu cette modeste interprète de nos ondes ? Si non, reportez-vous à la page 50 et vous verrez qu'il s'agit là de Marcelle... Mais non, nous ne sommes pas pour donner ici son nom. Tournez à la page 50, puisque c'est là, la règle du jeu.

Destiné à disparaître ?

Un canard qui niche dans les arbres et préfère le marais des bois à l'eau ensoleillée! Voilà le canard des bois, le plus beau de nos oiseaux aquatiques! Cette espèce est bien protégée par la loi, mais l'asséchement des marais et l'enlèvement des troncs d'arbres morts qui l'abritent menacent sérieusement sa survivance. Tout ce que vous faites pour préserver l'habitat naturel du canard des bois contribuera à nous le garder pendant des années et des années.



CANARD DES BOIS — *T. M. Shortt*



Le canard du Labrador est disparu avant 1900. Aujourd'hui, tout ce qu'il reste de ce petit canard de mer, ce sont 44 spécimens empaillés . . . triste témoignage de l'inobservance des lois élémentaires de la conservation.

†DROITS RÉSERVÉS PAR CARLING'S, 1948

CARLING'S

D-128F

THE CARLING BREWERIES LIMITED
WATERLOO, ONTARIO

†*Nature Primitive* — À VOUS D'EN JOUIR — À VOUS DE LA PROTÉGER



CHEZ NOUS ET AILLEURS

LES BOTANISTES CHEZ EUX

PENDANT LONGTEMPS, bien longtemps, l'homme vécut sur la terre sans en étudier les merveilles. Le règne végétal semble avoir été pendant bien des siècles la dernière de ses préoccupations. Il se contentait de savoir que telle plante donnait telle fleur, ou que telle autre donnait tel fruit. Ses connaissances de la botanique n'auraient pas suffi à remplir un opuscule de quelques pages. Sans doute il y eut quelques savants, çà et là, qui s'adonnèrent à des travaux de botanique, mais toujours ce furent des efforts individuels, restreints et, pour ainsi dire, sans importance.

La botanique n'est vraiment devenue une science qu'au XVIIIe siècle avec Tournefort, en France, Linnée en Suède, qui consacrèrent leur temps à l'étude de la flore. Dorénavant, on allait s'intéresser à la végétation et à ses rapports avec la vie humaine. Car la végétation d'un pays joue un rôle essentiel dans la vie du peuple qui l'habite. Elle lui fournit ses aliments, son abri, ses livres, ses textiles ainsi que nombre d'ingrédients médicinaux. Si l'homme pouvait jadis se payer le luxe d'ignorer à peu près tout des fleurs qui l'entouraient, cela ne lui était plus possible au siècle de la machine et des grands découvertes scientifiques.

Et puisque la botanique est aujourd'hui une science, il convenait que Montréal — comme toutes les grandes villes — ait son jardin des plantes. C'est pour cette raison et sous l'égide d'un savant, le frère Marie-Victorin, que fut créé un des plus importants centres botaniques de toute l'Amérique du Nord. Des quelques six mille variétés de plantes qui constituent la flore canadienne, plus de quatre mille espèces sont cultivées au Jardin Botanique. Bien que ce jardin soit d'abord et avant tout un endroit de recherches et d'expériences, c'est aussi l'un des plus beaux sites de la métropole.

Ce ne sont pas les plantes qui peuvent manquer au Jardin Botanique, car notre pays est un domaine végétal des plus abondants et des plus variés. Depuis les forêts géantes de la Colombie jusqu'aux flancs bigarrés des Rocheuses, depuis les vastes plaines de l'Ouest jusqu'aux jardins potagers des grandes villes, la flore canadienne étale partout sa richesse et sa beauté. Les botanistes la divisent en deux groupes principaux : la Prairie et la Forêt. Elle ne forme pas un tout homogène, mais elle représente plutôt une combinaison de flores très différentes les unes des autres. On distingue selon la géographie du pays : la flore laurentienne, la flore prairiale, la flore des Rocheuses, et la flore colombienne.

Ce sont là les promesses de beauté et de joie que la nature canadienne offre à qui la fréquente. Apothéose de couleurs et de parfums, de grâce ou de majesté qui nous est offerte chaque jour dans les bois et dans les champs, en bordure des lacs et le long des routes.

Le documentaire *Promesses*, une visite au Jardin Botanique de Montréal, est une récente réalisation de l'Office National du Film, dont la première a eu lieu récemment à Montréal. Le film sera prochainement distribué dans tout le pays par la compagnie Astral Films.

CHIANG KAI-SHEK MENE UNE VIE DE SPARTIATE

Le Président Chiang Kai-shek mène une vie de Spartiate, toute de discipline et de frugalité. Il ne fume pas et ne boit pas. Il affirme que le secret de sa santé réside dans l'habitude de ne jamais manger avec excès et de boire beaucoup d'eau. Ses repas se composent généralement de quatre ou cinq plats, de légumes pour la plupart. Il aime le poisson et les pousses de bambou. On raconte que ses invités quittent la table sans avoir rassasié leur appétit car Chiang finit toujours le premier et alors il entame avec ses invités une discussion sur des sujets fort sérieux.

Règle générale, Chiang se lève à 5 heures a.m. ; il fait une demi-heure d'exercices après quoi il écrit son journal et repasse les documents importants laissés de côté la veille. A 6 h. 30 il déjeune d'un bol de nouilles ou de gruau qu'il prend dans son cabinet de travail. Après le déjeuner, il reçoit des visiteurs. A dix heures, il est prêt à recevoir les communiqués importants et à étudier les questions d'état. Il dîne à une heure, puis se repose jusqu'à trois heures, reçoit les visiteurs, lit les journaux ou autres publications ou rédige sa correspondance officielle. Quand ces travaux sont terminés, le Généralissime fait une promenade à pied ou en voiture avec Madame. Le souper se sert généralement vers 7 h. 30 p.m. auquel assistent souvent des fonctionnaires supérieurs ou des diplomates étrangers. Après le souper, le Président lit et se couche vers 11.00 heures. En temps de crise, cependant, ses fonctions le retiennent jusqu'à 3 ou 4 heures du matin.

Chiang organise soigneusement son programme de chaque jour. Il a une soif insatiable de science. Souvent il invite des savants et des hommes de lettre chez lui pour écouter leurs discussions. Le Président et Madame Chiang sont profondément religieux, mais le président n'impose jamais ses croyances aux autres. Chiang porte beaucoup d'attention à l'éducation de ses deux fils.

Le peuple chinois est vivement conscient des services que Chiang Kai-shek a rendus à la nation au cours des dernières décades ; aussi est-il convaincu que Chiang est seul capable de porter les responsabilités formidables que comporte le poste de président. Parce qu'il a su guider le peuple chinois à travers huit longues années de la guerre sino-japonaise, le peuple a une confiance absolue que Chiang Kai-shek saura aussi conduire le peuple chinois à une victoire définitive sur les Communistes et en même temps le guider dans la voie de la démocratie constitutionnelle.

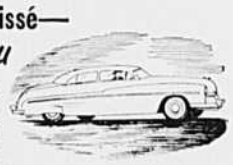
L'ANGLETERRE EXPORTE

L'Angleterre se propose cette année-ci d'exporter de grandes quantités de biscuits de haute qualité. Ces envois à l'étranger feront partie des exportations anglaises de produits alimentaires manufacturés d'une valeur globale de 10,000,000 de livres que la Grande-Bretagne dirigera vers le Canada et d'autres pays à devises chères. Outre les biscuits, elle enverra à l'étranger de vastes volumes d'articles de pâtisserie et de confiserie, de chocolats et de bière.

Voici l'histoire de la totalement nouvelle MERCURY

Une Mercury nouvelle de tout point vient de "faire sa révérence" à un public émerveillé. Plus puissante et plus lourde, de dimensions plus considérables et regorgeant de garnitures et d'accessoires plus riches et plus commodes que jamais, elle se classe dans un groupe totalement nouveau. Sous quelque aspect qu'on la considère—apparence, mécanisme, performance, velouté du roulement—on y trouve une distinction nouvelle et mille perfectionnements.

Carénage long et surbaissé— *totalement nouveau*



De prime abord, cette Mercury évoque les torpédos de course, basses et véloces, que le ciné nous montre roulant en trombe sur les salines de l'Utah. Elle est massive—et exceptionnellement large. De longues glaces, dessinées en "queue de comète", accentuent ses contours séduisants. Son surbaissement n'est pas une illusion d'optique—elle ne mesure que 5'3" du sol à son faîte. Ses lignes, ses courbes harmonieuses sont l'essence même de l'aérodynamisme. Silencieux et puissants, les 8 cylindres en V d'un nouveau moteur de 110 CV actionnent cet admirable véhicule.

Intérieur luxueux— *totalement nouveau*

Ce n'est qu'une fois assis dans cette voiture que l'on comprend vraiment combien elle est vaste. La banquette arrière est large de cinq pieds bien comptés. Le plancher est beaucoup plus bas, de sorte que, nonobstant le nouveau profil surbaissé, il y a plus que l'espace nécessaire pour la tête des occupants. Une autre raison pour laquelle l'intérieur semble plus spacieux, c'est qu'on y est entouré presque continûment de glaces inéclatables qui, du grand pare-brise à la généreuse lunette arrière, permettent de voir dans tous les sens.

La tenture est somptueuse (trois tissus au choix) et rehaussée par de riches garnitures. Les accoudoirs, la quincaillerie des portières et les tapis créent une ambiance harmonieuse, opulente mais discrète. Le tableau de bord est un brillant exemple de l'agencement fonctionnel moderne—tous les instruments, groupés autour du compteur de vitesse, sont directement sous les yeux du conducteur.



L'éclairage de l'intérieur fonctionne dès qu'une portière est ouverte. La voiture est ventilée par un air frais et pur, fourni sous une légère pression en vue de désembuer les glaces et de prévenir cette somnolence trop souvent ressentie dans les conduites intérieures. Si l'on installe une réchauffeuse Mercury, ce nouveau système ventilateur intégrant fournit de l'air frais et tiède.

Roulement berceur— *totalement nouveau*



Le "roulement berceur" de cette voiture totalement nouvelle est une de ses plus agréables qualités. C'est le résultat du parfait équilibre des rapports d'un grand nombre d'organes entre eux. Le moteur est monté bien en avant sur le châssis, ce qui permet de situer les sièges dans la "zone de confort" entre le pont arrière et l'essieu avant. Des ressorts à boudin, dans la suspension indépendante des roues avant, et de longs ressorts arrière, longitudinaux et auto-graissés, sont régis par des amortisseurs télescopiques, ouatés et extrêmement sensibles. Le centre de gravité surbaissé et le stabilisateur du roulement réagissent contre l'obliquité de la carrosserie dans les virages. Le véhicule tout entier est porté sur les nouveaux pneus gros et gonflés à demi-bloc.

Le nouveau moteur, plus puissant que jamais, est monté à trois points seulement, où il repose sur d'élastiques et volumineux coussins de caoutchouc.

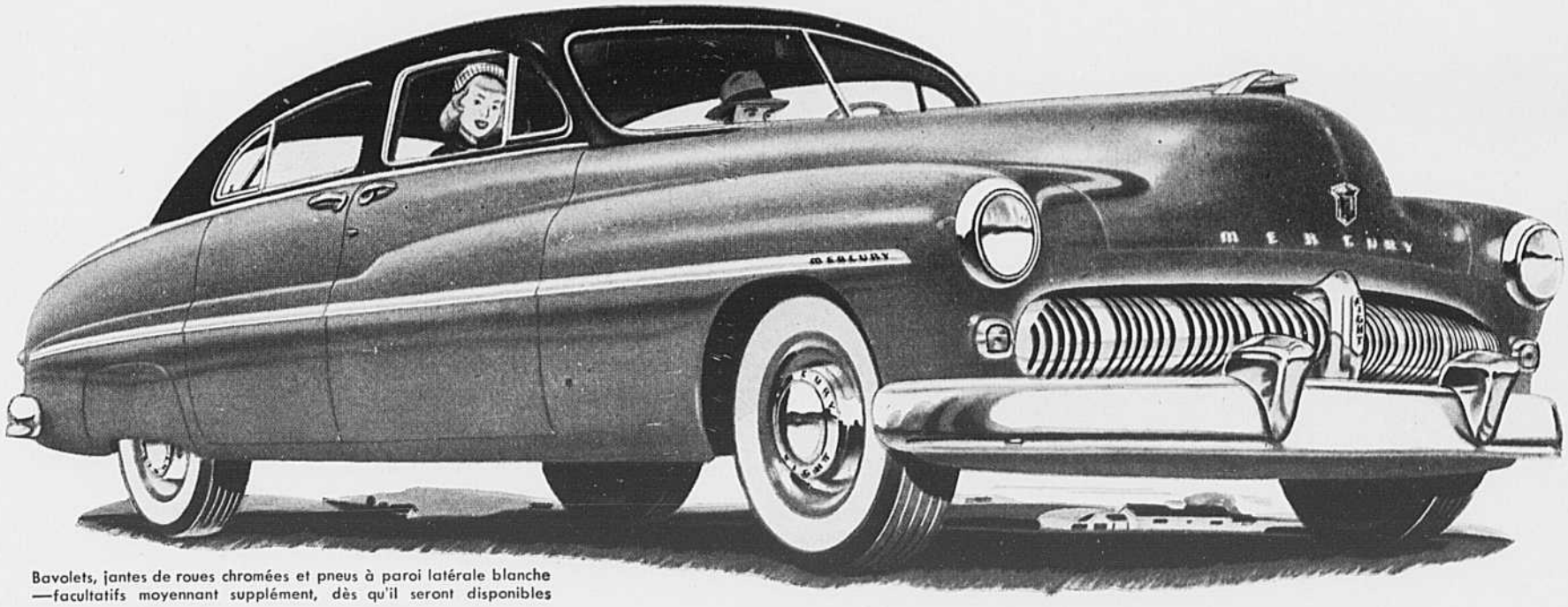
Docilité *totalement nouvelle* de la direction



Grâce à la nouvelle direction, équilibrée et presque impondérable, les à-coups de la route ne sont pas transmis au volant. La voiture est *gouvernée* en ligne droite et sans effort. Ses nouveaux freins hydrauliques sont "automatiquement énergétiques"—autrement dit, il suffit de n'appuyer que légèrement sur la pédale.

Voilà donc la description—forcément partielle—de "la totalement nouvelle Mercury". Nous pourrions énumérer bien d'autres perfectionnements . . . mais même une simple liste déborderait le cadre d'une réclame. De toute façon, vous comprendrez, en la voyant, pourquoi des milliers de Canadiens ont déjà jeté leur dévolu sur la Mercury.

MERCURY LINCOLN DIVISION "MERCURY et LINCOLN"
FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED



Bavolets, jantes de roues chromées et pneus à paroi latérale blanche —facultatifs moyennant supplément, dès qu'il seront disponibles

Allez la voir chez un des dépositaires des marques MERCURY et LINCOLN



Donnez une Waterman's...

LE PLUS BEAU COMPLIMENT À FAIRE



L'ensemble "Garland"
Spécialement joli, pour ELLE. Superbe harmonisation de la plume et du crayon. Pour LUI ...la "Stateleigh." Ensemble, $22.90. Plume seule, $16.06.

La "Crusader"
La plume canadienne par excellence à $5.95. Modèles pour LUI et pour ELLE. Plusieurs traits d'une plume coûteuse. Choix de pointes aiguisées à la main. Avec crayon assorti, $9.52.

La "Corinth"
La plume Waterman's de distinction à $10.41. D'apparence luxueuse, elle écrit comme un charme. Modèles pour dames et messieurs. Ensemble complet. $15.47.



Une plume Waterman's, voilà le cadeau par excellence, qui se donne avec fierté, qui se reçoit avec gratitude. Son choix vous honore, sa beauté ravit tout le monde. Sa main-d'oeuvre remarquable lui assure un rendement durable. Donnez une Waterman's. Pour les collations de grades, et les autres occasions spéciales, il n'y a pas de cadeau plus approprié. Pour la fête de quelqu'un, pour un anniversaire, rien ne peut mieux commémorer l'événement.
L. E. Waterman Co., Ltd., Montréal, P.Q.

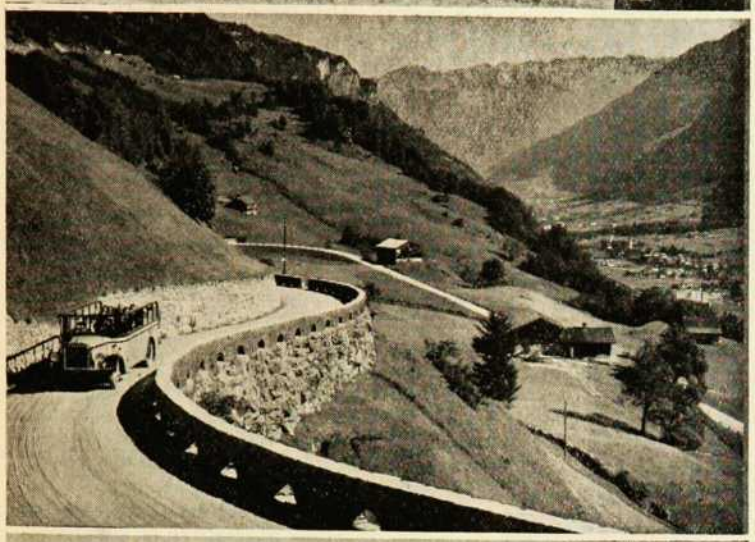


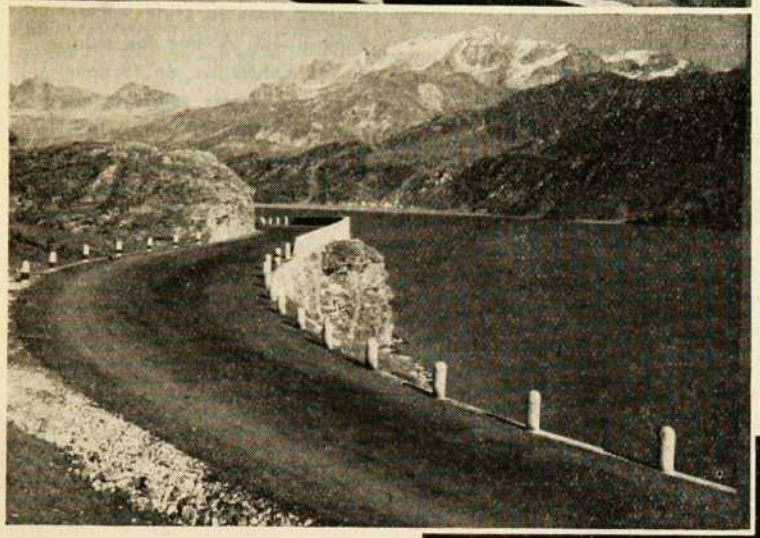


AUCUNE PLUME N'ÉCRIT COMME UNE **Waterman's**

LES PRIX COMPRENNENT LA TAXE MANUFACTURIÈRE D'ACCISE.







Ci-dessus, de haut en bas. Un autocar de touriste vient de s'engager sur la route Linthal-Glarus. — Une halte pour contempler le paysage près de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard. — Une courbe avec arrière-plan scénique près de St-Moritz. — Ci-contre, photo prise dans la passe du Lukmanier. *Photos officielles du Gouvernement suisse.*

INVITATION AU VOYAGE

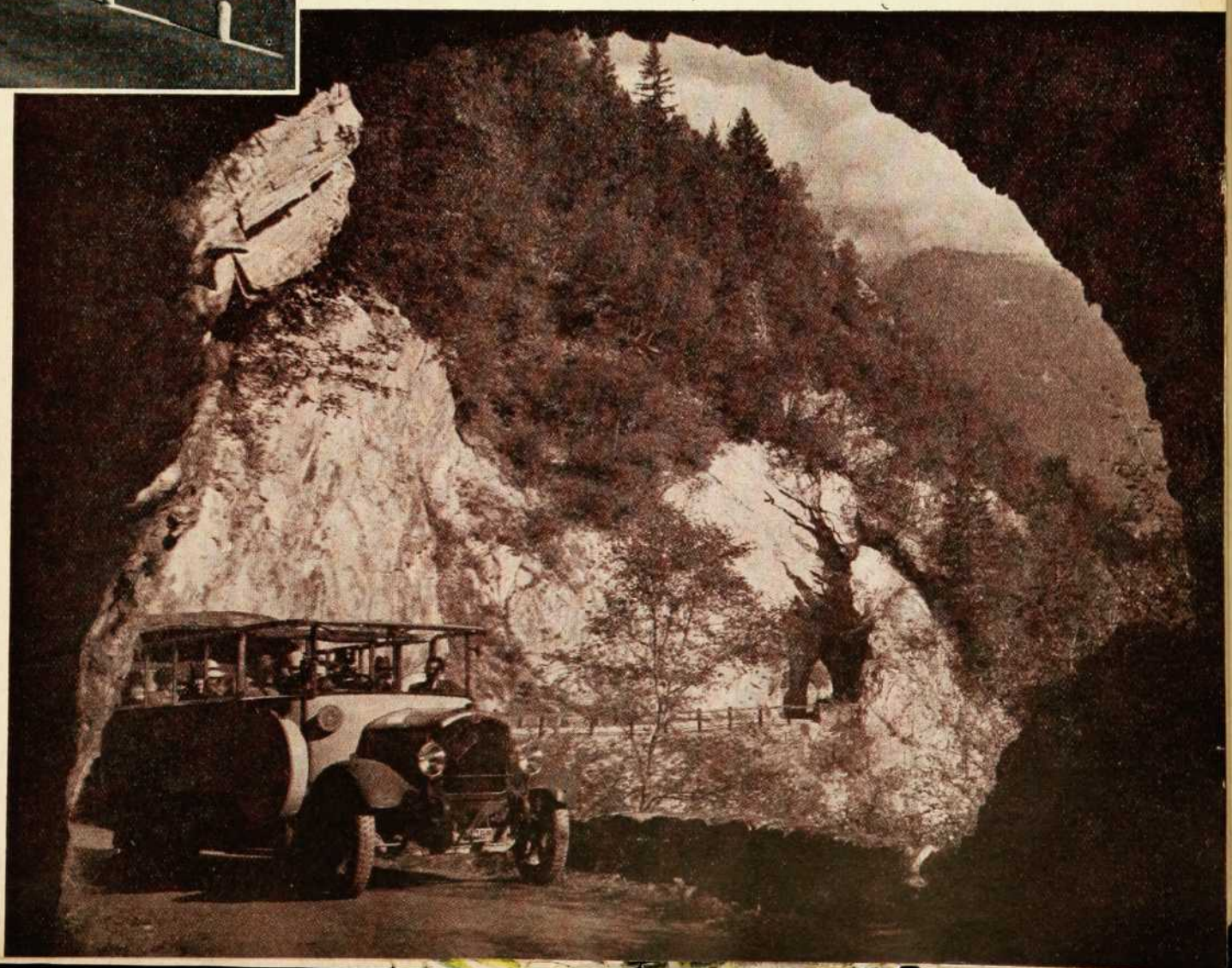
Sur les routes suisses

LES PREMIÈRES ARTÈRES internationales de la Suisse datent de l'Empire romain. Le Grand-St-Bernard, le Simplon comptent parmi les plus anciens témoins de cette époque, avec les passages alpestres du Splugen, du Julier et du San Bernardino qu'empruntaient, bien avant la naissance de Jésus-Christ, les gens que leurs affaires ou leurs aspirations conduisaient de Milan, de Côme et de Chiavenna, à Coire et dans la vallée du Rhin. On sait que les Romains étaient de fort habiles constructeurs de routes ; les traces sont encore visibles, en maints endroits, de leur technique remarquable. Hors des régions montagneuses, ils ont également facilité l'accès de leurs cités : Aventicum (Avenches) était reliée au lac Léman, à Augusta Rauracorum (Augst) et à Vindonissa (Windisch) et, de Coire, la liaison était assurée avec le lac de Constance, le long du Rhin. Les routes militaires établies par les Romains ont été utilisées comme grandes voies de trafic pendant près de deux mille ans et, si leur réseau s'est complété de nombreuses voies de raccordement secondaires, par contre aucune nouvelle artère principale n'est venue s'y ajouter jusqu'au XIXème siècle.

C'est au Simplon que la première grande route alpestre a été construite. Et c'est Bonaparte qui a ordonné, en 1800, que ce passage fut aménagé "pour faire passer le canon". A l'époque, l'entreprise était audacieuse et il fallut cinq années pour arriver à chef. Peu après le Traité de Vienne, en 1815, quelques cantons se mirent résolument à l'oeuvre, les Grisons, le Tessin, le Valais et Uri donnant l'exemple. C'est ainsi que l'on vit surgir les routes du San Bernardino, du Splugen et celle du Julier ; il fallut dix années pour venir à bout du Gothard et encore le Trou d'Uri, obstacle principal, avait-il été percé en 1707, déjà ! En 1861, la Confédération accorda des crédits pour la construction de routes militaires et, grâce à cette aide, on put ouvrir les chantiers de l'Oberalp, de la Furka, de l'Albula et de la Fluela. Plus tard, la Confédération intervint également pour la route de l'Ofenberg, pour le Lukmanier, pour le Grimsel, pour l'Umbrail et le Klausen qui furent les dernières grandes réalisations de ce temps. Dans le Jura et les Préalpes, on ne resta pas inactif non plus. Peu après la première guerre mondiale, les progrès de l'industrie automobile obligèrent les autorités à améliorer, en partie ou en totalité, les routes de montagne ; l'effort des ingénieurs porta principalement sur le revêtement et sur les virages. Pendant la seconde grande guerre, on entreprit la construction de la route du Susten, la plus moderne de toutes les artères alpestres suisses, qui a été ouverte à la circulation dans le courant de l'été 1946.

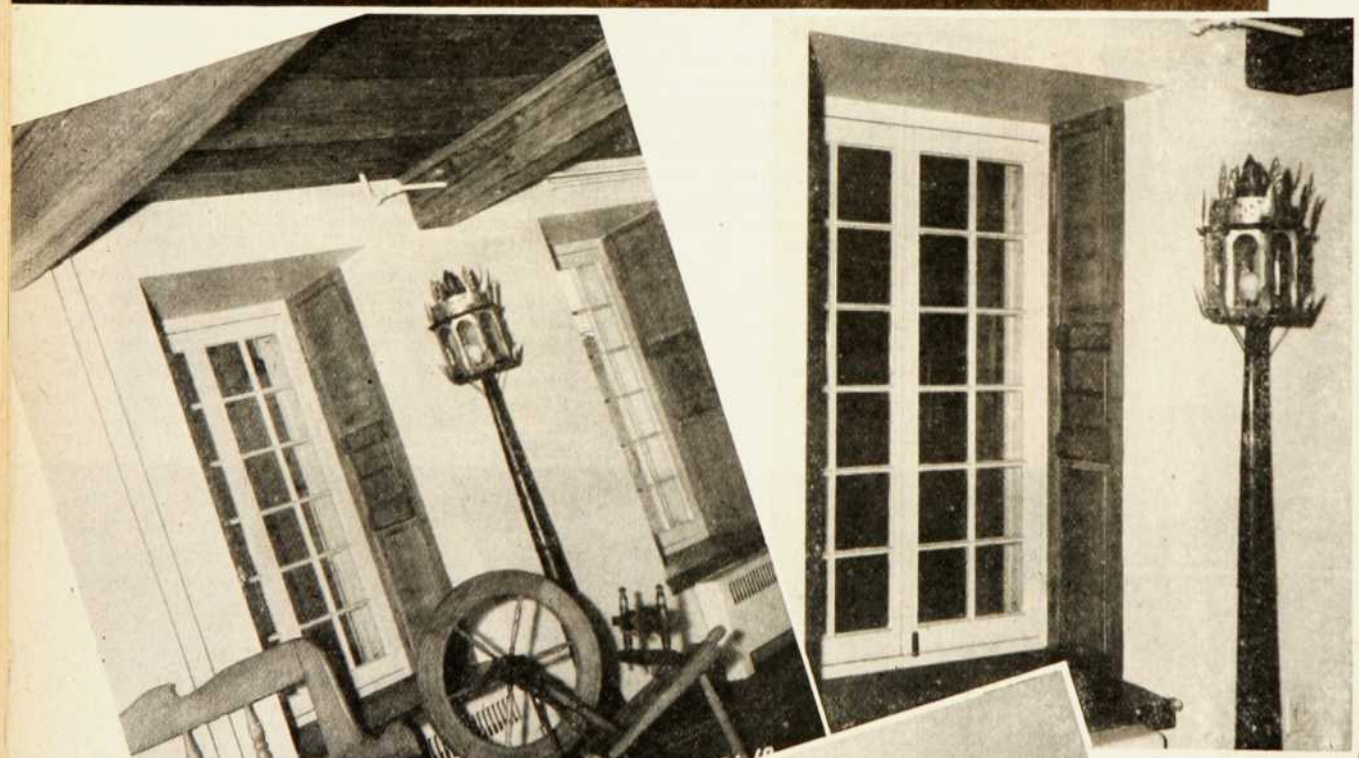
La Suisse dispose d'un réseau routier long de 45,000 kilomètres. Elle n'a pas d'autostrade : sa topographie ne se prête guère à la mise en chantier de ces pistes rigides et bétonnées qui exigent des sommes considérables. A qui veut passer d'un centre à l'autre, un réseau ferroviaire étendu et électrifié offre confort et célérité. Le réseau routier, de son côté, est dense et excellent.

[*Lire la suite page* 36]

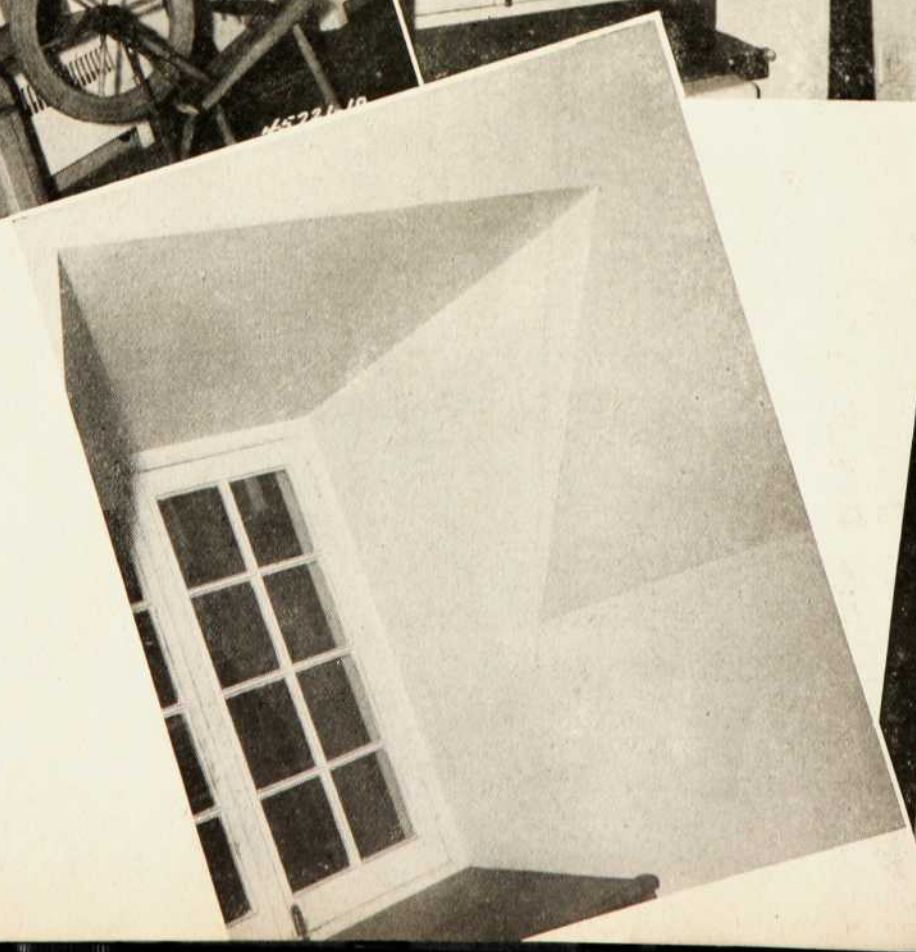


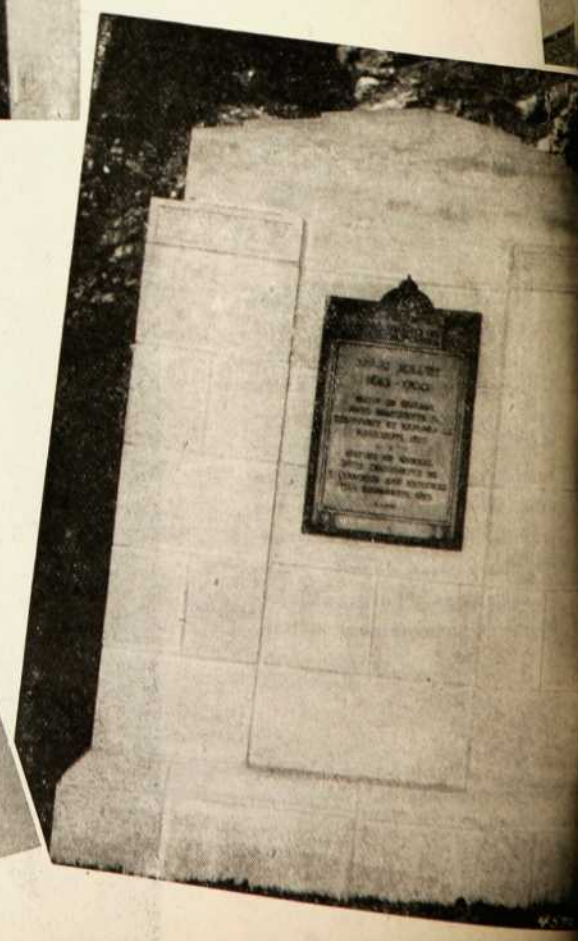


Ci-contre, à gauche, l'une des deux plaques commémoratives de la Commission des monuments historiques que l'on peut voir sur la façade de la maison que fit construire à Québec le célèbre explorateur Louis Jolliet en 1684-85 et qu'il habita jusqu'en 1715. Cette maison historique est située au coeur même du vieux Québec, au pied de l'escalier de fer qui relie la rue Petit-Champlain à la côte de la Montagne. Un coin pittoresque de rencontre pour les amateurs d'histoire et d'architecture ancienne. *Photos C.N.R.*



Ci-contre, extrême gauche, fenêtres dans le style ancien et où il est vu que les murs étaient construits de largeur imposante : deux pieds et un pouce à la base, deux pieds au premier étage et vingt pouces au second. On remarquera aussi le plafond avec ses poutres et ses planches dont certaines mesuraient jusqu'à vingt-sept pouces de largeur. — Au centre, autre vue plus rapprochée d'une fenêtre dans le style ancien.





Ci-contre, une lucarne dont la vue extérieure paraît sur la photo de droite, en page de droite. — Photo de droite, plaque commémorative apposée à une stèle qui se dresse à proximité de la Maison Louis Jolliet et qui a été érigée par la Commission des sites et des monuments historiques du Canada.

DANS LA VIEILLE CAPITALE

LA MAISON LOUIS JOLLIET

Par GUY LANCTOT

Il y a plus de 250 ans que Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi, a fait ériger au pied de la falaise du Cap Diamant, à Québec, sa maison à jamais historique.

Cette maison, qui porte encore aujourd'hui les numéros 14, 16 et 18 rue Petit-Champlain, est du style du temps. Elle est devenue la propriété de la compagnie d'ascenseurs qui conduit à la haute-ville.

Pendant longtemps on a contesté la véracité des faits historiques relatifs à cet emplacement, mais de récentes découvertes, faites au musée historique de Chicago, ont permis d'établir le bien-fondé de nos avancés.

Cette maison a été construite par Louis Jolliet en 1684-85 et a été habitée par lui jusqu'en 1715.

D'après les plans originaux qui sont devenus des pièces de musée, la maison comportait deux étages et un toit en "aiguille" de 17 à 18 pieds de hauteur. Elle mesurait 26 pieds de profondeur et 36 pieds de front. Les murs mesuraient à la base deux pieds et un pouce d'épaisseur, deux pieds au premier étage et vingt pouces au second. Son système de chauffage consistait de deux poêles à bois, à chaque étage. Ces deux étages mesuraient huit pieds de hauteur.

On a aussi remarqué dans cette maison plus que deux fois centenaire que les plafonds étaient faits de bois et quelques-unes des planches qui le composaient mesuraient jusqu'à vingt-sept pouces de largeur.

La maison de Jolliet est située au coeur même du vieux Québec, au pied de l'escalier de fer qui relie la Rue Petit-Champlain à la côte de la Montagne. (Québec possède aussi une rue Champlain).

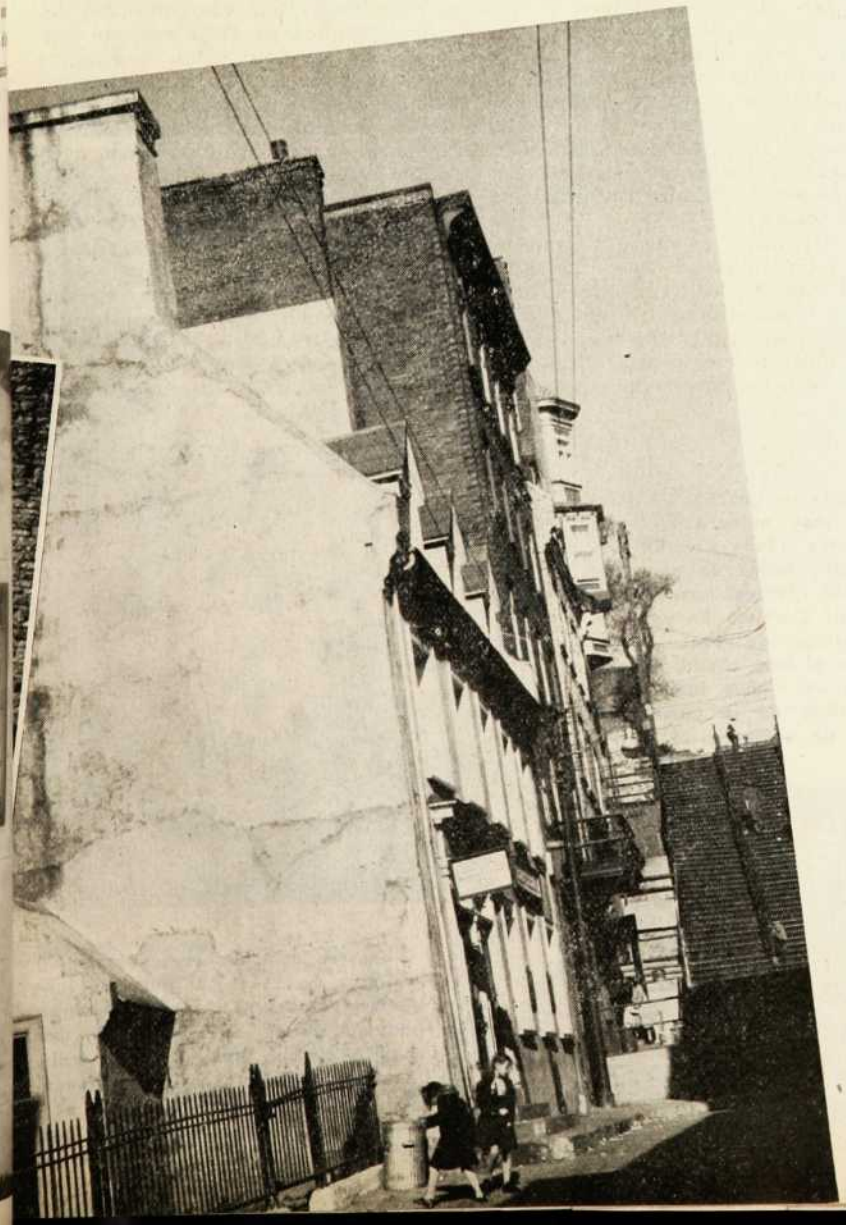
Depuis sa découverte, il y a à peine quelques années, la maison de Jolliet est devenue d'un attrait tout particulier pour les milliers de touristes américains qui visitent chaque année la vieille capitale, car Jolliet a été le premier homme blanc — à ce que rapporte l'histoire — à admirer leur "most beautiful" Mississipi qui a été chanté par tous les poètes américaïns.

Les parents de Louis Jolliet se nommaient Jean Jolliet et Marie d'Abancourt. Né à Québec, ainsi que nous le rappelle le récit de M. Alain Grandbois, le petit Louis fut baptisé à l'église de l'Immaculée Conception par un Jésuite, le Père Vimont, celui-là même qui, trois ans auparavant, célébrait la première messe à Ville-Marie.

Orphelin dès l'âge de cinq ans, Louis Jolliet fut élevé par les Jésuites et devint un de leurs plus brillants élèves. Son biographe, M. Ernest Gagnon écrit à ce sujet : "Versé dans les sciences exactes, latiniste, musicien, dessinateur, logicien, un peu théologien, tel il nous apparaît dans son adolescence, à la fin de sa vie d'étudiant." Ses études brillamment terminées, Jolliet renonça à embrasser l'état ecclésiastique auquel il avait un moment songé, pour se préparer à sa carrière d'explorateur.

On pense que c'est à la suggestion de l'intendant Talon que le jeune homme s'embarqua sur le vaisseau de guerre, le *Saint-Sébastien*, dans le but d'aller poursuivre en France certaines études spéciales, notamment en hydrographie et cartographie, qui devaient lui être plus tard d'une grande utilité.

Ci-dessous, vue de la maison Louis Jolliet portant les numéros civiques 14, 16 et 18 rue Petit-Champlain. Au deuxième plan, l'escalier de fer qui relie la même rue à la côte de la Montagne. — Ci-dessous, à droite, la façade avec l'affiche indiquant que la propriété appartient à la compagnie d'ascenseurs bien connue.







Un damier où se joue une partie vitale pour les quelques 95,000 habitants de la province. C'est un sol généreux où poussent le foin, les navets, les céréales (par rotation), et aussi les prunes, les cerises, les poires et les pommes, où paissent les moutons laineux et les nombreux porcs.



Le projet de construction d'un chemin de fer de l'Atlantique au Pacifique a décidé l'Ile du Prince Edouard de se joindre aux autres provinces de la Confédération. Comme on peut voir, même à l'intérieur de l'Ile, on n'a rien négligé pour établir des moyens de communication au prix de travaux audacieux. Province insulaire, l'Ile du Prince Edouard n'hésite pas devant le progrès.



Des descendants de français, dont les ancêtres colonisèrent jadis l'île Saint-Jean, pratiquent aujourd'hui surtout la pêche et l'élevage des animaux de basse-cour. Un grand nombre d'entre eux s'adonnent à la pêche et fouillent les bancs de morues, de maquereaux, de harengs et de homards qu'ils trouvent en abondance.

"NOUS IRONS NOUS PROMENER..."

DANS L'ÎLE DU PRINCE ÉDOUARD

Les Micmacs nommaient Abegweit cette grande île boisée qui a un peu la forme d'un croissant, et dont un esprit surnaturel peignait en rouge, avec un pinceau magique, les rochers et les roches...

Abegweit, c'est-à-dire, bercé par les flots.

Ces Indiens réunis en confédération — micmac en langue algonquine signifie alliés — dédaignaient la terre pour la mer, l'agriculture pour la pêche. Et tout nous porte à croire d'autre part que bien avant le premier voyage de Cartier (qui se crut d'abord en présence de deux îles, puis de la terre ferme), ils avaint connu des hommes blancs, pêcheurs basques ou bretons, si ce n'est Vérazzini ou Sébastien Cabot lui-même... Quoi qu'il en soit, le pilote de Roberval, Jean Alphonse, le premier dans sa "Cosmographie", mentionne cette île sous le nom de St-Jean, qu'elle continuera de porter jusqu'à ce que les Anglais s'en emparent.

Mais il a fallu toutefois que la France perde Terre-Neuve et l'Acadie (traité d'Utrecht en 1713) pour s'intéresser à cette île. Seulement alors, on décida de la peupler : des colons vinrent d'Acadie, des pêcheurs, des artisans, ainsi qu'un chirurgien de France, auxquels se joindront de temps à autres des réfugiés de la Nouvelle-Ecosse. Et tous furent soumis à un régime féodal inefficace qui s'inspirait plus ou moins de celui de France. Pour comble de malheur, en 1758, lord Rollo envahit l'île, occupe la capitale (Port Lajoie, aujourd'hui Charlottetown), et expulse la population dans un geste qui, trois ans après, s'apparente à celui de Lawrence.

Un peu plus tard des nouveaux venus d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande coloniseront l'île que l'on rattache d'abord à la Nouvelle-Ecosse (1763-1769), puis que l'on institue colonie séparée, soumise directement à la couronne. Sur les entrefaites, un régime de grands propriétaires (institué en 1767) rappelle trop bien le vieux système féodal qui précéda l'invasion par Lord Rollo. Une guerre sourde s'ensuit entre les colons auxquels se sont joints des loyalistes venus des Etats-Unis lors de la proclamation de l'Indépendance et les riches propriétaires du sol. Guerre d'autant plus difficile à livrer que ceux-ci n'habitaient souvent même pas l'île... Il faudra attendre qu'un pacte de Confédération réunisse en un seul Canada les anciennes colonies de l'Amérique Britannique du Nord, pour que se règle cette question, grâce à un prêt du gouvernement fédéral à celui de cette province.

Mais avant, on vivra de grandes heures ! Ainsi, en 1864, une conférence a lieu à Charlottetown dans le but d'unir entre elles les Maritimes. Une délégation du Canada se joint aux autres : on parle, on discute, on ajourne sans en être arrivé à une solution. On laisse le Haut et le Bas-Canada, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, puis les territoires du Nord-Ouest, le Manitoba et la Colombie s'unir entre eux. Mais on se rend compte petit à petit que seule l'alliance de toutes les provinces assurera la prospérité [*Lire la suite page* 36]



Ci-contre, à gauche, les Micmacs sont aujourd'hui aussi nombreux (265) sur l'Ile et peut-être même un peu plus qu'ils ne l'étaient lors du passage de Cartier. En voici un en costume de fêtes. — Ci-contre, ni trop chaud, ni trop froid : un climat idéal pour la culture de la pomme de terre de semence et autre.





C-contre, ces pêcheurs, munis de râteaux de 15 à 18 pieds de longueur, ramassent du carraghen ou mousse perlée d'Irlande, soit une plante marine qui, à l'état frais, passe du gris-jaune au rouge foncé. Les fabricants de savon s'en servent pour rendre leur produit plus velouté. **Photos O.N.F.**

Kodak

Vous pressez le bouton...

Il



fait le reste

Des millions de gens ont découvert que le moyen "le plus sûr" d'obtenir de beaux instantanés est d'utiliser le Film Verichrome Kodak . . .
Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

Il est fait au Canada... Film Kodak... le film dans la boite jaune familière

"KODAK" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE



"Ma bonne santé nous a épargné de l'argent"



"Savoir qu'on est en bonne santé est source de vive satisfaction. Dans mon cas, grâce à ma bonne santé, j'ai pu établir notre programme d'assurance-vie avec la Great-West Life à très bon marché. Ma bonne santé me permet de profiter des économies auxquelles me donnent droit mes 'probabilités de vie plus longue'."

L'agent de la Great-West dans votre localité vous dira comment une santé meilleure que la moyenne vous fournira l'occasion de faire des économies dans votre programme d'assurance-vie. La formation qu'il a reçue lui permet de vous tracer un plan d'assurance-vie bien adapté à vos besoins particuliers et à ceux de votre famille. Il représente une compagnie internationale qui sert plus de 360,000 détenteurs de polices.

Votre avenir est notre affaire

Aujourd'hui

GREAT-WEST LIFE
ASSURANCE COMPANY
SIÈGE SOCIAL — WINNIPEG

LA SCIENCE A NOTRE SERVICE

FROID SUR COMMANDE

BIEN DODUE, ruisselante d'une sauce mirant l'or, la poule est au feu et le fumet savoureux qui s'en dégage aiguise l'appétit de la famille réunie à l'occasion du dîner dominical. Pourtant, devant son fourneau, la maman s'inquiète. Certes, sa longue expérience devrait calmer toutes ses craintes. Mais voilà... Une ménagère amie lui a fait un tel potin sur les prétendus désavantages de la volaille conservée en frigorifique que maman est moins sûre d'elle-même et de son plat.

Que maman se rassure ! La science demeure à son service. L'entrepôt frigorifique n'est pas une caverne à trésor, encore moins un marché, mais une plaque tournante qui reçoit chaque jour des endroits le plus reculés du globe les fruits de la nature.

Ouvrez les lourdes portes des salles froides de nos entrepôts : à vos yeux s'étalent les richesses alimentaires d'un monde. Mais dites-vous bien que sans les savants, les chimistes, les diététistes ; sans les patientes expériences constamment mises au point des chercheurs et, surtout, les travaux de spécialistes de la réfrigération, alors des tonnes et tonnes d'aliments seraient perdues.

Sur une hauteur de dix étages, l'entrepôt frigorifique dresse dans le ciel sa masse grise de béton. C'est le royaume de la glace et du gel à l'état permanent. Tous les jours, on y décharge des rames de wagons dans les cours de triage en bordure des quais. Débardeurs et portefaix de métier travaillent rapidement et efficacement. Selon la nature des arrivages, on indique à quel frigorifère est destiné tel ou tel chargement. La science dirige ici le travail. Le porc, l'agneau, le boeuf, le veau sont conservés aux basses températures requises. On y entrepose aussi une grande variété de légumes : asperges, haricots, maïs, pois, etc. Idéale pour prévenir toute fermentation, voici la salle des fruits secs : raisins des Etats-Unis et d'Australie, dattes et figues de Turquie, arachides des Indes, noix d'acajou des Antilles.

Les denrées séjournent aussi en abondance : fraises de l'île d'Orléans, bleuets du Saguenay, pommes de quatre provinces canadiennes, cerises de Maskinongé, prunes, pêches et poires de la région du Niagara. Le consommateur s'est régalé, en saison, de ces "friandises" du bon Dieu. Reste cependant à apprêter gelées, confitures, conserves et sirops. Là encore, l'entrepôt frigorifique vient à la rescousse du confiseur et du confiturier. Tous ces barils rebondis, qui s'empilent à perte de vue dans les salles froides, renferment dans une solution de sucre méticuleusement mesurée les fruits de la saison qu'on viendra quérir a temps pour la cuisson.

On sait que durant le conflit mondial, c'est la réfrigération qui a permis d'expédier à nos soldats l'oeuf en poudre, complément de leur alimentation. Dès lors, ne soyez pas étonnés de trouver en entrepôt frigorifique des milliers de récipients remplis d'un liquide jaune-or qui servira autant aux pâtissiers qu'aux chefs de laboratoires pharmaceutiques. N'ayez aucune crainte : ce mélange se conserve toujours strictement à point. Le froid réussit le miracle.

Beurre et fromage canadiens connaissent de par le monde une réputation qui n'est plus à faire. Ces produits de notre riche industrie laitière ne seraient pas si favorablement accueillis sans les frigorifiques qui, en des glacières spéciales, les conservent au degré de froid et d'humidité exigé par les standards les plus rigoureux.

La volaille occupe une place d'importance dans l'entrepôt. Par suite du rationnement de la viande, la consommation des gallinacés a quadruplé durant la guerre. Des rôtisseries — qui ne font pas oublier celle de la Reine Pédauque chère à Anatole France — ont surgi partout. Les dindes, les canards, les oies, les poulets frais sont entreposés selon les règles de l'art. Le nombre varie selon la demande et la saison mais, chaque mois de l'année, l'entrepôt remettra au charcutier des poulets bien gras, à la chair tendre, fondante sous la dent. Sans le froid, sans la science de la réfrigération, la cuisse de poulet ne ferait souvent que le régal des riches.

Le monde médical a aussi recours à l'entrepôt frigorifique. Que contiennent donc ces petites boîtes blanches recouvertes d'une quadruple "Cellophane" ? De la pénicilline ! En entrepôt frigorifique ? Pourquoi pas ! Voici, renfermées dans des bonbonnes de verre recouvertes d'un isolant, des glandes de pancréas animal. Un jour ou l'autre, l'opothérapie pancréatique aura besoin de pancréas *frais,* afin de confectionner en comprimés ou en cachets un extrait sec complet. L'industrie pharmaceutique compte beaucoup sur la réfrigération.

Ces longs serpentins enrobés d'une carapace de frimas, qui s'enrubannent sans fin dans l'entrepôt, répandent partout un froid toujours égal, bien que contrôlable sous la simple pression d'un levier. Des techniciens en sarrau blanc surveillent jour et nuit les thermomètres à cadran placés dans chaque salle et font rapport à toutes les quatre heures. D'autres prélèvent un échantillonnage des produits entreposés et le soumettent à des épreuves rigoureuses. La plus infime erreur est dépistée sur-le-champ, le moindre indice de fermentation décelé. La guerre aux bacilles et aux microbes ne cesse jamais.

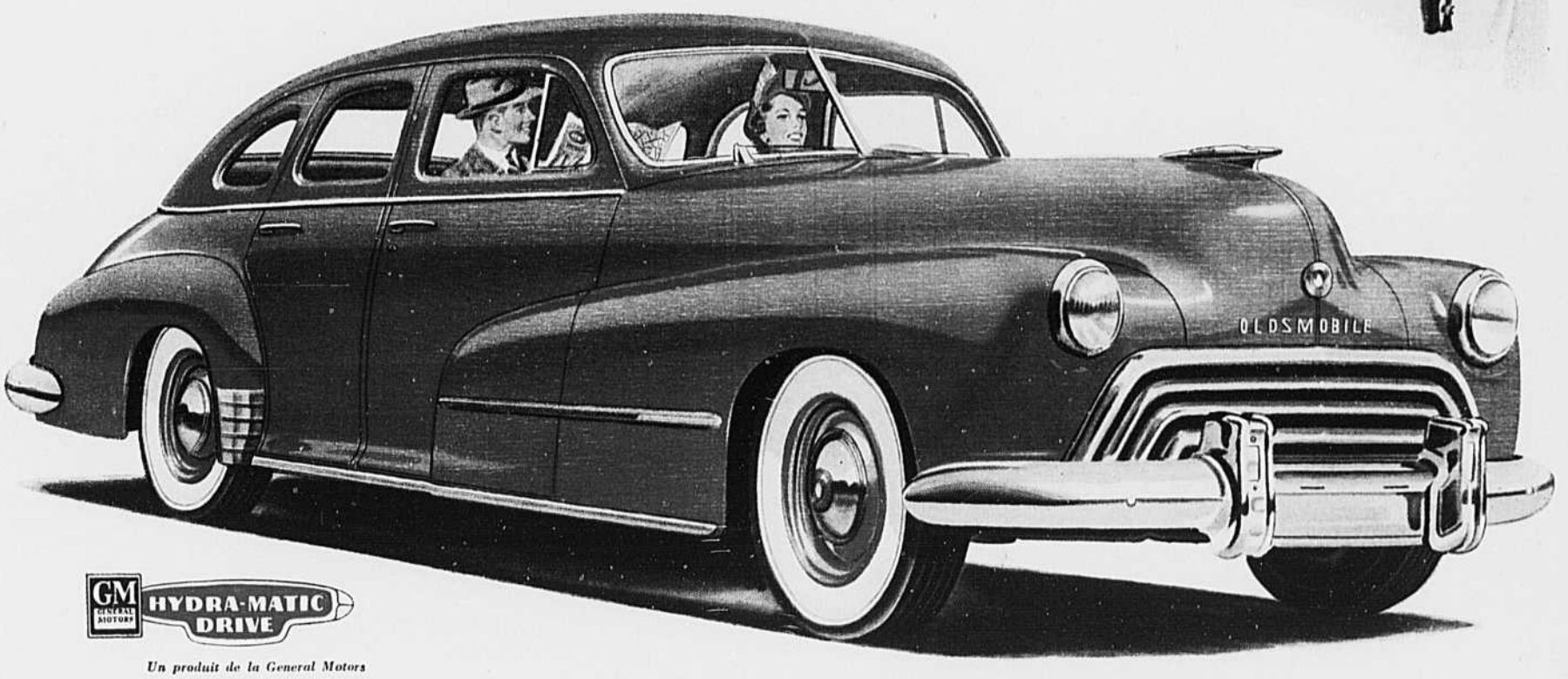
Que maman se rassure donc. La volaille qu'elle va servir a pu séjourner quelque temps en entrepôt frigorifique sans perdre aucune de ses qualités. Du reste, la famille lui fait honneur et chacun de dire : "Maman, ce plat ! Un délice !"

(L'Ovale C-I-L)

Une commande renommée DANS UNE Voiture en renom



La route de Niagara traverse une région fort pittoresque . . . et les paysages vous paraîtront encore plus enchanteurs quand vous ferez cette promenade dans une superbe Oldsmobile Dynamique confortable.



Un produit de la General Motors

VOUS entendez l'appel de la route . . . quand vous prenez le volant d'une magnifique Oldsmobile Dynamique pour 1948! Son aspect élégant . . . sa merveilleuse tenue de route . . . voilà de quoi vous donner l'envie de parcourir les routes pittoresques de notre beau Canada. Mais que vous soyez en voyage ou que vous fassiez simplement une course au magasin du coin, vous éprouvez une fierté indicible dans une élégante Oldsmobile. Des lignes souples et fuyantes — de brillantes couleurs de bon goût — marquent l'Oldsmobile comme une voiture de distinction . . . pour 1948! "La commande hydraumatique est offerte à coût additionnel dans l'Oldsmobile Dynamique "60" à moteur 6 ou 8 cylindres.

La voiture élégante de l'automobiliste averti **OLDSMOBILE**



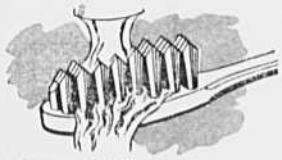
Scellée sous verre pour plus de protection—*Cette brosse à dents renommée, la meilleure qualité au monde à 50c, se fait aussi dans le modèle "Professionnel" à 2-Rangs, et dans le modèle "Oro" à 2-Rangs, une forme que beaucoup de dentistes recommandent.*

UNE AIDE A LA SANTÉ ET A LA BEAUTÉ...

la PROTECTION SUPPLÉMENTAIRE

de cette Brosse Imperméabilisée, qui ne se Détrempe pas!

Ces Caractéristiques de "Protection Supplémentaire" Font que la Miracle-Tuft est la Meilleure Brosse à Dents que l'on puisse acheter!



Soies imperméabilisées de marque "EXTON" — les SEULES soies imperméabilisées qui ne se détrempent pas. Plus solides. Nettoient mieux.

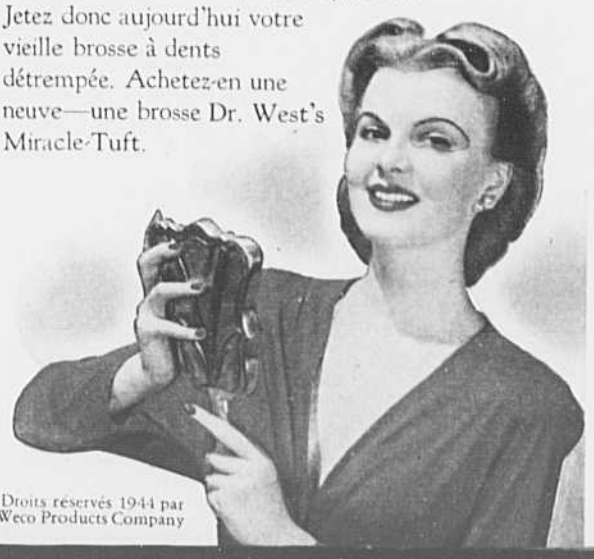


Essayez de tirer les soies! Elles ne se casseront pas. Leur forme irrégulière leur permet de pénétrer dans les interstices dentaires.



Forme doublement convexe — Se conformant à toutes les surfaces des dents. Atteint les endroits les plus difficiles. Manche profilé pour plus d'efficacité.

Les sourires sont plus beaux et la santé est mieux sauvegardée grâce à la *protection supplémentaire* de la Brosse à Dents Dr. West's Miracle-Tuft qui *ne se détrempe pas*. Les soies de marque "Exton", exclusives aux brosses Dr. West's, et leur forme doublement convexe sont des caractéristiques de qualité qui, depuis longtemps, ont fait que cette brosse à dents est la meilleure qui soit. Jetez donc aujourd'hui votre vieille brosse à dents détrempée. Achetez-en une neuve—une brosse Dr. West's Miracle-Tuft.



Droits réservés 1944 par Weco Products Company

LA SANTÉ AU FOYER

QUAND PERCENT LES DENTS PERMANENTES ?

QUELLES SONT DONC et quand percent les dents permanentes ? Toutes les dents, dents de lait des enfants et dents permanentes, doivent être sans cesse surveillées, entretenues, réparées, obturées, soignées, — et soumises 2 fois par an, tous les 6 mois, à l'examen du dentiste. Il ne faut jamais faire extraire ou laisser extraire les dents naturelles, ni dents de lait, ni dents permanentes, sans avoir tout fait faire par un bon dentiste pour les sauver. Si l'on s'y prend à temps, c'est toujours possible.

Les dents permanentes extraites ne repoussent pas et c'est une infirmité affreuse dont on souffre la vie entière. Le meilleur dentier est bien laid, bien humiliant et ne vaut jamais les dents naturelles, si on sait les soigner dans la volonté de les conserver.

La deuxième dentition se compose de trente-deux dents, dont vingt remplacent les dents de lait. Les douze autres, les molaires permanentes, percent derrière les dents de lait et complètent la dentition permanente qui comprend seize dents dans la mâchoire du haut, et le même nombre dans celle du bas. Les deux dents d'en avant de la mâchoire supérieure et inférieure, s'appellent "incisives centrales" et percent entre six et huit ans.

De chaque côté des incisives centrales se trouvent les incisives latérales qui, d'ordinaire, percent entre sept et neuf ans. Voici les noms des autres dents et l'époque approximative de leur apparition : les canines, entre 11 et 13 ans, les premières prémolaires, entre neuf et dix ans ; les deuxièmes prémolaires, entre 10 et 12 ans ; les premières molaires, entre 5 et 7 ans ; les deuxièmes molaires, entre 11 et 14 ans ; les dents de sagesse, qui sont situées tout au fond de la bouche, percent entre 17 et 21 ans, et parfois plus tard.

Les premières molaires permanentes, souvent appelées "molaires de la sixième année" parce qu'elles poussent vers cet âge, sont considérées comme les plus importantes de la dentition permanente. Elles sont d'ordinaire les premières à pousser et sont situées juste à l'arrière des dents de lait. Le développement normal de l'arche dentaire dépend beaucoup de la position et de l'état de ces dents.

Quoique ces premières dents permanentes ne percent pas avant que l'enfant ait atteint l'âge de six ans, leur calcification commence quelques mois avant la naissance. En général, la couronne d'une dent prend six mois à se calcifier. Quand la dent perce, la couronne est complètement formée. A mesure que les dents permanentes se forment dans la mâchoire, elles pressent les racines des dents de lait, ce qui les fait dissoudre et disparaître, ne laissant que les couronnes ; l'extraction en est ainsi très facile.

Parfois, les racines ne se désagrègent pas normalement et les dents permanentes percent en arrière ou en avant des dents de lait ; cela fait que l'arche dentaire se déforme. Lorsque ce cas se présente, la dent de lait doit être immédiatement extraite par le dentiste.

Les parents doivent veiller à faire examiner les dents permanentes de leurs enfants, sitôt qu'elles percent, et à faire réparer même les plus légères défectuosités de l'émail, avant que la carie ne se déclare.

ALIMENTATION PENDANT LA GROSSESSE

Jamais, durant la vie d'une femme, un régime alimentaire bien équilibré n'est aussi important que durant la grossesse. Les aliments absorbés doivent subvenir à la croissance d'un nouveau corps, tout en préservant les tissus de la mère. D'ordinaire le corps humain peut, durant quelque temps, endurer la déficience alimentaire sans trop de dommage, mais la marge de sécurité diminue considérablement pendant la grossesse. C'est pourquoi la future mère doit surveiller de près son régime et consulter son médecin au sujet des aliments appropriés.

FORMONS LES ESPRITS

Le Canada contribue plus de $25 millions annuellement à l'entretien des hôpitaux pour les maladies mentales, et le coût approximatif des maladies mentales au pays s'élève à $120 millions par année. De l'avis d'éminents psychiatres, une formation adéquate durant la jeunesse préviendra un grand nombre de maladies mentales. Les parents et les instituteurs doivent essayer de comprendre les enfants dont ils ont charge et entraîner l'esprit de ces enfants à faire face aux problèmes qui surgiront plus tard.

TRAGEDIES DE LA CIRCULATION

Les accidents de la circulation causent plus de pertes de vie chez les garçons et les filles que n'importe quel autre facteur. Ceux qui s'occupent de sécurité publique croient que le meilleur moyen de combattre ces pertes terribles de capital humain est l'enseignement intensif de la sécurité de la rue tant chez les adultes que chez les enfants. Chaque année au Canada, environ 15,000 enfants perdent la vie dans des accidents de la circulation, dont beaucoup pourraient être évités en donnant aux piétons et aux conducteurs de voitures une formation adéquate sur la sécurité. Les parents, les conducteurs de voitures et les citoyens imbus d'esprit civique ont le devoir d'aider à sauvegarder la vie des enfants.

ATTENTION, VOYAGEURS !

Beaucoup de Canadiens projettent des vacances ou autres voyages en pays étrangers. Dans le but de prémunir les voyageurs contre les maladies dangereuses qu'on y rencontre, les hygiénistes canadiens demandent à ceux qui voyagent de se protéger par l'immunisation, avant de quitter le Canada. Ils font remarquer que, dans plusieurs pays, les conditions hygiéniques se sont délabrées depuis la guerre, et que l'immunisation est essentielle à la sécurité de ceux qui traversent les zones dangereuses.



NOS AMIS LES CHIENS

Johnnie ne parle pas mais...

Par MARY EVANS-JONES

(Exclusif au "SAMEDI")

Ce n'est pas le premier chien venu qui arrive à ,décrocher le titre de "champion berger d'Australie", où plus de 110 millions de moutons sont chaque année mis au pâturage et où le chien est un travailleur essentiel.

"Johnnie", le présent champion, est un berger de 4 ans, à robe noire maculée de brun, l'orgueil du chenil de M. A.-P. Butler, de Moree, Nouvelle Galles du Sud. Johnnie détient le ruban du duc de Gloucester, emblème du championnat d'Australie, ayant obtenu 90 points sur 100 au concours éliminatoire. De plus, Johnnie a gagné les épreuves de championnat pour chiens bergers du Queensland.

S'il n'en avait tenu qu'à Hollywood, Johnnie fut devenu un second "Rin Tin Tin". A l'occasion de l'épreuve pour la coupe de Sydney, en juin dernier, le représentant d'une firme cinématographique américaine offrit un fort montant pour Johnnie, dont on désirait faire une vedette de cinéma.

"Fixez vous-même le prix que vous en exigez." Sur le refus de son maître de se défaire de Johnnie, le représentant américain lui offrit, ainsi qu'à son chien, un contrat à long terme à Hollywood.

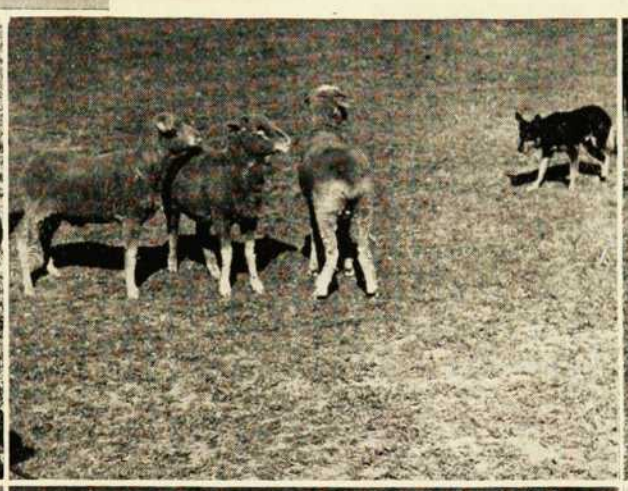
M. Butler refusa de se laisser convaincre. Johnnie, en effet, lui est infiniment précieux comme berger de ses immenses troupeaux dans la région de Moree. M. Butler y possède deux immenses ranches : Kanimbla, 4,000 acres, où il élève 7,000 moutons et Box Hill, 60 milles plus loin, où il s'en trouve 5,000. Au cours de la guerre, alors qu'il y avait pénurie de main-d'oeuvre, M. Butler et un garçon de ferme purent maintenir leur élevage avec la seule aide de Johnnie et de trois jeunes chiens australiens de la même famille. M. Butler n'a pas oublié ces années difficiles.

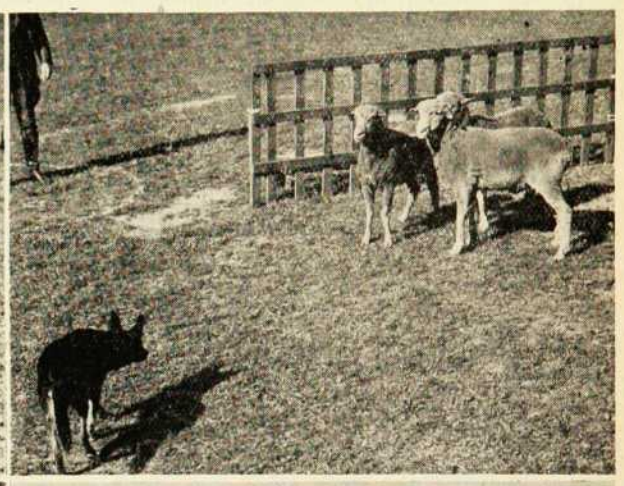
M. Butler élève des chiens bergers métis depuis une vingtaine d'années. L'expérience lui a enseigné que les métissés résistent mieux à la chaleur sèche de la Nouvelle Galles du Sud que les collies ordinairement employés à la garde des troupeaux. Johnnie, dont la vive intelligence s'allie à une grande douceur, est le parfait prototype du chien métis dont M. Butler s'efforce d'établir une race distincte. Les rejetons de Johnnie sont dignes du père. Déjà, un de ses fils, âgé de 18 mois, a gagné les épreuves éliminatoires, remportant 96 points sur 100 ; un autre rejeton, âgé de 7 mois, paraît devoir dépasser les talents paternels, de l'avis de M. Butler.

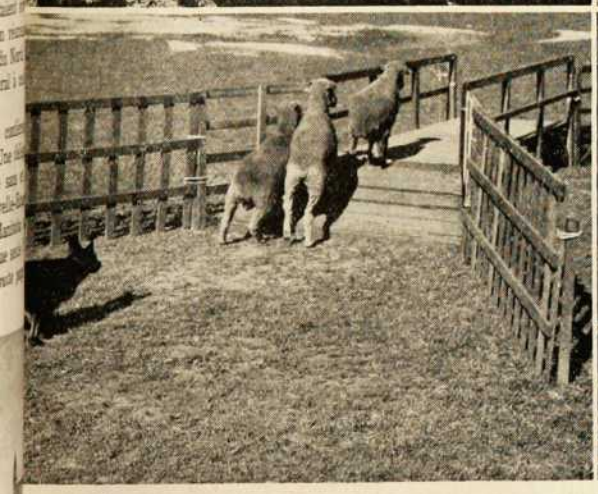
Johnnie s'est déjà consolé de n'être pas allé à Hollywood, puisqu'il a "tourné" pour le cinéma, le ministère de l'Information d'Australie ayant réalisé un documentaire dont il tient la vedette.

C'était littéralement un "rôle" nouveau pour Johnnie ; mais il s'est montré à la hauteur de la situation, sans trop bien comprendre pourquoi, cependant, il lui fallait conduire un troupeau au parc pour l'en ramener aussitôt et recommencer l'opération quatre ou cinq fois de suite. Il se









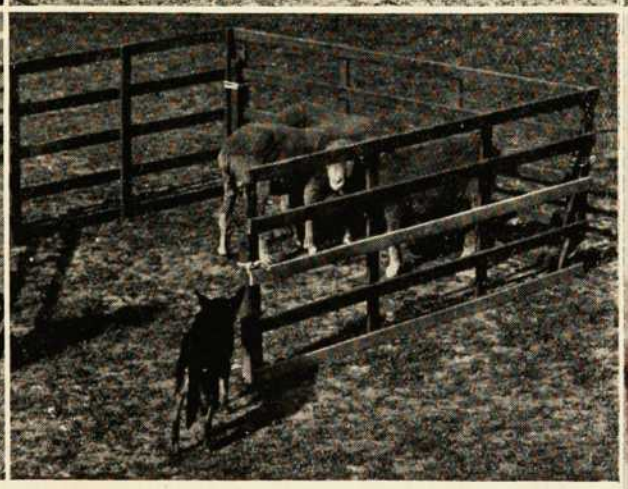




Photo du haut, à gauche, une très belle expression de Johnnie qui fut invité à filmer à Hollywood mais que son maître préféra garder sur son ranch où il fait la garde des moutons. — Les photos du centre montrent la technique vraiment intelligente de Johnnie quand il ramène certains moutons au bercail. — Ci-contre, à droite, Johnnie reçoit la seule récompense à laquelle il s'attend : une caresse de son maître, M. A.-P. Butler qui donne dans l'article ci-dessus des conseils aux éleveurs de chiens. ***Photos Bill Brindle.***



Que pouvez-vous faire en attendant le MÉDECIN ?

Q. Savez-vous quoi faire en cas d'accident ?

R. Si vous savez comment donner les Premiers Secours, après un accident, vous pourrez prévenir une blessure permanente et, même, sauver une vie. Des centaines de milliers de Canadiens seront blessés au cours d'accidents, cette année. Un accident pourra survenir où vous serez et ce sera à vous qu'il incombera de savoir quoi faire, et de savoir *quoi ne pas faire*, en attendant l'arrivée du médecin. Afin d'apprendre les nouvelles méthodes approuvées pour l'administration de premiers secours, suivez les cours donnés par la succursale de l'Association Ambulancière St-Jean, dans votre localité.



Q. Savez-vous quoi ne pas faire ?

R. Ne tentez pas de *vous faire* médecin. Faites tout le nécessaire pour sauver la vie de la victime, pour lui éviter un choc nerveux, pour lui assurer la chaleur et la tranquillité, *mais rien de plus.* Ne remuez pas la victime, à moins de nécessité absolue. Ne donnez rien à boire à une personne inconsciente. Souvenez-vous que faire ce qu'il ne faut pas faire peut être plus dangereux que ne rien faire. Une bonne règle à suivre, c'est celle-ci: Dans le doute, NE FAITES RIEN.



Q. Avez-vous, chez vous, une brochure sur les "Premiers Secours" ?

R. A peu près la moitié de tous les accidents surviennent à la maison. Aussi, votre pharmacie de famille *devrait* contenir une brochure sur les premiers secours. Si vous n'en avez pas, demandez dès aujourd'hui, à la Metropolitan, un exemplaire de sa brochure "Premiers Secours". Vous y lirez quel est le traitement immédiat qu'il convient de donner en cas de saignement, d'étouffement, d'empoisonnement, de brûlures, de fractures d'os, et d'une foule d'autres cas d'urgence. Pour obtenir votre exemplaire, vous n'avez qu'à remplir le coupon ci-dessous et à le déposer à la poste.



Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure **68-S**, intitulée "Premiers Secours".

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Province .....

Metropolitan Life Insurance Company
(*COMPAGNIE À FORME MUTUELLE*)

New-York

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL: *Frederick H. Ecker*
LE PRÉSIDENT: *Leroy A. Lincoln*

Direction Générale au Canada: Ottawa

soumit de bonne grâce aux "gros plans", tout en gardant un oeil vigilant sur son troupeau. Il ne se départit de sa douce patience que lorsque son maître lui donna le signal lui permettant d'aller galoper.

Ce qui parut le plus embêter Johnnie fut la répétition des sifflets de son maître pour le technicien de la piste sonore. En entendant les divers sifflets "rassemblement", "allez ; doucement" et les impératifs "allez : en vitesse" et "plus vite que ça" ... Johnnie eut l'air un peu perdu de ne pas trouver un troupeau à rassembler et à escorter au parc.

M. Butler aurait bien voulu pouvoir expliquer à Johnnie de quoi il retournait. "Ces chiens peuvent tout faire, sauf parler," dit M. Butler, "et c'est bien dommage !" "Ils accomplissent leur travail avec plus de conscience et plus de diligence que bien des êtres humains."

M. Butler prétend que l'instinct berger est inné dans les métis australiens. Le rejeton de 7 mois de Johnnie a déjà fait preuve d'un instinct berger encore plus affiné que n'en avait son père à son âge. M. Butler n'aime pas dresser les jeunes bêtes par l'exemple des chiens adultes. Il préfère dresser chaque jeune chien individuellement. Le dressage commence à trois mois. Les premières leçons portent sur l'obéissance, l'abstention d'aboyer et l'intelligence du commandement. A six mois, commence leur entraînement de bergers proprement dit avec le troupeau. M. Butler insiste qu'il n'est jamais nécessaire d'être cruel envers les bêtes en cours de dressage. Le seul instrument que le dresseur a la permission de porter au cours des épreuves de championnat est une badine de 18 pouces de longueur, recouverte de cuir. "Ce n'est pas la douleur des coups qui fait obéir un chien," dit M. Butler, "c'est l'humiliation". Le chenil de M. Butler contient plus de 20 chiens qu'il dresse pour la vente, qu'il restreint aux propriétaires éventuels qu'il connait bien et qu'il sait incapables de cruauté envers ses bêtes. Comme le métis australien ne connaît essentiellement qu'un maître M. Butler vend ces chiens à trois mois, puisque chaque dresseur doit lui apprendre ses propres commandements et ses propres coups de sifflet. "Chaque chien est de tempérament différent, et il faut que le dresseur apprenne à faire la distinction entre une désobéissance délibérée et la non-exécution d'un commandement parce que le chien ne l'a pas compris. Il faut pour cela être ferme ... mais surtout patient."

DANS L'ILE DU PRINCE EDOUARD

[*Suite de la page* 30]

de chacune d'elle par l'établissement de moyens modernes de communication. Résultat : le premier juillet, 1873, l'Ile du Prince-Edouard s'unit aux autres provinces avec un tel enthousiasme que l'on a l'impression — selon le mot du gouverneur-général de l'époque, Lord Dufferin — que le "dominion vient d'être annexé à l'île."

Sous le titre de *Ile du Prince Edouard*, l'Office National du Film, dans le but de faire mieux connaître le Canada, a réalisé un documentaire sur la plus petite des neuf provinces du dominion, celle dont l'économie fut la moins atteinte de toutes par la guerre.

Plus des trois-quarts des 95,000 habitants de l'île vivent de la terre, et sur la terre. Les autres sont pêcheurs ou travaillent dans les manufactures, quelques-uns (3.9%) dans l'industrie forestière.

C'est dire que le sol est producteur, et l'on a rien négligé pour qu'il produise à plein rendement. Ces descendants de britanniques ou de loyalistes occupent des petites fermes de 90 acres environ chacune, où l'on pratique des cultures spéciales telle celle de la pomme de terre, par exemple.

Pomme de terre de consommation.

Mais surtout la pomme de terre de semence, fameuse jusqu'aux Etats-Unis, en Amérique du Sud et aux Antilles. On en produit deux fois plus dans cette seule petite province que dans tout le reste du Canada.

Un sol généreux où poussent le foin, les navets, les céréales (par rotation), mais aussi les prunes, les cerises, les poires et les pommes, où paissent les moutons laineux et les porcs, Yorkshire reproducteurs que l'on expédie à travers toute l'Amérique du Nord. Ajoutons à cela ... disons plutôt que toute l'île est une pépinière de fermes modèles où des paysans progressifs exigent de la terre tout ce qu'elle peut produire.

D'autre part, 15,000 arrière-petits-fils de Français qui s'établirent jadis sur l'île St-Jean, habitent encore cette province. Un grand nombre d'entre eux s'adonnent à la pêche, et fouillent sans relâche les bancs de morues, de maquereaux, de harengs, tendent des pièges à homards — le seul véritable homard ne se pêche que sur les côtes du Canada — cueillent des huîtres fameuses, vivent de la mer comme les autres vivent de la terre.

Et ainsi, tout évolue sur l'Ile : les fumées de la guerre se sont dissipées, les colons de jadis sont devenus paysans, les paysans sont devenus maîtres chez eux, puis ils ont amélioré leurs terres et leurs cultures, puis ils se sont organisés en coopératives. Les pêcheurs aussi se sont organisés en coopératives ! Seule la mer mystérieuse et riche en trésors de toutes sortes n'a rien changé à ses habitudes. Le jour et la nuit, ses flots sans cesse montent et descendent, alors que le dieu Glooscap, fidèle à quelque promesse antique faite à la nature, ne se lasse pas de peindre en rouge de son pinceau magique, les rochers et la terre de l'Ile.

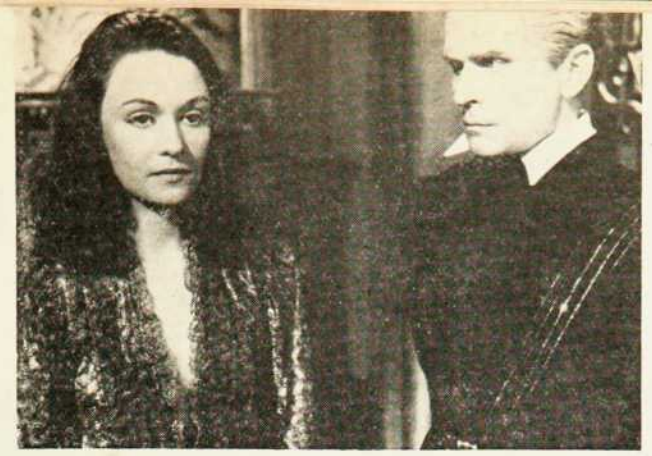
SUR LES ROUTES SUISSES

[*Suite de la page* 27]

Le parcours en est facilité par les indications claires qui dirigent et avertissent l'automobiliste, que ce soit en pleine campagne ou dans la traversée des localités. Il n'est pas difficile de franchir les cols alpestres ; il suffit de ne pas se laisser distraire — exactement comme dans les carrefours citadins aux heures de pointe.

Rouler en automobile en Suisse est un plaisir de qualité. Qu'elles soient principales ou secondaires, les routes offrent, dans leur diversité, une succession d'agréments qui se déroulent comme dans un film découpé avec art. Pas de monotonie et point d'uniformité. A chaque courbe, le paysage présente des aspects nouveaux, d'autant plus appréciés que le contraste est agréable avec l'agitation urbaine. Et il n'y a pas que la nature : l'histoire et l'art ont leur place tout au long du voyage.







PATRIE

Avec PIERRE BLANCHAR, MARIA MAUBAN et JEAN DESAILLY



IL SEMBLE que les lendemains de guerre soient propices à la présentation des pièces dramatiques.

Après la défaite infligée à la France par la guerre de 1870, Victorien Sardou composa *Patrie*, une déchirante tragédie dans lequel les héroïques combattants subissaient une glorieuse défaite. Ils périssaient aux mains de l'ennemi, mais on conservait l'assurance qu'ils ne mouraient pas tout entiers et que leur cause triompherait un jour.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'après les années angoissantes de l'occupation et les hauts faits de la Résistance, le peuple français ait le goût des sujets héroïques et que des producteurs de cinéma aient transporté de la scène à l'écran la pièce de Sardou qui remporta jadis un tel succès.

Le film est de Louis Daquin et les dialogues de Pierre Bost. Les interprètes sont de premier ordre. On relève dans la distribution des noms aussi justement célèbres que ceux de Pierre Blanchar, Jean Desailly et Maria Mauban.

L'action se passe en Belgique, à la fin du XVIe siècle, alors que les troupes espagnoles ont envahi le pays et que le duc d'Albe lui impose son impitoyable domination. Les opprimés ne conservent qu'un espoir : être un jour délivrés par les armées du Prince d'Orange.

Le comte de Rysoor (Pierre Blanchar) est à la tête d'un mouvement de résistance parfaitement organisé. Il a deux amours au coeur : sa patrie et sa femme. Celle-ci est belle, elle est jeune. Elle s'accommode mal des sentiments politiques de son mari parce qu'ils semblent tenir dans la vie de celui-ci la place prépondérante. Ce rôle est interprété par Maria Mauban.

Le comte, malgré l'opposition sourde de madame de Rysoor, n'en continue pas moins la préparation méthodique du mouvement de rebellion qu'il doit conduire dans la ville, au moment où l'armée libératrice approchera des remparts de la cité. On est convenu à l'avance que le carillon de l'Hôtel de Ville appellera l'armée du Prince d'Orange aux sons d'un air joyeux, si les Flamands réussissent à surprendre les Espagnols par leur révolte, ou qu'un air funèbre avertira les troupes de la délivrance de l'échec du complot.

Le meilleur ami et le bras droit du comte de Rysoor se nomme Karloo (Jean Desailly).

La fatalité veut que cet ami si cher s'éprenne de la comtesse et que tous deux trahissent celui qui avait mis en eux toute sa confiance. C'est entre ces trois personnages que va se jouer un drame déchirant et dont la conclusion ne peut être que tragique.

La comtesse de Rysoor, non contente, d'avoir été infidèle à la foi conjugale, n'hésite pas à trahir la patrie pour laquelle meurent les deux hommes qui ont eu le malheur de l'aimer et de lier leur sort au sien.

Les trois photos du haut sont trois scènes extraites du film intitulé "Patrie", adaptation cinématographique de la célèbre pièce de Victorien Sardou. Les trois principaux personnages qu'on reconnaît sont MARIA MAUBAN, (la Comtesse de Rysoor), PIERRE BLANCHAR (le Comte de Rysoor) et JEAN DESAILLY (Karloo). Ci-dessus, l'une des dernières scènes du film où l'on voit les conjurés conduits au bûcher après avoir été condamnés à mort. — Ci-dessous, la Comtesse de Rysoor au moment où elle joue le tout pour le tout pour s'assurer la vie sauve de Karloo, décision qui entraînera sa propre perte en même temps que celle des autres.

Ci-dessous, le célèbre PIERRE BLANCHAR qui interprète de façon admirable le rôle puissant du Comte de Rysoor. Il est superbement secondé par MARIA MAUBAN et JEAN DESAILLY. "Patrie" est un film de Louis Daquin, avec adaptation de Charles Spaak et dialogues de Pierre Bost avec musique originale.





SOUS LE SOLEIL D'ÉTÉ



2476
Simplicity



2478 2477
Simplicity



2479
Simplicity

2476 — Jolie robe de coton à rayures bleues sur fond blanc. Grandeur 12 à 46. Métrage requis pour taille 16 : 3¾ v. en 35″, 3⅝ v. en 39″, 3⅜ v. en 41″. Prix 25¢.

2478 — Très coquette, robe-soleil dont l'encolure carrée est bordée de broderie anglaise. Grandeurs 12 à 44. Métrage requis pour taille 14 : 3⅜ v. en 35″. Broderie anglaise pour l'encolure, 2⅞ v. de 4¼″ de large, pour la poche, 1⅜ v. de 1⅝″ de large. Prix 25¢.

2477 — Robe-soleil à encolure sweetheart. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour taille 18 : 4⅛ v. en 35″, 3¾ v. en 39″, 3⅝ v. en 41″. Prix 25¢.

2479 — Robe à petit col, boutonnée à l'avant. Grandeurs 12 à 40. Métrage requis pour taille 20 : 5⅛ v. en 35″, 4¾ v. en 39″, 4⅜ v. en 41″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

A VIE AGRICOLE

POUR PROTÉGER LES VOLAILLES

Le Gouvernement fédéral a autorisé la promulgation de règlements spéciaux sous l'empire de la Loi des épizooties, continuant ainsi à extirper la pneumoencéphalite aviaire (maladie de Newcastle) qui a récemment fait son apparition dans quelques troupeaux de volailles canadiennes. En vertu de ces règlements, le directeur général vétérinaire est maintenant autorisé à prendre les mesures nécessaires pour extirper cette maladie paralysante et respiratoire des volailles.

Sous l'empire de ces règlements, un inspecteur vétérinaire de la division de la Zootechnie du ministère fédéral de l'Agriculture peut inspecter tous les oiseaux suspects de pneumoencéphalite. Il peut déclarer lieu infesté tout bâtiment ou champ et peut y imposer la quarantaine. Il peut ordonner l'abattage des oiseaux et la destruction de leurs oeufs en voie d'incubation.

Les règlements interdisent à quiconque de laisser des volailles atteintes ou suspectes de pneumoencéphalite errer en liberté ou venir en contact avec des oiseaux sains. Les réglements interdisent à quiconque d'introduire des volailles dans un lieu infesté. Ils interdisent l'incubation d'oeufs provenant d'oiseaux infectés. Ils obligent le propriétaire ou l'occupant de toute cour ou de tout bâtiment à désinfecter ces locaux ainsi que tout véhicule, cageot, ustensile ou "autres objets" qui peuvent être atteints ou suspects de pneumoencéphalite aviaire.

Le propriétaire est tenu de payer les frais du dépistage, de l'isolement ou de la saisie de ses volailles et de la désinfection des locaux. Une indemnité peut être payée pour les volailles ou les oeufs dont la destruction a été ordonnée.

Le ministère fédéral de l'Agriculture, tout en admettant que ces règlements sont rigoureux, est d'avis qu'on les a voulus ainsi pour empêcher cette maladie de se répandre davantage. Comme la maladie de Newcastle a été identifiée pour la première fois il y a environ 15 ans près de Newcastle-on-Tyne, en Angleterre, et qu'elle a émigré aux Etats-Unis, ses explosions dans ces pays ont tué jusqu'à 100 p. 100 des jeunes poussins dans les troupeaux infectés.

Le Ministère, fait remarquer le docteur Thomas Childs, directeur général vétérinaire, a d'ailleurs édicté des règlements aussi sévères touchant la propagation d'autres maladies des animaux.

"Des mesures semblables ont empêché l'introduction au Canada de fléaux redoutables comme la fièvre aphteuse, la peste bovine et la pleuro-pneumonie contagieuse. Même des maladies comme la dourine, la morve et la gale du mouton, qui ont envahi le Canada, ont maintenant été éliminées, grâce à des règlements aussi efficaces établis en application de la Loi des Epizooties," a-t-il déclaré.

La bonne santé du cheptel canadien est une raison importante de la prospérité du commerce d'exportation du Canada en fait de bétail.

L'IMPORTANCE DU MOUTON

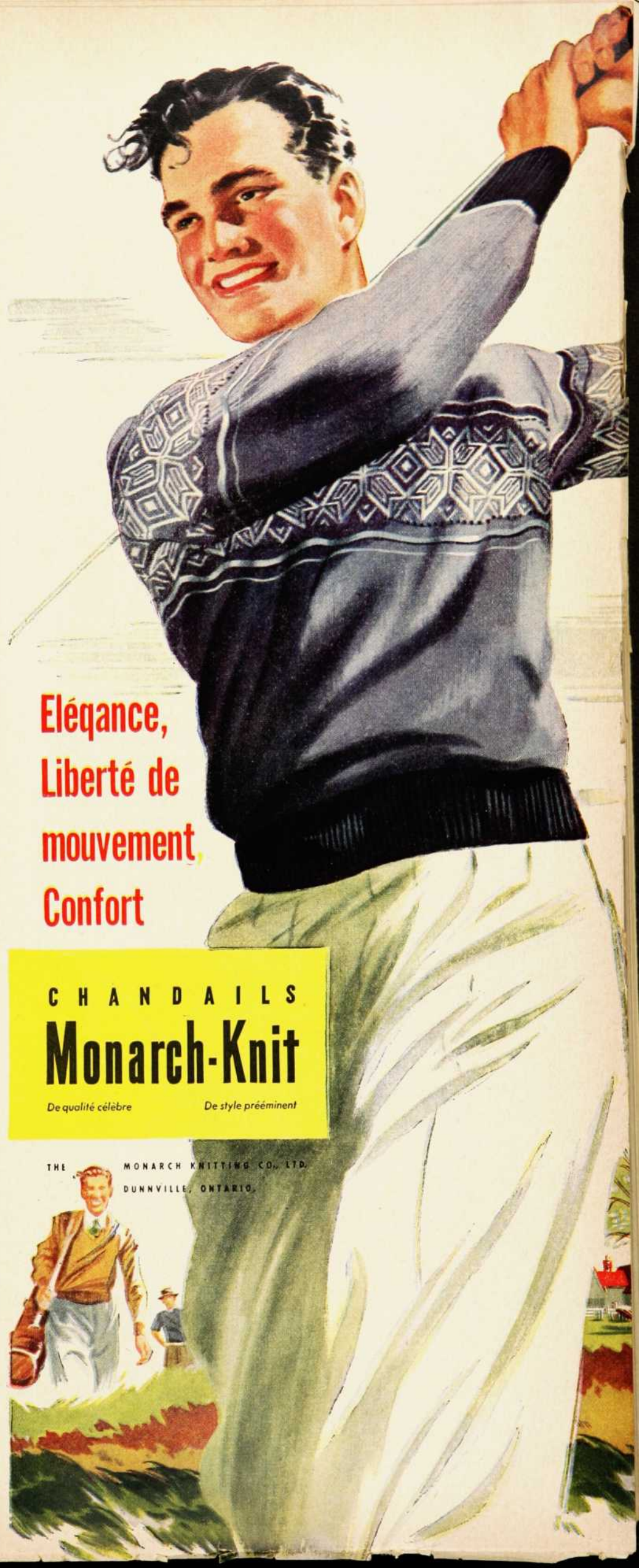
Dans un article qui a paru dans le numéro de mars de la Revue de l'institut agricole, le Dr E.-S. Archibald, directeur de la Ferme expérimentale centrale, ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa, traite de l'industrie ovine au Canada et suggère quelques raisons possible pour la diminution du nombre de moutons sur les fermes, laquelle a atteint à peu près un million d'animaux depuis 1944.

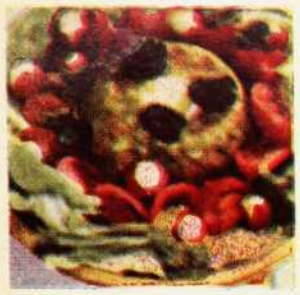
De 1945 à 1947, les moutons ont reculé de 26 p. 100 tandis que pendant la même période, les bovins laitiers n'ont régressé que de 8 p. 100, les autres bovins de 11 p. 100 et les porcs, de 10 p. 100. La population ovine n'a jamais été aussi basse depuis 1925, malgré l'augmentation du prix des agneaux du poids désirable, à Toronto vers la fin de 1947, laquelle a atteint tout près du double du prix moyen de 1933-1939. La consommation de la viande au Canada a été portée, en moyenne, de 188 livres par tête pendant les cinq années 1933-1939, à 146 livres en 1947, — elle était même plus élevée en 1944, soit à 154 livres. Mais l'augmentation de la consommation par tête avait été enregistrée par d'autres sortes de viandes, — porc, boeuf, veau, — tandis que la consommation d'agneau et de mouton, pendant la période qui nous occupe a baissé de 5.6 livres à 4.8 livres.

Il semble évident, dit le Dr Archibald, que les Canadiens n'aiment pas l'agneau et le moutons à cause de leur goût, ou peut-être parce que les détaillants ne savent pas présenter des étalages attrayants de ces viandes. D'autre part, le fait qu'avant la guerre le Canada importait plus d'agneaux, qu'il n'en exportait indique que le public consommateur peut être stimulé, grâce à une campagne d'éducation, à manger beaucoup plus d'agneau et de mouton bien finis.

La consommation canadienne de laine à vêtements en 1946 était d'environ 107 millions de livres, une augmentation énorme sur 1944 et 1945, tandis que la production au Canada pendant la même année était de 16.5 millions de livres. En temps normal, le Canada produit à peu près un quart de la laine dont il a besoin. Depuis 1939, le prix de la laine sur la ferme a plus que doublé. La demande nationale de laine à vêtements, la réduction de la réserve mondiale et la tendance à une baisse de production dans les pays producteurs de laine paraissent indiquer que le prix de la laine en 1948 restera à peu près à son niveau actuel.

"Si la population ovine est en réduction," dit le Dr Archibald, "cette situation peut être attribuée aux circonstances anormales plutôt qu'aux faiblesses essentielles de l'industrie elle-même. L'industrie ovine est beaucoup mieux organisée aujourd'hui que jamais auparavant. Grâce à ses agences de recherches, de propagande et de vente, et ses associations professionnelles, cette industrie possède les moyens de résoudre la plupart de ses problèmes dont le plus important est peut-être la réorganisation sur une base économique plus solide, pour pouvoir produire efficacement et économiquement de la viande et de la laine de qualité de choix. Il y a certainement une place pour les moutons au Canada."





Eblouissant

DE SAVEUR

grâce au SEL WINDSOR toujours sec!



COULEUR! Indispensables aux aliments, les tons riches des légumes, les teintes délicates d'une salade ajoutent encore à leur attrait. Mais . . . un repas peut être une joie pour l'oeil et un triste désappointement pour le palais si la saveur en est terne, incolore! Pour que jaillissent, dans toute leur netteté, les tons les plus délicats de son savoureux bouquet, il faut un brin de magie. Cette magie, c'est une pincée de sel.

Parce qu'il suffit d'un si minime ingrédient pour assurer le succès d'un repas, les ménagères canadiennes ne courent aucun risque. Elles réclament aujourd'hui comme jadis et d'une façon non équivoque, le SEL WINDSOR.

Toujours sec le SEL WINDSOR est l'ami de toute bonne cuisinière . . . une aubaine pour les novices. Sa fabrication soumise au rigoureux contrôle du laboratoire, livre un sel de pureté cristalline. Chaque fois que votre provision diminue, demandez du SEL WINDSOR dans son gai carton bleu-blanc-rouge.

Le point culminant d'un repas . . . le bon à tirer d'un mets délicat . . . grâce au SEL WINDSOR toujours sec!



Pour relever le goût des aliments

CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED

LE COIN DU CORDON BLEU

UN SOUPER À LA SALADE

LES PREMIÈRES SALADES consistaient en verdures salées, qu'employaient les indigents à cause de leur bas prix et de la facilité avec laquelle ils pouvaient se les procurer. Bientôt, cependant, tout le monde apprit à apprécier les salades à leur juste valeur. De simples salades de verdures qu'elles étaient, cette classe d'aliments en est venue à comprendre les salades pour repas complets, faites de viande, d'oeufs, de fromage, de poisson, de fèves et toutes les céréales. En effet, presque tous les aliments peuvent figurer dans les salades constituant le mets de résistance du souper.

Les économistes ménagères conseillent de servir une de ces salades nourrissantes avec un peu de verdures de printemps et quelques radis.

SALADE PRINTANIERE DU SOUPER

1 tasse de viande cuite, coupées en dés
1 tasse de pommes de terre cuites, coupées en dés
1 tasse de betteraves cuites, coupées en dés
(si elles sont en conserves, égouttez bien)
½ tasse de radis tranchés
1 cuillerée à thé de graines de céleri — ¼ tasse d'oignons hachés
½ cuillerée à thé de sel
¼ cuillerée à thé de poivre — 2 oeufs cuits dur, hachés gros
⅔ tasse de sauce cuite à salade

Combinez tous les ingrédients, sauf 1 oeuf cuit dur, que vous trancherez et servirez comme garniture. Ajoutez la sauce à salade en dernier lieu et jetez légèrement ensemble les ingrédients. Faites refroidir parfaitement et servez sur laitue croustillante. Six portions.

•

SALADE MOULEE AUX OEUFS

1 cuillerée à table de gélatine
¼ tasse d'eau froide — 1½ tasse d'eau bouillante
2 cuillerées à table de vinaigre
1 cuillerée à thé de sel — 4 oeufs cuits dur, tranchés
1 cuillerée à table de persil haché
3 cuillerées à table de cornichons hachés
1 cuillerée à table d'oignons râpés
1 cuillerée à table de pimento haché

Amollissez la gélatine dans l'eau froide. Ajoutez l'eau bouillante, le vinaigre et le sel. Lorsque le mélange à la gélatine commence à prendre de la consistance, ajoutez les ingrédients qui restent. Versez dans des moules humides et faites refroidir jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Démoulez et servez. Six portions.

•

SALADE DE FEVES CUITES AU FOUR

2 tasses de laitue ou de chou haché — 1½ tasse de fèves cuites au four
4 saucisses fumées de Francfort (frankfurters) cuites et tranchées
1 cuillerée à table d'oignons hachés — 1 cuillerée à table de vinaigre
2 cuillerées à table de cornichons hachés dans la moutarde

Combinez légèrement tous les ingrédients, juste avant de servir. Six portions.

•

CORNICHONS PREPARES EN NEUF JOURS

Coupez 5 pintes de concombres. Faites une saumure en employant 1 tasse de sel pour 2 pintes d'eau. Couvrez-en les concombres et laissez reposer pendant 3 jours. Ensuite mettez-les dans l'eau froide pendant 3 jours — en changeant l'eau chaque jour. Puis mettez-les dans une solution faible de vinaigre ; 5 tasses d'eau pour 1 tasse de vinaigre ; ajoutez 1 c. à table d'alun. Faites bouillir les concombres dans ce mélange pendant 5 minutes ; retirez du feu, égouttez et placez-les dans une cruche de faïence. Faites bouillir 3 chopines de vinaigre, 3 tasses de sucre brun, 1 once de toute-épice, 1 once de cannelle, (en poudre ou en bâton), 1 once de grains de céleri et versez chaud sur les cornichons. Egouttez. Faites réchauffer et versez chaud, sur les concombres chaque matin, des deux jours suivants. Embouteillez et bouchez. Rendement — environ 5 pintes.

•

SAUCE BARBECUE

2 pintes de tomates, coupées en morceaux (10 tasses)
2 gros oignons, hachés — 2 grosses gousses d'ail, hachées
2 c. à tb. de sauce Worcestershire
¼ tasse de sucre — 1 tasse de vinaigre
2 c. à tb. de raifort
1 c. à tb. de sel — 1 c. à thé de paprika
2 c. à thé de moutarde sèche

Mélangez tous les ingrédients complètement. Laissez mijoter au-dessus d'un feu bas pendant environ 30 minutes. Versez dans des bocaux chauds stérilisés et bouchez. Rendement : environ 3 chopines.



Reproduite ci-dessus est une photo en couleurs d'une installation authentique comportant le Marboléum M/96 comme fond, avec lignes incrustées de M/81.

Fait pour rendre la vie plus agréable

UN PLANCHER en superbe linoléum convient parfaitement pour toutes les occasions. Son riche coloris est un plaisir pour la vue, tandis que sa souplesse sous le pied rend la marche silencieuse et agréable. Avec son effet marbré très attrayant, le Marboléum donne un plancher d'une sobre beauté qui conserve sa belle apparence en dépit du piétinement continuel et ne coûte presque rien d'entretien.

Pour la maison privée, le bureau, l'hôtel, l'édifice public — partout où il importe d'avoir un plancher attrayant et durable. Pour coloris et dessins, consultez votre architecte.

Marboleum

FAIT

UN PLANCHER SOUPLE ET SUPERBE

Fabriqué par

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM Company, Limited • Montréal



NOUVELLE

de tout point!

Ils n'avaient rien sur quoi s'appuyer quand on demanda à nos techniciens de fabriquer "la meilleure voiture qu'on puisse trouver—où que ce soit" . . . Voilà pourquoi la Monarch est *complètement nouvelle*—tous ses organes sont *nouveaux*. Beauté du carénage, confort, sécurité, tout y est *sans précédent*. La nouvelle docilité du nouveau moteur de la Monarch de 1949, et sa nouvelle direction, démontrent éloquemment qu'elle est *nouvelle de tout point!*

Classée dans un groupe nouveau, la nouvelle Monarch est plus massive et plus puissante. Par son confort et le luxe de ses garnitures, elle est—nettement—sans rivale. Rien n'a été oublié pour faire de la nouvelle Monarch de 1949 une voiture que vous serez fier de conduire.

Roulement reposant et sûr. Les à-coups de la route ne pourront diminuer votre exceptionnelle sensation de délassement. Une nouvelle suspension, de nouveaux pneus, de nouveaux amortisseurs se coordonnent pour procurer un roulement d'un ouaté inimaginable. Un système de ventilation, intégrant, fournit (même si les glaces sont closes) un débit d'air frais aisément régi. Installez une réchauffeuse, et elle vous donnera de l'air pur et tiède. Les glaces, plus grandes, élargissent le champ visuel *dans tous les sens.*

Vous vous prélasserez dans une ambiance fastueuse, et le décor intérieur vous ravira. Brillant et artistique, le nouveau tableau de bord groupe tous les instruments sous vos yeux. L'éclairage est mis en circuit dès qu'on ouvre n'importe quelle portière. La riche tenture s'harmonise avec les couleurs de l'extérieur. Tout cela, la nouvelle Monarch vous l'offre sans lésiner!

Il y a, dans votre voisinage, un dépositaire de la marque MONARCH. Des gravures ne donnent qu'une piètre idée de la nouvelle beauté de la Monarch . . . et elle ne saurait être décrite en paroles. Nos dépositaires s'empresseront de vous en expliquer les mérites et les perfectionnements. Rendez-vous, dès aujourd'hui, à une de leurs salles d'étalage.

Bavolets, anneaux chromés, et parois de pneus blanches—facultatifs moyennant supplément, dès qu'ils seront disponibles.

Ford MONARCH

DIVISION "FORD et MONARCH"
FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

Prélassez-vous dans une 1949 Monarch

LA DOUCE INSPIRATION

[*Suite de la page 22*]

paraissait avoir avec son aïeule maternelle.

— Mais alors, s'écria-t-il, en proie à une sorte de délire. Mionne est née de mon sang, Mionne est ma fille !

Une joie immense inondait son coeur.

Il se précipita à la portière pour crier au cocher :

— Vite, vite, retournons d'où nous venons.

Mais il retomba sur le siège du coupé sans avoir donné l'ordre.

S'il se trompait ! Si la ressemblance n'existait point ! Ne pouvait-il pas avoir mal vu ? En effet, il pouvait très bien admettre que, trompé par ses yeux, il s'était fait illusion. Et d'ailleurs, était-il certain, après tant d'années écoulées, de retrouver exactement dans son souvenir l'image de son aïeule ? Assurément, ce n'était pas assez que Mionne eût des cheveux blonds frisés autour de la tête pour établir une véritable ressemblance.

Ces réflexions, que fit le comte, mirent aussitôt une sourdine à sa joie.

Il poussa un soupir, hocha la tête et s'absorba de nouveau dans ses pensées.

Cependant, en rentrant chez lui, il avait pris une résolution.

Après avoir déjeuné très vite, il mit un peu de linge dans une petite valise de voyage et se rendit à la gare de Lyon.

Le comte de Soleure partait pour Noisy-les-Monts, où il arriva le lendemain à huit heures du matin.

A sa vue, le vieux Valenski éprouva un tel saisissement, une si grande joie qu'il faillit se trouver mal.

Un autre vieillard — car il n'y avait plus alors que des vieillards, au château de Noisy-les-Monts — Jean, le valet de chambre, accourut vers son maître en pleurant comme un enfant, et c'est en sanglotant qu'il saisit les mains que le comte lui tendait et qu'il voulut absolument porter à ses lèvres.

Très ému, M. de Soleure adressa quelques bonnes paroles à tous ses vieux serviteurs, puis il fit un signe à l'intendant qui le suivit.

Dès que tous deux furent entrés dans la chambre du comte, celui-ci dit :

— Mon cher Valenski, vous avez été surpris de mon arrivée ; je le comprends, vous ayant dit tant de fois que je voulais vivre loin de Noisy où j'ai connu le malheur, où je retrouve aujourd'hui encore, malgré les années écoulées, tant de douloureux souvenirs. Vous pensez sans doute que ma présence ici a une cause, qu'une chose importante, grave, a pu seule me faire revenir au château que je croyais avoir quitté pour toujours, il y a de cela huit ans bientôt. Eh bien, oui, Valenski, c'est une chose de la plus haute importance, un espoir chimérique peut-être, qui me ramène à Noisy.

— Quelle que soit cette cause, monsieur le comte, je la bénis, puisque c'est à elle que je dois le bonheur de revoir mon noble maître.

— Cette cause, Valenski, vous allez la connaître : la petite fille que la comtesse Raymonde a mise au monde, cette enfant que vous avez confiée à la femme du tisserand Morel, la petite Herminie, enfin — puisque c'est le nom qu'on lui a donné — dont on vous a appris la disparition, qu'on croit morte à Vignotte, cette enfant, Valenski, n'a pas péri misérablement au milieu des bois ; elle existe, elle se porte à merveille, elle est devenue une jeune fille charmante, gracieuse, distinguée, intelligente, instruite et belle comme une vierge de Raphaël.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes, et il leva ses mains tremblantes, vers le ciel.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria-t-il.

— Ecoutez-moi, Valenski, reprit le conte : car il faut que vous sachiez comment j'ai retrouvé la pauvre enfant, qu'on appelle aujourd'hui Mionne.

Rapidement, le comte raconta au vieil intendant l'histoire d'Herminie.

— Hier matin, continua-t-il, je suis allé la voir. Ah ! je ne saurais vous dire combien je fus ému, troublé, agité, en voyant cette ravissante jeune fille, dont je suis le père peut-être, car, jusqu'à présent, Valenski, rien ne prouve que Mionne soit la fille du misérable Jacques Vernier.

« En la regardant, en l'admirant, car elle force à l'admiration, je fus frappé, tout à coup, de certains points de ressemblance, qui m'ont semblé exister entre elle et ce portrait en miniature de mon aïeule la princesse Olakoff, que sa fille, ma mère, m'a fait si souvent embrasser dans mon enfance.

« J'ai pu me faire illusion, Valenski, oui, j'ai pu me tromper ; mais si cette ressemblance existe réellement, plus de doute, Mionne m'appartient, Mionne est ma fille !

« Ah ! je ne sais comment j'ai eu la force de me contenir. Vingt fois je fus sur le point de prendre Mionne dans mes bras, de la serrer contre ma poitrine haletante et de lui crier :

« — Je suis ton père, je suis ton père !

« J'ai imposé silence à mes sentiments, j'ai fait violence à mon coeur.

« Il y avait l'horrible souvenir. Constamment, entre elle et moi, se dressait la figure sournoise du garde-chasse.

« Valenski, je ne puis vivre dans l'incertitude où je suis ; il faut que je sache si Mionne est ou n'est pas ma fille ! Ah ! si elle est ma fille, que n'aurai-je pas à faire pour qu'elle me pardonne mon abandon, pour racheter le crime que j'ai commis envers elle ! Pauvre, pauvre enfant, pourrai-je assez l'aimer, l'adorer, pour lui faire oublier ses longs jours de misère, tout ce qu'elle a souffert !

« Valenski, c'est pour savoir si Mionne est ma fille que je suis ici. Vous connaissez cette miniature, ce portrait de ma grand-mère dont je viens de vous parler ? »

— Oui, monsieur le comte.

— Le médaillon existe-t-il toujours ?

— Je le crois, monsieur le comte.

— Où est-il ?

— Probablement dans le coffret d'argent où Mme la comtesse de Soleure, votre mère, enfermait ses bijoux.

— Où se trouve ce coffret ?

— Dans un des tiroirs du secrétaire de Mme la comtesse, à l'endroit même où elle l'avait placé avant sa mort. Depuis que Mme la comtesse a fermé de sa main sa cassette aux bijoux, elle n'a pas été ouverte.

Le comte se leva.

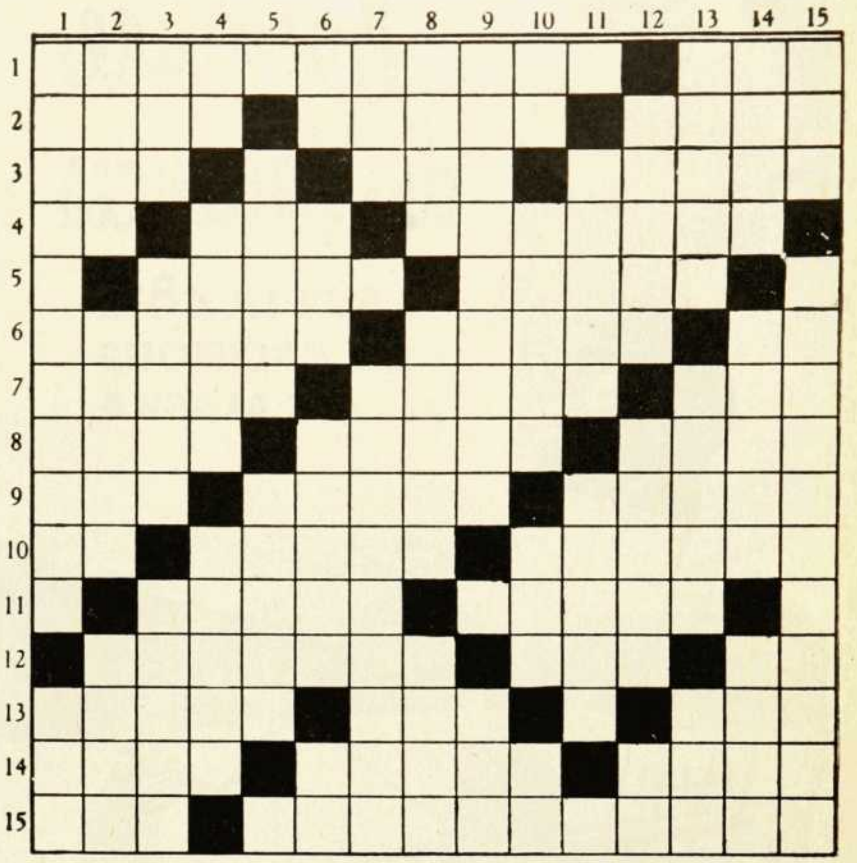
— Valenski, dit-il, nous allons l'ouvrir ; venez.

Ils se rendirent dans la chambre où Mme la comtesse de Soleure avait rendu le dernier soupir. Rien n'y était changé : le lit à baldaquin, les meubles occupaient les mêmes places ; il y avait aux fenêtres les mêmes rideaux et le même tapis recouvrait le parquet.

Le comte vit cela d'un coup d'oeil, et, au souvenir de sa mère, il poussa un long soupir.

Mais Valenski, ayant ouvert le tiroir du secrétaire, avait pris et posé le coffret d'argent sur un guéridon.

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 861

HORIZONTALEMENT

1. Ceux qui combattaient dans les jeux du cirque à Rome. — Trop compact.
2. Retour du même son. — Instrument d'agriculture. — Disciple de Raphaël.
3. Risqué. — Gaz stomacal. — Ville de Suisse.
4. Pronom. — Pieu aiguisé par un bout. — Avoir une certaine apparence.
5. Danger. — Couvert avec des nerfs.
6. Ile grecque de l'Archipel. — Port de la Rome antique. — Moi.
7. Manière de colorier. — Descendants de Mahomet. — Qui résonne peu.
8. Epaissir. — Allure du cheval. — Eau-de-vie de bonne qualité.
9. Colère. — Plante ligneuse. — Bandelette de linge.
10. Indique la forme. — Panneau de verre. — Autrefois, roturier.
11. Honora. — Liquide toxique.
12. Frôlement agréable. — Argile. — Milieu.
13. Balle de marchandises. — Employa. — Aride.
14. Organe de la graine. — Principe odorant. — Bougie.
15. Indivisible. — Nids de chenilles.

VERTICALEMENT

1. Genre de saxifragacées. — Tombé.
2. Sable mouvant des bords de la mer. — Tumulus élevé par les Celtes. — Angle.
3. Habitant. — Nom de la *digitale pourprée*. — Dortoir.
4. Petit cube. — Faire naufrage. — Diversifié.
5. Ville Lumière. — Indispensables aux oiseaux.
6. Marque la joie. — Uni. — Roi légendaire du pays de Galles. — Interjection.
7. Trois fois. — Ouverture d'une porte.
8. Nom grec du dieu de l'Amour. — Sorte de terre noirâtre. — Père de Jason.
9. Instrument servant aux usages de la vie courante. — Partisan.
10. Ile de l'Atlantique. — Unité de mesure. — Qui sont à moi. — Article espagnol.
11. Refuges. — Matière purulente.
12. Soupape à clapet. — Lieu pour serrer les foins. — Démonstratif.
13. Mouvement alternatif des eaux de la mer. — Milieu. — Titre anglais.
14. Mère d'Israël. — Célèbre opéra-comique de Massenet. — Supérieure d'un couvent.
15. Figure héraldique. — Femmes qui ont droit à certaines choses.

P	O	U	L	S	■	P	I	C	H	O	L	I	N	E
O	S	M	I	U	M	■	L	O	U	V	E	■	E	T
U	■	E	G	A	U	X	■	M	I	E	■	A	N	E
S	A	■	E	V	I	E	R	■	S	■	E	M	I	R
S	I	S	■	E	R	R	E	R	■	A	R	I	E	N
A	D	A	M	■	E	U	N	U	S	■	M	■	S	E
H	E	L	A	S	■	S	O	T	■	P	I	S	■	L
■	R	E	N	O	M	■	N	■	P	A	T	E	S	■
P	■	P	I	C	■	O	C	T	■	S	E	R	A	S
O	N	■	E	■	E	T	U	I	S	■	S	I	L	O
T	E	R	R	E	■	E	L	L	E	S	■	E	L	U
E	R	I	E	■	P	■	E	L	V	A	S	■	E	T
L	I	S	■	A	O	D	■	E	R	G	O	T	■	I
E	T	■	O	S	I	E	R	■	E	U	R	I	P	E
T	E	R	R	A	S	S	E	R	■	M	E	N	O	N

Solution du Problème No 860



Aventure de Vacances

SUR LA CÔTE DU PACIFIQUE ... EN ALASKA

Vie de bord insouciante au sein d'une nature grandiose.



Hôtel Empress, Victoria, C.-B.

Brises embaumées de la mer ... pittoresques totems indiens ... panoramas d'une troublante majesté. C'est la côte du Pacifique! Visitez Vancouver, cité cosmopolite et pittoresque. Embarquez-vous sur l'un des luxueux vapeurs "Princess" qui relient Vancouver, Victoria et Seattle. Découvrez le charme de Victoria et séjournez à l'hôtel Empress, réputé pour son confort et sa cuisine. Ou rendez-vous jusqu'en Alaska, pays des fiords, des glaciers et des totems. Vous naviguerez pendant 9 jours, sur une distance de 2,000 milles, à bord d'un vapeur "Princess", longeant la côte jusqu'à Skagway ... Jouissez du confort, de la courtoisie, de toutes les attentions qui ont fait du Pacifique Canadien une tradition dans le domaine des voyages.

Voyagez aller et retour par le "DOMINION". Admirez le grandiose décor des montagnes Rocheuses, dans un confort parfait.

Pour renseignements complets et locations, voyez un agent du Pacifique Canadien.

Le Pacifique Canadien

ENCERCLE LE MONDE

TRAINS • BATEAUX • AVIONS • HOTELS • TELEGRAPHES • MESSAGERIES

— Monsieur le comte veut-il ouvrir lui-même la cassette ? demanda l'intendant.

M. de Soleure s'approcha. La petite clef de cuivre doré était dans la serrure du coffret. Le comte la fit tourner de gauche à droite, puis, sans difficulté, il leva le couvercle. La cassette était entièrement remplie des bijoux de la comtesse, lesquels n'avaient peut-être pas vu le jour depuis plus de trente ans.

C'étaient des bagues, des boucles d'oreille, des bracelets, des broches, des médaillons, des colliers, des aigrettes, des ferrets, un superbe diadème et divers autres joyaux également d'un grand prix.

La cassette n'était pas d'une bien grande dimension, et cependant elle contenait pour plus d'un demi-million de pierres fines : diamants de la plus belle eau, perles rares surtout par leur égale grosseur, saphirs, rubis, émeraudes de toutes les formes, de toutes les grandeurs et d'une merveilleuse beauté. Il y avait, entre autres pierres magnifiques, une superbe émeraude d'une grosseur énorme, taillée en camée, entourée de brillants et formant médaillon. Ce bijou, peut-être unique et d'une valeur inestimable, était un cadeau que l'empereur de Russie avait fait à la jeune princesse Olga Olakoff, le jour de son mariage avec le comte Emmanuel de Soleure.

La miniature que le comte cherchait était au fond du coffret, et il dut, pour la trouver, enlever les uns après les autres presque tous les bijoux. Enfin, il reconnut le précieux médaillon et le saisit d'une main frémissante.

Mais quelle déception ! La peinture n'existait pour ainsi dire plus. Un oeil était louche, l'autre complètement effacé ; la moitié du nez était enlevée ; la place de la bouche, maintenant sans lèvres, n'était plus indiquée que par un trait horizontal ; plus de couleur sur les joues, plus de modèle, plus rien, si ce n'est sur le front des boucles de cheveux blonds. Mais, hélas ! ce n'était plus un portrait !

A quelle cause pouvait-on attribuer cette déplorable dégradation ? A l'humidité, au temps qui détruit tout, à un frottement ou à un choc quelconque.

Mais qu'importe ? Ce que le comte constatait avec douleur, le fait réel, c'est que l'image de l'aïeule n'existait plus.

Ainsi le malheureux comte de Soleure s'était bercé d'un vain espoir. L'unique moyen qu'il avait d'acquérir une certitude lui était enlevé ; il n'y avait plus possibilité maintenant de constater s'il existait, oui ou non, une ressemblance plus ou moins grande entre Mionne et la mère de la comtesse de Soleure.

La fatalité ne se lassait point.

Le comte poussa un sourd gémissement et laissa tomber le médaillon au fond de la cassette.

— Malheur ! malheur ! prononça-t-il d'une voix brisée.

Valenski, qui avait un instant partagé l'espoir de son maître, était consterné.

— Que faire, maintenant ? s'écria le comte ; comment pourrai-je faire jaillir la lumière du fond des ténèbres qui m'environnent ?

Après être resté un moment silencieux, tenant sa tête dans ses mains, il reprit :

— Valenski, vous devez avoir vu souvent la figure aujourd'hui effacée de ma grand-mère.

— Oui, monsieur le comte, souvent, car avant qu'elle eût pris le deuil pour ne plus le quitter, Mme la comtesse portait constamment son médaillon. Je peux même affirmer que le portrait était d'une ressemblance parfaite, car j'ai connu Mme la princesse Olakoff, qui est morte, comme vous le savez, monsieur le comte, à l'âge de trente-six ans, deux ans avant le mariage de sa fille.

— Vous rappelez-vous bien ses traits, Valenski ?

— Je n'ose pas répondre d'une manière affirmative, monsieur le comte ; j'étais jeune lorsque j'ai connu Mme la princesse et j'ai maintenant soixante-sept ans.

— Oui, ses traits ne peuvent être restés gravés dans votre mémoire. Pourtant, Valenski, il y a des choses effacées, disparues qu'on retrouve dans le souvenir. Si vous étiez en présence de Mionne, peut-être reconnaîtriez-vous sur son visage les traits de la princesse Olakoff, en admettant que la ressemblance existe réellement.

— Je ne sais pas, monsieur le comte.

— Soit ; mais l'épreuve est nécessaire.

« Valenski, je veux savoir ; je dois tout tenter, tout faire pour découvrir la vérité.

— Je pense comme monsieur le comte.

— Ce soir je retourne à Paris et je vous emmène.

— Je suis aux ordres de monsieur le comte. Mais pourquoi partir ce soir ? Monsieur le comte doit avoir besoin de se reposer ; je serais heureux pour cette raison, que monsieur le comte remît notre départ à demain.

— Mon brave Valenski, je vous remercie de votre sollicitude, répliqua le comte ; mais, dans la circonstance présente, je n'ai pas le droit de prendre même un instant de repos : ce qu'il faut, c'est agir. D'ailleurs, je n'ai nullement besoin de me reposer. Est-ce que depuis longtemps mon corps n'est pas habitué à toutes les fatigues ? Faire cent cinquante lieues en chemin de fer, qu'est-ce que cela, quand j'ai traversé à pied les déserts immenses, quand j'ai marché des jours et des nuits sans m'étendre pour dormir ?

« Valenski, nous partirons ce soir à quatre heures, vous donnerez des ordres pour qu'on nous conduise à Dijon.

— Il sera fait selon la volonté de monsieur le comte, répondit l'intendant.

Et laissant son maître qui remettait tristement les bijoux dans le coffret d'argent, il alla donner divers ordres aux domestiques du château.

Le lendemain, dans l'après-midi, Pierre Valenski se présentait au domicile d'Antoine Mourillon.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda le père adoptif de Mionne, assez surpris de voir entrer chez lui ce grand vieillard qui lui était inconnu.

— Est-ce à monsieur Mourillon que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, je n'ai pas à attendre pour vous faire connaître l'objet de ma visite. Voici, monsieur Mourillon : je suis envoyé par M. Florentin Broussel.

Le visage de l'ancien saltimbanque changea aussitôt d'expression.

— Ah ! dit-il tout souriant, vous connaissez M. Florentin Broussel, c'est de sa part que vous venez ... Mais donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur.

Et il s'empressa d'ouvrir toute grande la porte de son petit salon.

— Nous avons eu le plaisir, ma fille et moi, de voir M. Florentin Broussel il y a deux jours ; comment va-t-il aujourd'hui ?

— Très bien !

— Que Dieu lui conserve toujours la santé ! Vous êtes sans doute un de ses amis ?

— Oui, monsieur Mourillon, je suis un de ses amis, et, comme vous, fidèle et dévoué. Mais je ne vois pas Mlle Mionne ; votre fille serait-elle absente en ce moment ?

— Non, non, elle est dans sa chambre, elle travaille.

— Voudra-t-elle se déranger un instant ?

— J'ai quelque chose à lui remettre, fit Valenski en souriant.

Et il tira de sa poche un petit écrin.

— Une bague ! s'écria Mourillon.

— Vous avez deviné, c'est une bague, un petit cadeau que M. Florentin Broussel fait à Mlle Mionne.

— Je comprends, vous désirez lui remettre vous-même ce bijou, afin de jouir de sa surprise.

— C'est cela même.

— Mionne ! Mionne ! appela Mourillon.

La jeune fille parut presque aussitôt.

— Ma chérie, lui dit Mourillon, monsieur est un ami de M. Florentin Broussel ; il t'apporte un petit cadeau que te fait M. Broussel.

— Ceci, mademoiselle, dit Valenski, mettant l'écrin dans la main de Mionne.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle, et je remercie M. Broussel mille fois et de tout mon coeur.

Elle tournait la petite boîte entre ses doigts et ne s'apercevait point avec quelle attention l'envoyé de M. Broussel l'examinait.

Mionne avait bien un peu ce défaut de toutes les jeunes filles : la curiosité.

— Monsieur, est-ce que je peux voir ? demanda-t-elle en rougissant.

— Mais certainement, mademoiselle ; ouvrez l'écrin.

— Une bague, c'est une bague ! s'écria-t-elle joyeuse ; ah ! que c'est joli, que c'est beau... Regarde, père, regarde donc !

— Voilà un magnifique bijou, Mionne, répondit Mourillon, qui s'y connaissait ; cette pierre bleue entourée de brillants, est un vrai saphir. Ma fille, c'est un bien riche présent que te fait M. Broussel.

Le bijou était très beau, et pouvait valoir de quatre à cinq mille francs. Le comte l'avait choisi pour Mionne parmi les quinze ou vingt autres bagues ayant appartenu à la comtesse de Soleure.

Après avoir admiré sa bague, dont elle présentait toutes les faces du chaton à la lumière, Mionne la mit à son doigt.

— Voyez, monsieur, dit-elle, voyez comme elle me va bien.

— Comme si l'on eût pris mesure sur votre doigt, mademoiselle. Ainsi je pourrai dire à M. Broussel que vous êtes contente ?

— Oui, monsieur ; mais en lui disant bien que je suis si contente, si heureuse d'avoir cette bague, c'est parce qu'elle m'est donnée par lui. Ah ! il n'était pas nécessaire que M. Broussel me fît ce magnifique présent pour que je pensasse constamment à lui. Depuis la visite qu'il nous a faite avant-hier je n'ai pas cessé un instant de penser à lui.

— Je rapporterai fidèlement vos paroles à M. Broussel, mademoiselle.

— Dites-lui aussi que je l'aime de tout mon coeur et que, depuis les paroles affectueuses qu'il m'a adressées, je suis moins ennuyée, moins triste... N'est-il pas vrai, père ?

— Oui, Mionne, c'est vrai ; tu retrouves peu à peu ta gaieté des beaux jours d'autrefois.

Pierre Valenski avait rempli sa mission. Il se retira.

XXIV — Comment Girodet fit deux portraits

Le comte de Soleure attendait le retour de Valenski avec une nerveuse impatience.

Enfin, le vieux serviteur parut.

— Eh bien ? demanda le comte, interrogeant en même temps du regard la physionomie de l'intendant.

— Monsieur le comte, répondit Valenski, Mlle Mionne est une délicieuse jeune fille. Chez elle, rien de forcé ni d'apprêté, tout est naturel, et son plus grand charme est dans sa simplicité et sa grâce enfantine. Je ne l'ai pas examinée avec calme, avec sang-froid, comme je l'aurais voulu ; malgré moi, monsieur le comte, dès qu'elle parut, je fus saisi d'admiration.

« Mme la princesse Olakoff était une bien belle personne ; mais je ne crois pas que sa beauté puisse être comparée à la rayonnante beauté de Mlle Mionne.

« Comme vous, monsieur le comte, la blonde chevelure de Mlle Mionne, avec ses mèches soyeuses frisées sur le front, me frappa en me rappelant la tête charmante de Mme la princesse. Et, pendant qu'elle admirait le bijou que je venais de lui remettre de la part de M. Florentin Broussel, je la regardai très attentivement. »

— Eh bien ? Valenski, eh bien ? fit le comte d'une voix oppressée.

— Eh bien ! monsieur le comte, il m'a aussi semblé que Mlle Mionne ressemblait à votre aïeule.

— Ah !

— Malheureusement, monsieur le comte, je ne peux pas affirmer que cette ressemblance existe réellement.

Valenski continua :

— Hélas ! monsieur le comte, je ne suis plus jeune ; les facultés physiques et morales de l'homme s'affaiblissent à mesure qu'il vieillit. Je n'ai pas perdu la mémoire, Dieu merci, mais elle n'est plus ce qu'elle était il y a vingt ans...

« J'ai eu beau interroger tous mes souvenirs, monsieur le comte, il ne m'a pas été possible de me rappeler les traits de Mme la princesse Olakoff assez exactement pour pouvoir me prononcer en toute assurance sur une question aussi délicate et de cette importance. »

— Rien, rien ! s'écria le comte avec un accent plein d'amertume ; impossible de pénétrer ce secret que Dieu garde !... Mais je ne puis donc rien faire pour éloigner de moi la colère du ciel ! Mais je suis donc à jamais maudit !

— Monsieur le comte me permet-il de lui faire connaître ma pensée ? reprit timidement Valenski.

— Devant moi, Valenski, vous avez le droit de tout dire.

— Eh bien ! monsieur le comte, je pense, je crois que Mlle Mionne est la fille de mon maître.

— Ce n'est qu'une supposition, Valenski.

— C'est vrai.

— Mais ce que je veux, c'est la certitude ! Ah ! je ne suis pas exigeant ; je ne demande qu'une preuve, une seule, si faible qu'elle soit, de ma paternité !

— Monsieur le comte, est-il admissible que Mlle Mionne, si jolie, si gracieuse, si distinguée en tout, soit la fille de Jacques Vernier ?

— Vous oubliez que Raymonde, sa mère, était, lui aussi, jolie, gracieuse, pleine de distinction.

— Mlle Mionne ne ressemble pas du tout à sa mère.

— Ni à moi, Valenski.

— Ni à Jacques Vernier, monsieur le comte.

— Soit. Mais puis-je conclure de cela qu'elle est ma fille ?

— Pourtant, monsieur le comte...

— Quoi ?

— Je garde mon idée. Non, non, il ne se peut pas qu'une jeune fille aussi charmante, aussi parfaite, soit née d'un misérable tel que votre garde-chasse.

Le comte eut comme un mouvement de colère, et un sombre éclair sillonna son regard.

— Moi aussi, je me suis dit cela, répliqua-t-il ; mais il y a dans la nature des anomalies étranges ; elle se plaît à étonner par ses merveilles, ses prodiges : certains de ses secrets, qu'elle

ÊTES-VOUS AU COURANT ?



Qu'est-ce qui améliorera votre voix ?

☐ *plus de volume*
☐ *deux volumes*
☐ *siffler*

Soignez la qualité de votre voix. Voulez-vous vous affranchir d'un soupçon de sécheresse ? d'un nasillement ? d'un ton criard ? d'une voix perçante de "petite fille" ? Voici un exercice quotidien qui vous aidera : Couchez-vous à plat sur le plancher ; placez deux volumes sur votre diaphragme. Respirez profondément 20 fois de suite. L'élévation des livres indiquera que vous respirez correctement, pour améliorer la qualité de votre voix. Vous pouvez toujours "respirer tranquillement" aux jours difficiles... confiante que Kotex gardera votre secret. Oui, vous serez très reconnaissante de ces *bouts plats, pressés*, qui préviennent les contours révélateurs !



Quelle est la coiffure qui vous va le mieux ?

☐ *Des cheveux rapportés*
☐ *Un chignon*
☐ *Une couronne*

Un changement de coiffure avantage parfois un joli minois. Vous aurez du plaisir à expérimenter avec des cheveux rapportés. Peut-être pourriez-vous ajouter un ensemble de bouclettes... ou un chignon. (Si vous n'êtes pas certaine, rappelez-vous qu'il est plus sûr d'acheter des cheveux que de couper les vôtres !) Aux jours problématiques, il y a un moyen de vous assurer de la *serviette* qui répond exactement à vos besoins. Essayez simplement les 3 *dimensions* de Kotex : régulière, junior et super — vous en trouverez une qui *vous* convient. Et ce que vous serez reconnaissante de la protection *supérieure* que vous procure l'exclusif *centre de sûreté !*



Une jeune fille pense naturellement à —

☐ *se faire un ami sérieux*
☐ *à se faire inviter*
☐ *à porter des souliers dorés*

Les souliers dorés ont beaucoup de vogue ! On pourrait dire qu'il y a cette saison une course à l'or — car les sandales à la Midas sont en grande demande. Il y en a de belles qui ne ternissent pas... et il faut dire qu'elles sont très élégantes pour les occasions spéciales. Quels que soient les projets récréatifs de votre groupe, soyez de la partie (même aux jours "difficiles") — car vous pouvez toujours compter sur le *nouveau* confort incomparable de Kotex. Elle est si moelleuse... et *conserve sa forme.* Elle est conçue pour rester molle durant l'usage. Et puis votre ceinture périodique Kotex est ajustable, élastique, sans tension gênante !



* Marque déposée.

La Kotex* compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

LA KOTEX EST OFFERTE EN 3 DIMENSIONS : REGULIERE, JUNIOR, SUPER

Vous saurez que c'est
un four automatique **TRUE-TEMP**
Westinghouse *parce que*



IL CUIT MIEUX ! Il conserve aux aliments leurs jus et leur arome. Il ne se perd pas de chaleur. Les aliments ont meilleur goût, sont plus appétissants et plus profitables.



IL EST PLUS SPACIEUX ! Conçu pour assurer le maximum d'espace, le four Westing house peut cuire également et parfaitement 8 pains de 16 onces à la fois. Le cordon-bleu le plus exigeant peut y faire cuire à la fois 4 gâteaux à étages de 8 pouces.



IL EST PLUS RAPIDE ! Vous pouvez y faire cuire une lèchefrite de biscuits chauds en 12 minutes en partant d'un four froid, ou un dîner au four complet (y compris viande, légumes et dessert) en moins d'une heure.



IL EST PLUS PROPRE ! La cuisine électrique Westinghouse est propre. Pas de fumée, pas de suie, pas de poussière. Le four est d'émail porcelaine, de même que les tablettes sur coulisses, et facile à nettoyer comme une assiette de faïence.



IL EST PLUS ÉCONOMIQUE ! Le four True-Temp Westinghouse est complètement isolé au "Fibreglass" pour économiser le courant. Le four chauffe à 400° en moins de 10 minutes. Plus de plats manqués, plus de perte d'aliments à la cuisson.

Si vous voulez transformer en plaisir la corvée de la cuisine, nous vous suggérons de passer chez votre marchand Westinghouse.

153M820



Vous obtenez **PLUS** *d'un*
Westinghouse

CANADIAN WESTINGHOUSE CO. LIMITED · MONTREAL, HAMILTON, CANADA

nous révèle, confondent la raison de l'homme et le stupéfient.

« Un homme du plus grand esprit peut avoir pour fils un imbécile ; un autre, beau comme Adonis, peut être le père d'un monstre ; on a vu des fils de bandits, d'assassins, vivre dans la pratique des plus hautes vertus.

« La figure de Mionne n'a aucune ressemblance avec celle de sa mère ; moralement, elle ne ressemble pas davantage à Raymonde, et rien, rien ne peut prouver qu'elle n'est pas la fille de Jacques Vernier.

« Je n'ai plus d'espoir, Valenski. Le portrait de ma grand-mère, détruit, est encore l'oeuvre de la fatalité... Me voilà condamné à me demander sans cesse jusqu'à ma dernière heure :

« — Mionne est-elle ou n'est-elle pas ma fille ? »

« Oh ! avoir là, sous le front, toujours, cette pensée !

« Comprenez-vous, Valenski ? N'est-ce pas affreux, épouvantable ?

« Un tourment succède à un autre ! La torture toujours ! A peine une plaie de mon coeur s'est-elle fermée qu'une autre s'ouvre à côté. C'est horrible, horrible !... »

Le comte, accablé, laissa tomber sa tête dans ses mains.

Concentrée en lui-même, Valenski faisait un nouvel appel à ses souvenirs.

Il y eut un assez long silence.

Soudain, la physionomie du vieillard s'anima, et ses yeux étincelèrent :

— Monsieur le comte, il vous reste un espoir ! s'écria-t-il.

Le comte se redressa brusquement.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Je veux dire, monsieur le comte, que le portrait du médaillon n'était qu'une copie faite d'après un portrait en pied et parfaitement ressemblant de Mme la princesse Olakoff, ou plutôt de Mlle Eléna Romanow, car ce portrait fut peint par un célèbre artiste français avant le mariage de la fille du comte Romanow avec le prince Olakoff.

— Etes-vous bien sûr de cela, Valenski ?

— Oui, monsieur le comte ; oh ! je me rappelle très bien l'histoire du médaillon, qui m'a été racontée par Mme la comtesse de Soleure elle-même.

« Le portrait de la jeune comtesse Eléna était considéré comme un chef-d'oeuvre de peinture, et c'est le prince Olakoff qui fit faire la miniature par un autre grand artiste français. »

— Je ne me souviens pas que ma mère m'ait jamais parlé de ce portrait, Valenski ; mais existe-t-il toujours ?

— Je le crois, monsieur le comte.

— Alors, où le trouver ? Où est-il ?

— A Saint-Pétersbourg, au palais des czars.

— Au palais de l'empereur ! fit le comte avec surprise.

— Oui, monsieur le comte.

— Je ne m'explique pas...

— Vous allez comprendre, monsieur le comte.

« Vous savez ce qu'a été le comte Romanow : ministre de l'impératrice Catherine II, il a joué un rôle politique important pendant les dernières années du règne de cette princesse qui, marchant sur les traces de Pierre le Grand, a mérité d'être appelée, elle aussi, la grande Catherine.

« A l'avènement au trône de Paul Ier, cet empereur fantasque et despote, qui voulait qu'on se découvrit et qu'on fléchît le genou devant lui partout où il se montrait, qui ne permettait pas qu'une voiture marchât dans une rue en même temps que son carrosse, le comte Romanow tomba en disgrâce, comme d'ailleurs tous les amis de Catherine, et fut tenu éloigné de la cour et des affaires.

« Heureusement pour la Russie, le règne de Paul ne fut pas de longue durée : une nuit, il fut assassiné par plusieurs de ses favoris qui, craignant eux-mêmes pour leur liberté et leur vie, voulaient avoir arriver plus vite le règne d'Alexandre, fils aîné de Paul.

« Alexandre Ier monta sur le trône sanglant de son père ; mais, quoi qu'on en ait dit, il n'a nullement participé à la mort violente de Paul Ier ; il avait accepté seulement qu'on forçait l'empereur à quitter le pouvoir en signant un acte d'abdication volontaire.

« Alexandre n'avait pas oublié les services rendus à l'empire par les serviteurs dévoués de son aïeule Catherine ; il n'avait même pas cessé d'entretenir avec eux des relations d'amitié.

« Il les rappela presque tout dans son conseil. Le comte Romanow redevint ministre, et la jeune comtesse Eléna fut nommée demoiselle d'honneur de l'impératrice Elisabeth dont déjà, elle était l'amie.

« Après les sanglantes batailles d'Eylau et de Friedland, gagnées par Napoléon, et qui coûtèrent si cher à la Russie ; après les fêtes données à Tilsitt par l'empereur des Français, en réjouissance de sa réconciliation avec Alexandre, de la paix signée entre eux et de leurs mutuelles promesses d'amitié inébranlable, beaucoup de personnages français, des officiers, des diplomates et principalement des artistes vinrent à Saint-Pétersbourg, où ils furent fêtés, même à la cour comme les représentants d'une nation amie.

« Parmi ces artistes — je me souviens de son nom maintenant — se trouvait le grand peintre français Girodet.

« Cet artiste, dont la renommée était arrivée jusqu'à Saint-Pétersbourg, fut reçu très cordialement par l'empereur Alexandre, qui l'invita à dîner afin de le présenter à l'impératrice.

« Le soir même où Girodet lui fut présenté, Elizabeth manifesta son vif désir d'avoir son portrait et celui de sa jeune amie, Eléna Romanow, peints par le célèbre artiste français.

« Celui-ci se mit gracieusement à la disposition de l'impératrice, et voilà, monsieur le comte, comment a été fait le portrait de votre aïeule, alors qu'elle n'avait guère plus de dix-sept ans.

« Ce portrait resta, naturellement, la propriété de l'impératrice qui l'avait placé — si ma mémoire ne me fait pas défaut — dans sa chambre à coucher, à côté du sien.

« D'après cela, monsieur le comte, il y a lieu de supposer que le portrait de la princesse Olakoff est toujours au palais impérial, soit qu'on l'ait laissé à l'endroit où l'avait fait placer l'impératrice Elisabeth, soit qu'on l'ait mis dans une autre salle. »

Le comte de Soleure avait écouté avec un vif intérêt le récit du vieux Russe.

— Valenski, dit-il, c'est un renseignement précieux que vous venez de me donner, et je vous en remercie ; comme vous l'avez dit, mon ami, il y a là un dernier espoir.

— Puis-je demander à monsieur le comte ce qu'il pense faire ?

— Votre idée est probablement la mienne, Valenski ; pas plus tard que demain, je me mettrai en route pour Saint-Pétersbourg. Dans huit jours, j'aurai vu le portrait, si, comme vous le croyez, il existe encore.

— Cela vous suffira-t-il, monsieur le comte ?

— Je ne sais pas. Mais s'il est absolument nécessaire que le portrait vienne à Paris, il sortira du palais impérial.

— Je comprends : Monsieur le comte l'achèterait.

— Oui, Valenski, n'importe à quel prix : un million, deux millions.

— Oh ! monsieur le comte peut acheter ; mais voudra-t-on lui vendre cette peinture qui a appartenu à l'impératrice Elisabeth ?

— Valenski, je ne suis pas tout à fait un inconnu, un étranger à la cour de Russie ; j'y ai quelques amis, et l'empereur lui-même m'a donné plus d'une fois des marques de sa bienveillante sympathie ; il sait ce que j'ai fait et fais

encore dans l'intérêt de la Russie, en souvenir de ma mère. Je suis bien un peu pour quelque chose dans la prospérité grandissante du vaste empire.

« Je suis actuellement — et cela vous le savez mieux que moi, Valenski — plus riche en Russie qu'en France. Nous n'avons jamais fait sortir un seul rouble de l'empire ; tout ce qui m'est venu de ma mère y est resté, faisant, depuis seize ans, un apport aux capitaux immenses nécessaires au développement du commerce et de l'industrie dans ce pays et à la construction, trop longtemps retardée, de ses lignes de chemins de fer.

« Aussi bien à Saint-Pétersbourg qu'à Moscou, la mémoire du prince Olakoff est toujours vénérée ; son petit-fils, quoique Français, et sans avoir besoin de parler de lui-même, peut invoquer hardiment les services loyaux et désintéressés rendus par son aïeul.

« Je vais partir pour Saint-Pétersbourg, Valenski, et c'est directement au czar que je m'adresserai. »

— J'attendrai anxieusement le retour de mon maître, dit le vieil intendant.

Le soir, le comte écrivit à Mourillon pour le prévenir qu'une affaire urgente l'obligeait à s'éloigner de Paris.

« Je ne sais pas si mon absence sera plus ou moins longue, disait-il ; cela dépendra de circonstances plus ou moins favorables qu'il m'est impossible de prévoir. Je puis revenir dans quinze jours ; mais l'affaire dont il s'agit peut présenter des difficultés et me retenir pendant un mois et plus. Dans tous les cas, je vous écrirai aussitôt mon retour. »

Le lendemain, dans l'après-midi, Valenski accompagna le comte de Soleure à la gare du Nord et se rendit de là à la gare de Lyon pour retourner à Noisy-les-Monts.

XXV — En faisant essayer une robe

Un matin, Mme Violet paraissait vivement préoccupée.

— Qu'avez-vous madame ? lui demanda Laurence avec intérêt. Seriez-vous menacée de quelque malheur ?

— Dieu merci, ma chère Laurence, la chose qui me préoccupe ne ressemble nullement à un malheur. Je suis ennuyée, mécontente, voilà tout. Mlle Camille, ma première ouvrière, vient de m'envoyer une lettre pour s'excuser de ne pas venir à l'atelier aujourd'hui. Une tante de province débarquée hier soir à Paris et qu'elle est obligée de promener dans la ville.

« Mon Dieu, je ne trouve pas à redire à cela ; je comprends que Mlle Camille tienne à passer une journée avec sa parente ; mais aujourd'hui, justement, j'avais absolument besoin d'elle. Ces choses-là arrivent presque toujours quand il ne le faut pas.

« J'ai cette robe de Mme Durosoy à lui faire essayer ce matin et elle me rappelle par lettre qu'elle attendra l'essayeuse, Mlle Camille, à onze heures.

« Je suis très embarrassée : je ne veux pas mécontenter Mme Durosoy, qui est une de nos meilleures clientes ; d'autre part, il faut absolument que la robe soit essayée ce matin, afin que je puisse la livrer mardi soir, au plus tard. Mme Durosoy se fait faire cette toilette tout exprès pour assister à une séance publique et solennelle de l'Académie française. Il s'agit de la réception d'un nouvel académicien qu'elle connaît particulièrement. Si, pour une pareille circonstance, je manquais de parole à Mme Durosoy, pour qui la question de toilette passe avant tout, elle ne me le pardonnerait pas et, probablement, je perdrais sa pratique. »

— Ne puis-je pas, madame, pour cette fois, remplacer Mlle Camille ?

— Vous voulez bien aller chez Mme Durosoy ?

— Si vous avez assez de confiance en moi pour me confier l'essayage.

— Assurément, mon enfant, car je sais que vous pourrez parfaitement remplacer ma première ouvrière. Mais je ne vous aurais pas demandé de me rendre ce service, parce que j'ai promis de ne vous donner jamais aucune course à faire. Enfin, pour une fois... D'ailleurs, vous prendrez une voiture qui vous conduira rue Pauquet et vous ramènera.

Mme Violet envoya chercher une voiture ; les parties de la riche toilette à essayer furent mises dans une boîte, et la jeune fille s'en alla.

A onze heures moins dix minutes, on annonçait à l'élégante Mme Durosoy l'essayeuse de Mme Violet.

La jeune femme ne tarda pas à paraître, et elle fut surprise à la vue de cette ouvrière de sa couturière, qu'elle voyait pour la première fois.

— Pourquoi donc Mlle Camille n'est-elle pas venue ? demanda-t-elle.

— Mlle Camille a dû s'absenter de l'atelier aujourd'hui, madame, et ma maîtresse m'a chargée de la remplacer pour cette fois.

— Au moins, saurez-vous bien m'essayer ma robe ?

— Je l'espère, madame, répondit Laurence un peu froissée ; si Mme Violet avait eu un doute à cet égard, elle ne m'aurait pas envoyée.

— C'est juste, mademoiselle ; mais, vous savez, on a ses habitudes, on aime à voir le même visage. Il y a des femmes — j'en connais— qui, pour tout au monde, ne voudraient pas d'une autre essayeuse ; moi, je n'ai aucune imperfection physique à cacher et je suis, du reste, très facile à habiller.

Et, se regardant complaisamment dans une glace, la belle Julie Durosoy montrait à Laurence ses superbes épaules et sa magnifique poitrine.

On procéda à l'essayage. D'une main légère, avec un goût exquis et l'habileté d'une essayeuse de profession, l'ouvrière fit les pinces, les ajustages de la jupe à longue traîne, de la tunique, et indiqua la direction définitive à donner aux plissés, aux retroussés, à la garniture et à l'ornementation du vêtement.

Mme Durosoy était enchantée et, après avoir douté un instant de l'intelligence de la jeune ouvrière, elle lui adressait les compliments les plus flatteurs.

— C'est très bien, c'est parfait, disait-elle ; ma robe m'ira à ravir ; je serai superbe !

Et pendant qu'elle marchait dans le salon avec un air de reine, se regardait et s'admirait dans la glace, Laurence jetait son dernier coup d'oeil sur la coupe de la tunique, les mouvements de la jupe, les ondulations de la traîne.

Soudain, une des portes du salon s'ouvrit derrière la jeune fille, et un homme parut sur le seuil.

— Eh bien ! dit-il, est-ce que cet essayage de robe va durer longtemps encore ?

Le son de la voix du personnage fit tressaillir Laurence. Elle se retourna brusquement et, aussitôt, jetant un cri d'épouvante, elle se recula comme si elle eût été menacée de la morsure d'un reptile.

L'homme devint blême et resta un instant interloqué, perdant contenance. Mais il retrouva vite son sang-froid.

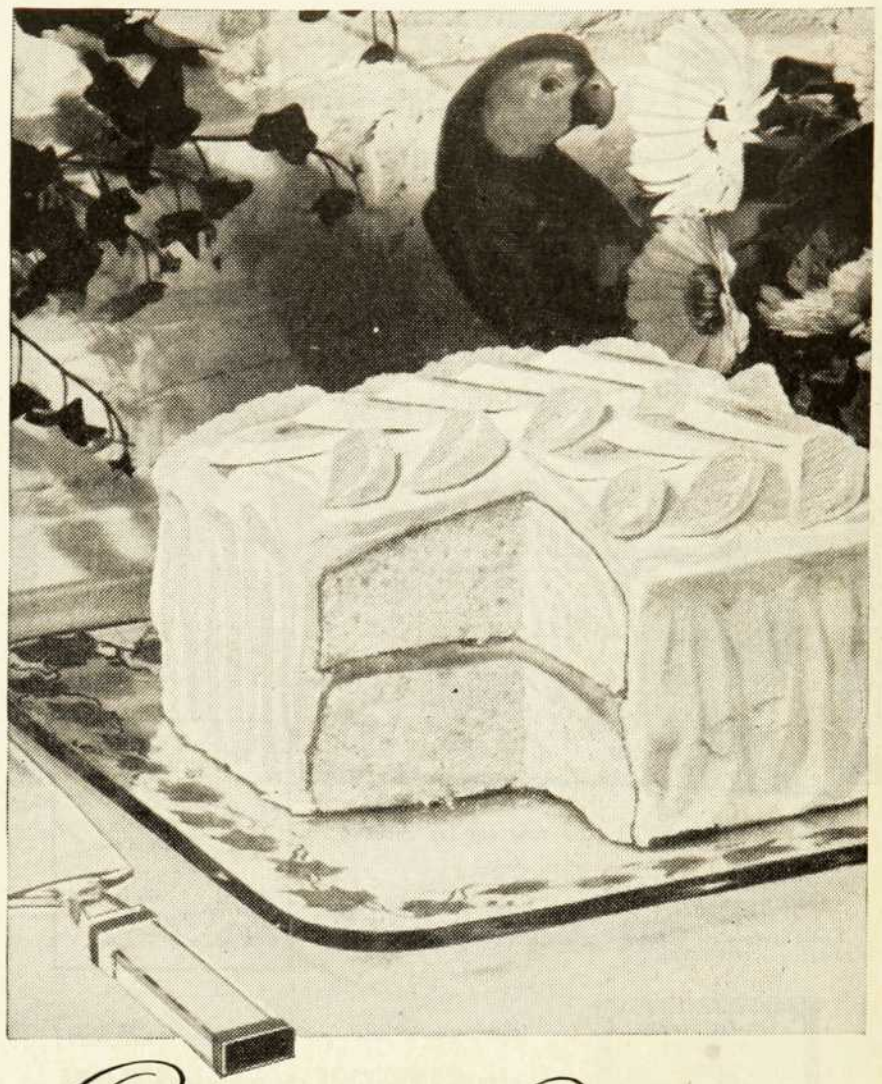
— Tiens, tiens, fit-il d'un ton ironique, il paraît qu'on me prend pour le diable. S'il en est ainsi, je me hâte de disparaître, en vous disant, madame, que je vous attends.

Et il sortit, tirant la porte sur lui.

Laurence, sous le coup de la terreur, avait les yeux hagards et tremblait comme une brebis qui vient d'échapper à la dent du loup.

Rien de la scène n'avait échappé à Mme Durosoy.

— Ah ! çà, ma chère petite, qu'avez-vous donc ? dit-elle à Laurence ; est-il possible que mon mari vous ait si fort effrayée ?



Exquis et Crémeux

GÂTEAU À L'ORANGE ET AUX BANANES

• De juteuses sections d'oranges et de savoureuses tranches de bananes sur un glaçage mousseux—voilà un régal pour mettre l'eau à la bouche! C'est le délicieux Gâteau 'Magic' à l'Orange et aux Bananes.

Pour faire des Pâtisseries à mie fine et succulente, employez toujours la 'Magic'. Depuis 3 générations, les Canadiennes mettent leur confiance dans cette poudre à pâte pour réussir leur pâtisseries. Faites comme elles!

Délicieux, léger— fait avec la 'MAGIC'



GÂTEAU À L'ORANGE ET AUX BANANES

½ tasse shortening	½ c. à thé sel
1 tasse sucre	¾ tasse lait
2 oeufs	1 c. à thé vanille
1¾ tasse farine ordinaire tamisée	Garniture à l'orange
3 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'	Sections d'orange
	Glaçage à l'orange
	Tranches de bananes

Crémez ensemble shortening et sucre. Ajoutez les oeufs, un à un, battant après chacun. Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel; ajoutez au mélange crémeux, en alternant avec le lait. Ajoutez la vanille. Versez dans 2 moules à gâteau carrés de 8 pouces, graissés. Cuisez à four modéré (375°F.) 25 minutes.

Laissez tiédir 5 min. Démoulez et faites refroidir sur support en broche. Etendez la garniture à l'orange sur l'étage du bas; parsemez de sections d'oranges. Déposez l'étage du dessus sur la garniture; recouvrez de glaçage à l'orange. Garnissez de sections d'oranges et de tranches de bananes.

GLAÇAGE À L'ORANGE: Mélangez 2 blancs d'oeufs, 1 tasse sirop de maïs clair et ⅛ c. à thé de sel. Cuisez sur eau bouillante en battant avec batteur rotatif 7 min. ou jusqu'à ce que le glaçage se tienne. Ajoutez 1 c. à soupe d'écorce d'orange râpée. Teintez avec de la couleur végétale d'orange.

GARNITURE À L'ORANGE: Mélangez ⅓ de tasse sucre, 3 c. à soupe farine et ¼ c. à thé sel; ajoutez ½ tasse d'eau. Battez 2 jaunes d'oeufs et ajoutez. Ajoutez ½ tasse jus d'orange et 1 c. à thé jus de citron. Cuisez sur eau bouillante, brassant constamment, jusqu'à épaississement. Couvrez; cuisez 5 min. Ajoutez 1 c. à thé écorce d'orange râpée. Laissez refroidir.

Pour empêcher le noircissement des tranches de bananes, plongez-les dans le jus d'orange ou ne les déposez sur le gâteau qu'au moment de servir.



Je détestais prendre des laxatifs violents

Il semblait qu'il me fallait prendre *quelque chose!* Je savais que les laxatifs violents irritent le système digestif et nuisent à la nutrition. Que devais-je faire?

C'est alors que j'entendis parler du citron dans de l'eau

Vous ne le croirez peut-être pas avant d'en faire l'essai, mais c'est un *fait*... Si vous prenez le jus d'un citron frais dans un verre d'eau dès que vous vous levez, le matin, vous n'aurez presque jamais besoin de laxatifs violents. La plupart des gens trouvent que ce breuvage de fruit naturel provoque l'élimination *normale* de jour en jour!





C'est sain!

Le citron dans de l'eau n'est pas un purgatif. Il aide mon système à *se régler lui-même*. Il donne les meilleurs résultats quand on en prend tous les jours. Ni trop fort ni trop sur—juste assez piquant pour être rafraîchissant. Nettoie la bouche, réveille! Pourquoi prendre des laxatifs violents alors que du citron dans de l'eau est si *bon* pour vous!

IL N'Y A PAS DE FRUIT plus sain que les citrons!

Des générations de Canadiens ont pris du citron pour la santé... les citrons comptent parmi les plus riches sources de vitamine C, ils aident à prévenir les rhumes, alcalisent et facilitent la digestion. Plus de 12,000,000 prennent maintenant du citron pour la santé. Essayez vous-même du citron dans de l'eau! Donnez-lui le temps d'établir votre régularité.

Le jus d'un citron frais

dans un verre d'eau

dès le lever

Citrons Sunkist de Californie

Assurez votre régularité de la manière salutaire!

du CITRON dans de l'EAU

...en vous levant le matin



ON DÉAMBULE TOUJOURS AVEC CONFIANCE QUAND ON A RECOURS A **"NUGGET"**

13F-48

POLI À CHAUSSURES NUGGET

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE?...

Ne cherchez pas plus longtemps! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines: *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME!

— Ah! balbutia la jeune fille d'une voix oppressée, c'est... est... M. Durosoy?...

— Est-ce qu'un autre que mon mari se serait permis d'ouvrir cette porte? Mais, en vérité, mademoiselle, je ne comprends pas pourquoi vous tremblez ainsi. On dirait que vous allez vous trouver mal. Voyons, est-ce que vous connaissez M. Durosoy?

— Non, madame, non, je ne le connais pas, répondit vivement la jeune fille.

— Alors, pourquoi ce trouble, cet effroi?

— Je ne sais, madame... La surprise... Et puis, il m'a semblé...

— Il vous a semblé?

— Que M. Durosoy était un autre homme, qui... que... Mais je me suis trompée, madame; j'en suis bien sûre, je me suis trompée!

Un sourire moqueur courut sur les lèvres de la jeune femme.

— Assurément vous vous êtes trompée, ma chère petite, dit-elle froidement, et vous n'avez plus qu'à rire de votre singulière émotion.

— C'est vrai, madame, reprit Laurence d'une voix mal assurée.

— Ne nous occupons donc plus de cet incident; vous avez maintenant à me déshabiller. Prenez garde, mademoiselle, si vous continuez à trembler ainsi, vous allez faire tomber vos épingles, et votre travail sera à recommencer.

Laurence ne parvint pas à vaincre complètement son émotion; cependant, avec beaucoup d'attention et de précautions, elle put enlever successivement toutes les parties de la robe sans avoir rien détruit du travail de l'essayage.

Elle plia soigneusement les pièces, les remit dans la boîte, puis, saluant Mme Durosoy, elle s'empressa de gagner la porte, comme si elle fuyait un effroyable danger.

Elle descendit rapidement l'escalier, sans oser regarder derrière elle, bien qu'elle s'imaginât qu'on la poursuivait. Mais, dès qu'elle eut mis le pied sur le trottoir de la rue, elle poussa un soupir de soulagement; alors seulement elle commença à se remettre de la frayeur que M. Durosoy lui avait causée.

Elle se jeta dans sa voiture et le cheval partit aussitôt, obéissant au coup de fouet du cocher.

— Mon Dieu, mon Dieu! se disait Laurence, c'est au moment où je commençais à oublier, à être un peu tranquille, que cet homme se retrouve tout à coup devant moi! Durosoy, c'est Durosoy qu'il se nomme, ce misérable qui m'a condamnée à de si horribles souffrances! Ah! je sens renaître en moi toutes mes sombres terreurs!

Pelotonnée dans un coin de la voiture, cachant sa figure dans ses mains, la malheureuse se mit à sangloter.

Mme Durosoy avait sonné sa femme de chambre et, pendant que celle-ci aidait sa maîtresse à remettre le costume qu'elle avait quitté pour se mettre entre les mains de l'essayeuse, la jeune femme réfléchissait.

Elle avait parfaitement compris que la jeune ouvrière avait voulu se soustraire à des questions embarrassantes, en déclarant qu'elle s'était trompée en croyant reconnaître M. Durosoy.

L'ancienne amoureuse d'Etienne Renaudin avait vu et savait à quoi s'en tenir.

La pâleur de son mari, son attitude embarrassée, l'empressement qu'il avait mis à se retirer, et, plus que cela, le cri d'épouvante de la jeune fille, son trouble, son effarement, lui avaient dit clairement qu'ils se connaissaient.

Il importait peu à la jeune femme que la couturière eût été autrefois l'amie de son mari et même qu'elle fût une de ses nouvelles conquêtes.

Mme Durosoy n'était pas jalouse. Elle n'aimait point son mari, qu'elle avait épousé par un coup de tête, et elle savait qu'elle ne pourrait jamais l'aimer.

Avant de le bien connaître, elle n'avait éprouvé pour lui aucune sympathie; maintenant qu'elle savait ce que valait M. Hector Durosoy, sa froide indifférence d'autrefois s'était changée en mépris, et son mari lui inspirait une sorte de dégoût.

Mais elle était curieuse comme toutes les femmes; elle voulait savoir.

Parbleu, elle n'ignorait pas que son mari était un viveur, un débauché un coureur de boudoirs, et qu'il ne l'avait épousée que pour sa dot et ses espérances, étant fille unique. Mais tout ce qu'elle pouvait apprendre, tout ce qu'elle parvenait à découvrir touchant l'inconduite de M. Hector était autant d'acquis à son actif. Car la belle Julie sentait très bien qu'elle ne pourrait pas vivre éternellement avec un homme qu'elle méprisait et ne tarderait pas à haïr.

Nous ne voulons pas dire que Mme Durosoy songeait à tromper son mari; mais, assurément, elle avait déjà la séparation de corps dans l'idée.

Depuis cette soirée chez Mme Joramie, où Alexis Mollin avait si cruellement rappelé Etienne Renaudin à son souvenir, elle pensait souvent et beaucoup plus qu'elle ne l'aurait voulu à ce brave garçon, que son père avait chassé honteusement comme un malfaiteur et qui, désespéré, était allé se pendre à une branche d'arbre au bois de Boulogne.

Le mariage n'avait pas beaucoup changé Julie; c'était toujours la même femme fantasque, romanesque, obéissant aux impulsions de son tempérament, se livrant sans réserve à ses impressions bonnes ou mauvaises.

Alexis Mollin avait remis Etienne sur un piédestal, et Julie avait retrouvé son héros pour un nouveau petit roman. Si Etienne eût été à Paris, elle était femme à aller se jeter dans ses bras, en lui criant, pour se faire pardonner:

« Je t'aime, prends-moi!...

Heureusement pour le mari, Etienne était en Russie et ne devait pas probablement revenir de sitôt.

Quoi qu'il en soit, les pensées de Mme Durosoy n'étaient point de nature à resserrer les liens d'une union que M. Clamergeat avait cru cimenter solidement avec un beau million de dot.

Dès qu'elle fut habillée, la jeune femme se rendit dans la salle à manger, où M. Hector, déjà à table, l'attendait pour déjeuner.

M. Durosoy, qui ne se couchait jamais qu'à deux ou trois heures du matin et ne se levait qu'à onze, déjeunait presque toujours avec sa femme en tête à tête.

Il sortait ensuite vers deux heures. Très rarement, et seulement quand il avait du monde, il rentrait à l'heure du dîner; autrement, Mme Durosoy ne revoyait son mari que le lendemain. Il est vrai qu'elle ne se plaignait point d'être un peu trop seule.

Une femme qui n'aime pas son mari se passe aisément de sa compagnie.

Mme Durosoy s'était assise en face de M. Hector, et tous deux silencieux, ils se mirent à déjeuner.

Julie paraissait songeuse; lui, de temps à autre, lui décochait un regard de côté.

Sans être positivement inquiet, M. Hector était préoccupé; il se demandait quelle révélation la jeune ouvrière avait pu faire à sa femme.

Les deux époux achevèrent de déjeuner sans s'être adressé la parole. Mais, quand le domestique leur eut servi le café et se fut retiré, la jeune femme prit une attitude dédaigneuse, et d'un ton moqueur, elle demanda à son mari:

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez cette petite ouvrière de Mme Violet?

Cette question fit comprendre à M. Durosoy que la jeune fille n'avait rien dit à sa femme.

— Qu'est-ce que vous me demandez là ? répondit-il ; de quelle petite ouvrière parlez-vous ?

— De celle que vous avez vue avec moi tout à l'heure, me faisant essayer une robe.

—Mais je ne la connais pas du tout, cette jeune fille.

— Oh ! je sais que vous avez le mensonge facile, monsieur. Si vous ne connaissez pas cette demoiselle, vous n'auriez pas perdu contenance à sa vue, et elle-même n'aurait pas jeté ce cri qui n'était pas arraché seulement par la surprise.

« Au surplus, que vous la connaissiez ou non, je vous déclare que cela m'est parfaitement égal. Je n'en suis plus à me demander si vous avez une ou plusieurs conquêtes. Si je me permets de vous interroger, ce qui est un peu mon droit, en somme, c'est uniquement pour dire quelque chose. »

— Vous avez des idées étonnantes, ma chère.

— Comme vous des goûts singuliers, monsieur. Il est de fait qu'elle est fort jolie, cette demoiselle ; mais ce n'est toujours qu'une pauvre ouvrière.

« Vous n'êtes pas difficile, je le sais ; tout vous est bon ; il y a deux mois, j'ai été forcée de renvoyer ma femme de chambre parce que vous aviez avec elle des familiarités, pour ne pas dire plus, qui scandalisaient les autres domestiques. Entre une servante et une ouvrière, la différence n'est pas bien grande. »

— Ah ! çà, ma chère, deviendriez-vous jalouse, par hasard ? fit M. Durosoy, prenant, lui aussi, le ton railleur.

— Une femme, monsieur, répliqua crûment Julie, n'est jalouse que de l'homme qu'elle aime !

— Hum ! le mot est dur, fit M. Durosoy, qui se mordait les lèvres.

— Mais ne peut pas vous étonner ; je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour vous faire comprendre que je ne vous aime pas.

— Dites que vous ne m'aimez plus.

— Je ne vous ai jamais aimé, monsieur, riposta la jeune femme avec hauteur.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous mariée ?

— Ah ! ce jour-là, j'étais folle !

— De douleur ?

— Peut-être.

— Parce que votre père avait chassé de ses ateliers un ouvrier qui avait eu l'audace de lui demander votre main. Vous parliez tout à l'heure de mes goûts singuliers ; il me semble que les vôtres n'étaient pas extrêmement distingués quand vous jouiez le rôle d'amoureuse avec Etienne Renaudin.

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous ! s'écria Julie, une flamme dans le regard, vous n'avez rien à dire de ce jeune homme.

— Il me semble pourtant que, moi aussi, j'ai le droit...

— Pas un mot de plus, vous dis-je.

— Mais c'est vous, après tout, c'est vous qui me cherchez querelle à propos de votre ouvrière. Est-ce que je pouvais empêcher cette demoiselle de pousser un cri de surprise parce qu'une porte venait de s'ouvrir derrière elle ?

— Oh ! un cri de surprise !... Un cri d'épouvante, monsieur, si ce n'est pas un cri d'horreur !

— J'ai donc eu raison, alors, de dire qu'elle me prenait pour le diable ?

— Ou quelque chose de pire. Vous avez tellement effrayé cette jeune fille qu'elle n'a pu se remettre de son émotion et qu'elle s'est enfuie de la maison, affolée. Voulez-vous savoir ma pensée, monsieur ?

— J'écoute.

— Eh bien ! l'effroi de cette jeune fille m'a fait connaître la nature de ses sentiments à votre égard, et je crois qu'elle est une de vos victimes.

Un petit rire sec, aigu, éclata entre les lèvres de M. Durosoy.

— Voilà, fit-il, en haussant les épaules, votre imagination prend le galop, et vous vous mettez à charpenter un roman. Bon Dieu, qu'il y a donc de choses dans votre tête ! Vous devriez écrire, ma chère, vous avez l'invention facile, vous auriez beaucoup de succès.

Julie répondit au sarcasme par un regard de mépris.

Deux heures allaient sonner. M. Durosoy se leva et sortit en chantonnant la marche du *Prophète*.

XXVI — Où l'on retrouve Jacques Vernier

Le soir, M. Hector Durosoy dîna à son cercle. A huit heures, il quitta ses amis et se rendit dans un petit logement de garçon qu'il avait loué rue Favart, au premier étage, au fond d'une cour. C'est là que le gendre de M. Clamergeat avait ses rendez-vous d'affaires et autres ; car il ne donnait pas exclusivement son temps au plaisir. Hardi spéculateur à la Bourse, il menait de front les tripotages d'argent et les aventures d'amour.

M. Durosoy avait ce soir-là un rendez-vous, mais pas dans son logement de la rue Favart, où il ne resta que le temps nécessaire pour changer de vêtement.

Sur la place de la Bourse, il prit un coupé de place et se fit conduire boulevard de Port-Royal. Là, il mit pied à terre, paya au cocher sa course et se dirigea pédestrement vers les rues étroites et sombres du quartier Saint-Marcel.

Il pouvait être neuf heures et demie et, bien qu'on fût aux plus beaux jours de l'été, la nuit était noire, car le ciel était chargé de nuages et il y avait menaces d'orage.

C'était sans doute afin de pouvoir s'aventurer dans ce quartier excentrique, sans trop attirer sur lui l'attention des rôdeurs de nuit, que M. Durosoy avait cru devoir revêtir un autre costume.

Il portait un complet de drap anglais et était coiffé d'un de ces chapeaux d'étoffe, ronds, à bords étroits, également de provenance anglaise.

Le magnifique diamant qu'il portait habituellement à l'annulaire de sa main droite avait disparu, et la chaîne et les breloques de sa montre étaient entièrement cachées sous le gilet.

Arrivé rue Saint-Hippolyte, il s'enfonça dans une allée de maison mal éclairée par une lampe fumeuse, pénétra dans une cour beaucoup plus longue que large, au fond de laquelle il alla frapper à une porte ouvrant de plain-pied sur une espèce de trottoir raboteux, large d'un mètre.

Presque aussitôt, la porte s'ouvrit, et un homme, mal vêtu, d'assez mauvaise mine, qui tenait à la main un vieux chandelier de fer-blanc couvert de rouille, dans lequel brûlait une chandelle, s'écarta pour laisser entrer le visiteur.

L'homme referma la porte, poussa le verrou, évidemment afin d'éviter toute surprise, et alors seulement, d'une voix enrouée d'ivrogne, il dit :

— Bonsoir, monsieur Hector.

— Je vois que vous m'attendiez.

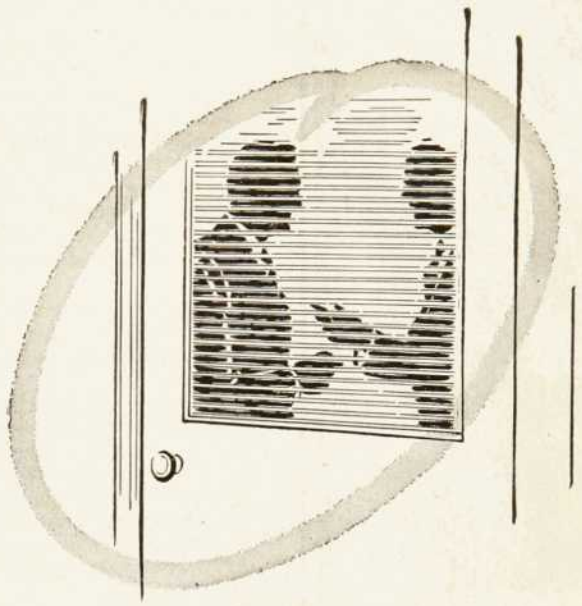
— En rentrant ce soir à sept heures, j'ai trouvé votre lettre. Vous avez bien fait de m'écrire, car autrement vous ne m'auriez pas trouvé.

— Votre femme est là ?

— Non. Est-ce que vous avez besoin d'elle ?

— Nullement ; c'est à vous seul que j'ai à parler.

— A la bonne heure ; d'ailleurs, c'est ce que j'ai compris. La femme a été demandée dans le voisinage pour veiller un vieux qui va probablement tourner de l'oeil cette nuit. Quand on n'est pas riche, monsieur Hector, on est obligé de faire n'importe quoi pour gagner sa pauvre vie. Ça s'est trouvé



C'est *entre nous*

Votre banque est à votre service à titre confidentiel.

Lorsque vous faites un dépôt, personne ne voit votre livret, sauf vous et votre banque. Lorsque vous faites un emprunt, cela reste entre vous et votre banque. Quand vous discutez vos problèmes financiers avec votre banquier, vous savez que c'est sous le sceau du secret.

Cette discrétion est l'essence même du système bancaire du Canada. Elle vous permet de traiter avec votre banque et d'utiliser ses nombreux services en toute confiance.

CETTE ANNONCE EST COMMANDITÉE PAR VOTRE BANQUE



DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE
Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».
(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

à merveille ; comme ça, je n'ai pas eu besoin de dire à la vieille d'aller se promener au bord de la Bièvre afin que nous puissions causer tranquillement de la petite affaire qui vous amène.

— Qu'est-ce que vous faites, maintenant ?

— Oh ! pas grand'chose.

— Vous travaillez, cependant ?

— Des bricoles, des riens.

Les deux hommes étaient entrés dans la seconde petite pièce dont se composait le taudis.

Le maître du lieu posa sa lumière sur une table où il y avait une bouteille d'eau-de-vie presque vide, un verre, une pipe culotée et une blague à tabac.

— Il n'y a pas ici de moelleux fauteuils, monsieur, dit l'homme ; mais voilà une chaise, vous pouvez vous asseoir.

Et, s'asseyant lui-même sur un escabeau, il se mit en devoir de bourrer sa pipe, tout en regardant sournoisement M. Durosoy.

Celui-ci ne manquait pas d'une certaine bravoure, pour s'asseoir en face de cette espèce de gueux qui n'avait, certes, point la figure d'un honnête homme.

Sans doute, le connaissant depuis longtemps, il savait qu'il n'avait rien à redouter.

Si puissant que fût le mobile qui faisait agir M. Durosoy, on peut croire qu'il ne serait pas venu de gaieté de coeur se fourrer dans un coupe-gorge.

Mais qui donc était cet individu, ce misérable, à qui l'élégant, le brillant Hector Durosoy rendait visite la nuit, probablement parce qu'il n'aurait pas osé faire cette visite en plein jour ?

On l'appelait Jacques, un prénom.

Son nom, il le cachait.

Mais, s'il se fût trouvé tout à coup en présence de certains personnages de notre histoire, de Pierre Valenski, par exemple, celui-ci, dans cet homme au visage flétri, vieilli, ravagé par la débauche et l'abus des liqueurs fortes, n'aurait pas hésité à reconnaître Jacques Vernier, l'ancien garde-chasse du comte de Soleure.

Sorti du bagne après avoir fait ses cinq ans, Jacques Vernier avait rompu son ban et était venu se cacher dans Paris, où semblent se donner rendez-vous les repris de justice et les malfaiteurs de toutes les nations.

Pendant plusieurs années, il vécut comme il put, plutôt mal que bien, faisant n'importe quoi, des copies de manuscrits à quinze centimes la page, balayant les magasins, nettoyant les vitrines, lavant les escaliers, traînant des voitures à bras, homme de peine un peu partout, et que sais-je encore ? Comme on ne vit pas de l'air du temps, il faut bien faire quelque chose, si l'on ne veut pas crever de faim un jour ou une nuit dans la rue, contre une borne.

Jacques Vernier ne s'était pas enrôlé dans quelque bande de voleurs et d'escarpes, non parce que ses sentiments s'y opposaient ou par répulsion du crime — il n'avait plus, depuis longtemps, ni sens moral ni conscience — mais parce que, ayant été au bagne, il était dominé par la peur d'y retourner.

Un jour, le hasard — que ne fait pas le hasard ? — lui fit rencontrer une femme jeune encore, d'une vertu douteuse.

Elle était maîtresse blanchisseuse et veuve depuis deux ans. Du vivant de son mari, modeste employé de bureau, mais qui apportait chaque mois régulièrement deux cents francs dans le ménage, elle avait connu l'aisance.

Maintenant, les affaires allaient cahin-caha.

Elle avait une fille très jolie et très intelligente dont on était enchanté dans le pensionnat où le père l'avait placée. Ne pouvant plus payer les trimestres de la pension, la veuve enleva sa fille à ses maîtresses pour la mettre en apprentissage chez une grande couturière.

Jacques Vernier, beau parleur et ayant encore, alors, certains avantages physiques, tourna complètement la tête à la blanchisseuse. L'ancien garde-chasse ne l'épousa point ; il se contenta d'en faire une amie d'occasion, ce à quoi la veuve consentit, d'ailleurs, très facilement.

D'abord, elle s'était follement éprise de M. Jacques ; ensuite, elle pensait qu'ayant un homme avec elle, l'aisance d'autrefois lui reviendrait ; bref, elle avait cru bien faire.

Pendant quelque temps, les choses allèrent assez bien ; mais Jacques qui, depuis sa jeunesse, avait contracté des habitudes de paresse, ne fit plus rien du tout dès qu'il fut certain que, grâce à sa compagne, la table et le logement lui étaient assurés.

Trouvant qu'il faisait trop chaud autour des brasiers chauffant les fers à repasser, il passait tout son temps chez les marchands de vin, à boire et à jouer aux cartes avec des camarades de rencontre.

La paresse conduit à l'ivrognerie, à la misère ; c'est fatal.

Les choses allaient de mal en pis chez la blanchisseuse ; elle dut céder son établissement et, de maîtresse, redevenir ouvrière à la journée. Mais, toujours affolée de ce vaurien, dont elle subissait la funeste influence, elle fit comme lui ; elle le suivait chez les marchands de vin, buvait les verres d'eau-de-vie ou d'absinthe servis sur le comptoir d'étain, et se grisait, trouvant sans doute une certaine volupté dans l'ivresse.

Alors, la dégringolade fut complète ; on connut la misère dans ce qu'elle a de plus hideux, et Jacques Vernier et sa digne compagne descendirent l'un après l'autre tous les échelons de l'échelle.

Heureusement, il y avait la fille de la veuve qui, ayant fini son apprentissage, était devenue une habile couturière. Tout ce qu'elle gagnait, elle le donnait à sa mère, se réservant à peine l'argent qui lui était nécessaire pour s'habiller, s'acheter des chaussures et un peu de linge.

Assurément, elle ne parvenait pas à chasser la misère du logis ; mais, grâce à elle, sa mère et Jacques Vernier ne mouraient pas de faim ; ils pouvaient même se livrer à leur honteuse passion,

[*Lire la suite page* 55]

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?



MARCELLE HANCK, une interprète remarquablement douée que la radio nous a fait connaître ces dernières années. Mlle Hanck commença d'abord ses études sous la direction de son père puis s'inscrivit au studio de Sita Riddez, pour la diction, et à celui de José Delaquerrière pour le chant. Elle fut remarquée, notamment aux émissions suivantes : "Les Voix du Pays", "Radio-Collège", "Qui est coupable ? " et autres. Mlle Hanck est jeune, très douée, et nul doute qu'elle ira loin.

Photo Famous Studio.

ROYAL SCOT HIGHLAND WHISKY

Délicieusement Différent





L'un des ingrédients les plus précieux de ce fameux Highland Whisky est son malt écossais. Le Royal Scot Reserve Highland Whisky est fait en partie avec un malt importé de la plus haute valeur, venant des Distilleries Hiram Walker d'Ecosse.

Ce splendide whisky au malt importé d'Ecosse est coupé à Walkerville, Ontario, avec un malt de haute qualité produit au Canada, provenant d'un germe spécial séché sur des feux de tourbière, ensuite distillé d'après une vieille tradition écossaise.

Goûter ~~*Voir*~~ *c'est Croire*



Le résultat de ce mélange expert de whisky à malt canadien et écossais devient le distinctif Hiram Walker Royal Scot Reserve Highland Whisky. Nous vous invitons à goûter le Royal Scot Reserve Highland Whisky. Vous l'offrirez fréquemment, et avec orgueil!

Hiram Walker's

ROYAL SCOT
RESERVE
HIGHLAND WHISKY

HIRAM WALKER & SONS LIMITED, WALKERVILLE, ONTARIO, CANADA



LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

UNE FOURNEE D'ANGLICISMES

La situation qui en résulte est déplorable. A côté de la langue technique (tous les termes de l'automobile, par exemple), le vocabulaire usuel est sérieusement entamé. Les mots français les plus faciles, les plus ordinaires sont chassés par des expressions anglaises. Les chauffeurs disent *black up*, quoi que *reculer* n'ait rien de bien sorcier. *Ballon* se mue en *baloon*. Les mécontents *kikent* (rouspètent). Celui qui est maigre n'est pas *fat* (gros). Si on s'amuse on a du *fun*. Les chanceux sont *lucky* ; les autres ont des *badluck*. Les amoureux sont *en amour*. Sur la *track* (voie ferrée) passe un *engin* (locomotive) que conduit un *ingénieur* mécanicien. Les jeunes filles, paraît-il, portent des bloomers (culottes), un slip (jupon) et une brassière (soutien-gorge). Les hommes ont un coat (veste) et une veste (gilet), et leur pantalon est muni d'un fly (braguette). Tous ces articles sont faits de bon matériel (tissu, étoffe), quand ce n'est pas de bon stuff (même sens). Deux voitures qui se heurtent se bumpent. Ou si elles sont immobilisées, elles sont stuckées. Un bâton de ski, de même qu'une tringle, est un pole. La formule "Pour les aveugles, Monsieur" est trop française ; les quêteuses disent donc : "Tag-day, Monsieur". Bureau de vote est trop long ; on le remplace par poll, qui se prononce à l'anglaise, bien entendu. Coco, lui, est trop court ; on parle donc de cocoanut. Quand on part en voyage on emporte un suit-case (valise), une malle (même sens) ou une valise (malle). Presque tout le monde aime les peanuts (arachides). Dans les restaurants, les waitress (serveuses) donnent une napkin (serviette) à leurs clients en attendant de leur remettre le tchèque (addition). Si on est triste, on a les bleus (cafard). Quand on a peur, on shake (tremble). Celui qui n'a pas le sou est cassé (fauché). Et les innombrables personnes qui se servent des expressions qui précèdent et de beaucoup de même farine, cassent le français (le massacrent)... Mais la liste est trop longue : il faut que je mette les breaks (freins). (Richard Morfit).

•

L'INVASION DE L'ANGLAIS VERS 1880

M. Hippolyte Cocheris, littérateur et paléographe, a fait paraître : "Entretiens, sur la langue française" (1872-1874) ; "La langue française, origine et histoire" (1882) ; "Origine et formation de la langue française. Notions d'étymologie" (1880).

S'amusant à faire entrer dans un aperçu rapide des progrès de l'anglais en France, depuis la Restauration, un certain nombre de termes dont le défilé ne manque pas de piquant, il s'exprime ainsi : "Il était de mode alors que les *dandys*, les *fashionables*, revêtus du *carrick*, de la *redingote*, du *plaid*, du *spencer*, allassent sur le *turf* en *tilbury*, en *break* ou en *dogcart* avec un *groom* derrière leur voiture et un *boule-dogue* en avant, juger de la force des *jockeys* dans le *steeplechase*. Lorsque les plaisirs du *sport* étaient terminés, ils prenaient part à un *lunch* où ils réparaient par un *beefsteak* ou un *roastbeef* avec une tranche de *pudding* et un bol de *punch*, les forces qu'ils auraient pu perdre. Si un *festival*, ou un *raout*, ou une *mess* d'officiers ne les retenaient pas, ils se décidaient, pour chasser le *spleen*, à faire un *whist* dans quelques salons, ou à boire quelques verres de *rhum* ou de *gin* dans un établissement *confortable* où des *clowns* se livraient à la *boxe* pour égayer leur *humour*. A une certaine époque de l'année, ils allaient habiter quelque cottage et augmenter la valeur de leurs terres en faisant *drainer*. Quelquefois, ils partaient en *touriste*, prenaient la meilleure cabine du premier *paquebot* venu, s'ils n'avaient ni *yacht*, ni *cutter* à leur disposition, et faisaient connaissance avec le monde *interlope* de toutes les capitales européennes."

•

MOTS MASCULINS POUR DESIGNER DES FEMMES

On sait que le mot anglais "spring chicken" désigne une toute jeune fille. L'équivalent français est : un tendron. On peut dire aussi : fillette, jouvencelle, trousse-pète (sens péjoratif), gamine (sens favorable).

On remarquera que le mot tendron, bien que d'apparence masculine, désigne un être féminin.

Il y a un certain groupe de noms à l'air masculin qui désignent cependant des filles ou des femmes. Ils ont le vêtement lexicologique masculin et aussi la laideur masculine. En les examinant de près, on voit qu'ils s'appliquent à des femmes, et non des plus gracieuses, hélas !

Un laideron : Fille ou femme laide.
Un souillon : Servante malpropre.
Un torchon : Même sens.

Un chaperon : Personne sérieuse qui accompagne dans le monde une jeune personne, une jeune femme. On donne aussi ce nom à une jeune fille qui accompagne sa soeur ou une amie dans ses sorties avec son amoureux. Le mot chaperon n'a pas du tout le sens péjoratif des précédents : laideron, souillon, salisson.

La langue française a la plus grande prudence et de délicates exigences lorsqu'il s'agit des jeunes filles. Elle ne veut pas que nous employions seul le mot fille et que nous le lançions dans une phrase sans qu'il soit accompagné. Le mot fille sans déterminatif ou sans qualificatif a une réputation passablement avariée. Il ne se dit pas. Ce serait manquer de respect à une jeune personne que de la désigner ainsi : une fille.

C'est que, dans le domaine de la grammaire comme dans les habitudes du monde qui sait les bonnes manières, une vraie demoiselle ne sort pas sans être chaperonnée par un mot respectable. On dit très convenablement une jeune fille, une bonne fille, une charmante fille, une pieuse fille, une vieille fille, mais on ne dit pas : une fille. On dit très bien aussi : ma fille, ta fille, sa fille, mes filles, tes filles, vos filles. Ici, c'est le cas possessif, le papa ou la maman qui chaperonne. La grammaire est prudente : pas de sortie seule pour ses filles. C'est le cas de dire : la grammaire maternelle.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La principauté de Jaipur a célébré, le 14 décembre dernier, le jubilé d'argent de l'accession au trône de son maharadjah. Pour les quelques 2,700,000 sujets du jeune souverain, cet anniversaire a été le prétexte à de grandes réjouissances, tandis que dans Jaipur même, au palais du maharadjah, se déroulait une grandiose cérémonie dont chaque instant faisait penser aux tableaux enchanteurs des contes fabuleux des Mille et une Nuits, car ces costumes brodés de pierreries, ces éléphants de parade, ce chatoiement des soieries et des ors ne ressemblent-ils pas à un monde de légende ? Le gouverneur général des Indes et lady Mountbatten, ainsi que plusieurs maharadjahs de principautés voisines et une foule de personnalités, étaient venus à Jaipur pour assister à ce jubilé, auquel leur présence ne donna que plus d'éclat. Dans la matinée, le souverain, qui n'est âgé que de trente-six ans, s'est rendu, pieds nus ainsi que le veut le rite, à son temple particulier, où avait lieu un service religieux, et sur toute la distance qui sépare le palais du temple une foule considérable se pressait, venue pour saluer celui que son peuple considère presque comme une divinité. Puis le maharadjah reçut des notables le traditionnel tribut de roupies d'argent par lequel ils l'assurent de leur fidélité, et cette cérémonie acheva les fêtes de ce jubilé qui, pour quelques heures, transporte ceux qui y assistèrent dan un autre monde.

•

Une des merveilles dont on parle le plus actuellement est certes ce *radar* aux applications innombrables, tant guerrières que pacifiques. Or, il se trouve que ce *radar* merveilleux existe depuis des millénaires et qu'il joue son rôle directeur chez une créature des plus décriées : la chauve-souris. Il suffit d'avoir vu un de ces petits mammifères ailés se diriger avec une sûreté absolue parmi les éboulis de sa grotte ou tracer des orbes précises dans les clochers, pour se demander comment il accomplit de semblables prouesses. La chauve-souris virevolte sans cesse, et ces changements de direction lui sont possibles grâce à certaines facultés de vol. Elle joint à une vitesse élevée la capacité de virer, de changer de cap presque instantanément. Or, toutes ses évolutions se passent dans une obscurité qui peut être absolue. Le contraste est frappant entre l'animal qui évolue sans la moindre difficulté et l'homme qui avance péniblement en assurant son pas et en tâtonnant. Il n'est donc pas exagéré de dire que c'est un véritable *radar* qui permet à la chauve-souris de se diriger avec autant d'aisance. Faisons remarquer que les chauves-souris ne sont pas les seuls mammifères à percevoir les ultra-sons. Beaucoup d'animaux possèdent des capacités auditives bien plus étendues que l'homme quant à la variété des sons entendus. C'est ainsi que les chiens perçoivent certaines catégories d'ultra-sons. Cette faculté est utilisée par la police qui se sert d'un sifflet ultra-sonore, dit sifflet de Galton, pour diriger les chiens policiers sans donner l'alerte aux criminels.

Par un hasard singulier, Avignon, où sept papes résidèrent pendant sept dizaines d'années, avait sept hôpitaux, sept confréries de Pénitence, sept couvents d'hommes, sept couvents de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

•

A quoi reconnaît-on un bon roman policier ? demandait-on à Agatha Christie. — Un bon roman policier, répondit-elle, n'est pas forcément un roman dont on ne trouve pas la solution, mais un mauvais roman policier est toujours un roman dont on n'a pas eu envie de la chercher.

•

Bien avant les guerres mondiales, la ville de Constantinople n'était pas précisément l'endroit où l'on se sentait toujours en sécurité. Il existait en effet des quartiers qui, n'étant pas éclairés la nuit, formaient de véritables guets-apens : hommes et bêtes égarés dans ces lieux n'en sortaient indemnes que très rarement. Se concertant entre eux, les ambassadeurs étrangers envoyèrent un jour un mémorandum au sultan, demandant plus d'éclairage pour la sécurité de leurs nationaux respectifs. Le gouvernement civil octroya cent mille piastres pour la construction d'un certain nombre de réverbères qui devaient éclairer les endroits obscurs ; mais grâce au *système oriental*, la somme fut divisée et sub-divisée entre les fonctionnaires et la ville entière demeura dans l'obscurité.

•

Georges IV, roi d'Angleterre, n'a jamais voulu donner un seul de ses habits. Katherine Powers mourut à Brooklyn, en 1940, laissant une accumulation de chèques non touchés et des dépôts dans onze banques différentes ; mais l'avare la plus célèbre aux Etats-Unis fut Hetty Green. A la mort d'une tante, elle hérita de $1,000,000, mais non satisfaite de cette fortune, elle consacra le reste de sa vie à la spéculation et ceci avec un succès toujours grandissant. Elle mourut misérablement à Hoboken, fut mesquine avec son mari et laissa à son fils et à sa fille la somme fantastique de $100,000,000.

o

Sur une colline suisse, au delà de Trojen, existe un petit village qui abrite 112 orphelins de tous les pays. Cette généreuse initiative est due à l'organisation *Pro Juvente*, à l'éditeur de Zurich, Walter Corti et à la générosité et au zèle des Suisses. Le village s'appelle *Kinderhorf Pestalozzi*, en souvenir d'un grand éducateur du pays et comprendra, lorsqu'il sera terminé, 24 chalets pouvant loger 384 enfants.

•

Lors d'une visite à Paris, en 1873, Nasr-ed-Din, Shah de Perses, assista à une représentation à l'Opéra et fut si enthousiasmé des danseuses qu'il chargea un de ses aides d'acheter toute la première rangée pour son harem... Lorsqu'on l'eut persuadé qu'il ne pouvait pas acquérir les danseuses, il commanda plusieurs centaines de costumes. De retour au pays, les dames de son harem, enchantées de cette nouvelle mode parisienne, l'adoptèrent et pendant cinquante ans, elles portèrent au foyer des jupes de ballerines.

UN éleveur de grenouilles géantes de Los Angeles a obtenu un spécimen de ces batraciens pesant cinq livres et mesurant quinze pouces de longueur.



Avec ce procédé...que éclat !

Le Nouveau Glo-Coat donne beaucoup plus d'éclat sans frottage ni polissage





Photo en couleurs naturelles

DES JOURS PLUS RADIEUX — pour vous et vos planchers de cuisine. La raison? Votre fournisseur a un nouveau et meilleur Glo-Coat en magasin. Ce *nouveau* Glo-Coat donne au linoléum et au bois verni de votre cuisine presque *deux fois* plus d'éclat qu'auparavant.

Ce merveilleux nouveau Glo-Coat fait plus que reluire vos planchers; il les protège aussi. La saleté et les éclaboussures ne pénètrent pas facilement cette brillante couche de cire . . . le Glo-Coat Johnson absorbe les coups et l'usure, prolongeant ainsi la durée de vos linoléums des années de plus. Il suffit de passer un linge humide sur les planchers pour les garder propres et hygiéniques. Pouvez-vous imaginer rien de mieux pour le linoléum de votre cuisine et vos autres planchers? Surtout si vous avez des enfants qui entrent et sortent de la maison à tout instant.

N'attendez pas — demandez aujourd'hui à votre fournisseur le Self Polishing Glo-Coat Johnson "plus-brillant-que-jamais".

REHAUSSEZ LA BEAUTÉ DU FOYER avec la Glo-Coat Sans Frottage, JOHNSON



Ecoutez le programme Johnson 'Qui Suis-Je?' Le lundi soir a 8.30 p.m. Sur le reseau de Quebec.

Cire en Pâte, Cire en Crème, Cire Liquide pour nettoyer et polir, Carnu pour Automobiles.

"Johnson" est une marque déposée.



Dans la salle de jeux, Pepsi-Cola a toujours sa place quand vient le moment des rafraîchissements. Le favori des jeunes comme des plus vieux, Pepsi va toujours droit au but!

BUVEZ UN PEPSI-COLA GLACÉ *aujourd'hui — et tous les jours!*

Dès la première gorgée, vous êtes fixé sur sa saveur délicieuse . . . et chaque verre est un nouveau régal rafraîchissant. La formule unique de Pepsi-Cola lui donne cette saveur exquise qu'aucun autre breuvage ne peut égaler. Quand vous avez soif, ou pour rendre encore plus agréable un moment de détente, buvez un Pepsi, dans la bouteille de 12 onces.

Les réunions redoublent d'entrain lorsque vous servez Pepsi-Cola à vos invités. Sans pareil au point de vue saveur *et* qualité, le pétillant Pepsi est toujours apprécié partout, car il n'y a pas de meilleur breuvage gazeux.



"Pepsi-Cola" et "Pepsi" sont les marques enregistrées au Canada de Pepsi-Cola Company of Canada, Limited.

CHOSES ET AUTRES

LA SUÈDE ENVISAGE L'AVENIR

PARLANT ces derniers temps devant les représentants des organisations du parti social-démocrate de Stockholm, M. Undén, ministre des Affaires Etrangères suédois, a commenté le plan Marshall et son importance pour la reconstruction de l'Europe. "Seuls, les Etats-Unis possèdent des ressources suffisantes pour donner une aide efficace à l'Europe souffrante, a dit M. Undén. Nos communistes essaient de présenter le Plan Marshall comme une attaque insidieuse contre l'indépendance économique et politique des pays européens et s'efforcent de nous faire croire que le motif véritable des Américains est la soif du pouvoir. C'est là une explication absurde. Mais, s'il en était vraiment ainsi, il nous semble que le monde pourrait tolérer placidement une soif du pouvoir qui prend seulement la forme d'un désir d'aider à la reconstruction économique. Dans une conférence qui s'est tenue récemment à Londres, les partis social-démocrates de l'Europe ont souligné avec force la nécessité de l'aide américaine, laquelle pour les classes ouvrières, n'est pas le moins urgente. Lorsque, grâce à cette aide, la production augmentera et que le niveau de vie des nations s'en trouvera sauvegardé ou amélioré, les communistes du monde entier trouveront difficile de convaincre leurs adeptes que cette aide a été pernicieuse," a dit le ministre des Affaires Etrangères.

Touchant les discussions actuelles en Suède sur la politique étrangère du pays, M. Undén a rappelé que pendant les dernières années de la décade 1930-1940, lorsque la Société des Nations, affaiblie, se montra incapable de fonctionner d'une manière efficace, la Suède, ainsi que les autres pays nordiques et la Suisse, retournèrent à la politique traditionnelle qu'ils avaient suivie avant la formation de la Société des Nations. "La scission du monde en deux blocs opposés qui se poursuit en ce moment a rendu une fois de plus actuelle pour notre pays la "politique de non-implication", a-t-il dit. "La politique contraire aurait pour résultat de permettre que notre pays devienne une base pour un groupe d'alliés auquel nous nous joindrions dans le but d'apporter notre contribution à une politique d'équilibre des puissances — en remplacement d'une organisation efficiente de sécurité internationale. Lorsque nous déclinons de devenir un des minimes poids dans un plateau de la balance, ce n'est pas que nous repoussions en soi l'idée d'un équilibre des puissances qui peut, dans une situation instable, jouer un rôle. Cependant, en adhérant à un bloc, nous ne pourrions qu'aggraver les frictions déjà existantes dans le monde. La conviction que nous devons demeurer en dehors de toute alliance est très profondément ancrée en Suède. Si quelque chose d'aussi irrationnel qu'une troisième guerre mondiale devait survenir — ce que le Ministre ne croyait pas vraisemblable — la Suède serait forcée de recourir pour la troisième fois à la neutralité armée. C'est là l'opinion du Gouvernement suédois et du Riksdag," a dit M. Undén.

"Un pays comme la Suède ne peut pas faire beaucoup pour aider à un développement pacifique," a dit en concluant le Ministre des Affaires Etrangères suédois. "Mais nous pouvons au moins éviter de créer une aggravation des frictions dans notre coin d'Europe. Nous pouvons aussi, par notre attitude, montrer que nous estimons notre contribution internationale la plus importante dans une situation grave être une défense vigilante de notre intégrité nationale et politique."

•

REPAS SUR ROUES "EN BONNET"

Depuis quelque temps, le Service bénévole féminin de Grande-Bretagne porte des "Repas sur roues" aux vieillards et aux invalides incapables de faire leur propre cuisine ou de se rendre au restaurant. Ces dames ont parfois de la difficulté à garder les plats chauds, car il est difficile de se procurer des cantines ambulantes bien outillées. A Portsmouth (Angleterre méridionale), on a eu l'idée excellente de couvrir chaque repas d'un "bonnet".

Chaque conductrice de cantine ambulante recueille son livret de commandes indiquant la quantité de repas requis, puis le nombre de "bonnets" voulus au centre. Elle se rend ensuite au British Restaurant où on lui remet les aliments, tout prêts dans des boîtes de métal. Elle met chaque boîte dans un bonnet qu'elle assujettit solidement, puis place le tout dans un camion dont l'intérieur est garni de tapis.

On n'enlève pas le bonnet, ou l'enveloppe, avant de déposer les aliments devant les "clients". Les invalides ou vieillards, à qui ne suffit guère un unique carnet de rationnement, éprouvent une joie qu'accroît la chaleur des mets.

•

LES APPARTEMENTS PRÉFABRIQUÉS

Les maisons préfabriquées aident à résoudre le problème de l'habitation en Grande-Bretagne, et voici qu'apparaissent les appartements préfabriqués!

En effet, près des quais de Londres, dans un quartier rasé par les bombes aériennes, s'élève un bâtiment d'un genre encore unique en Grande-Bretagne. Le passant inattentif n'y voit qu'un ensemble net et clair de douze appartements; pour les gens qui y ont trouvé un logement, c'est un refuge inespéré et, pour les directeurs de la construction d'habitations, c'est une "expérience".

Ces appartements sont construits de blocs de béton coulés au préalable, même pour la charpente, qui dépasse d'un étage ou davantage les maisons environnantes qui n'ont que deux étages. C'est le début en Grande-Bretagne de la "préfabrication" de bâtiments à plusieurs étages en béton. L'esprit inventif de la population a donc découvert un nouveau moyen de résoudre le problème du logement, encore fort ardu.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

LA DOUCE INSPIRATION

[*Suite de la page 50*]

quand le gain de la semaine de l'ouvrière était entre leurs mains.

Jacques Vernier, ayant allumé sa pipe à la lumière de la chandelle, regarda fixement M. Hector et dit :

— Maintenant, monsieur, vous pouvez parler ; je n'ai pas besoin de vous répéter que, si je peux faire quelque chose pour vous, je suis entièrement à votre service. Voyons donc de quelle petite affaire vous avez à m'entretenir.

— J'ai d'abord à vous apprendre une chose qui va vous étonner.

— Ah !

— Vous croyez, n'est-ce pas, que Laurence, d'une façon quelconque, a mis fin à ses jours ?

Jacques Vernier grimaça un sourire.

— Après son étrange disparition, monsieur, après l'avoir inutilement cherchée partout pendant des semaines et des mois, répondit-il, nous avons positivement cru, sa mère et moi, qu'elle s'était donné la mort. Nous devions supposer, en effet, qu'après s'être enfuie de votre chalet de Suresnes, elle s'était précipitée dans la Seine.

— C'est bien ce qu'elle a fait.

— Vraiment ?

— Oui, mais elle ne s'est pas noyée. Un fait-divers que je lus dans un journal le lendemain ou le surlendemain de l'événement m'apprit qu'elle avait été sauvée.

— Tiens, tiens, pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit cela ?

— Parce que je n'étais pas absolument certain que la personne retirée de la rivière fût Laurence.

— Et maintenant, vous en êtes sûr ?

— Oui.

— Eh bien ! monsieur, vous ne me surprenez pas en disant que Laurence existe ; je savais cela.

— Est-ce que vous l'avez revue ?

— Non.

— Alors, comment savez-vous qu'elle existe ?

— Par son portrait très ressemblant, que j'ai vu.

— Où cela ?

— Au Salon, donc !

— Vous êtes allé au Salon ?

— Oui, vraiment, monsieur, j'y ai fait ma petite visite. Cela vous étonne ? Il n'y a pourtant pas de quoi. Ah ! je devine votre pensée ; vous regardez mon accoutrement et vous vous demandez comment on a pu laisser entrer un pareil guenillard. Hé, monsieur, on a encore des amis qui ne sont pas tombés dans le malheur. J'ai donc emprunté à un ami son vêtement des jours de fête, y compris le tuyau de poêle et la chemise.

« J'avais envie de voir l'exposition de peinture, quoi.

« Requinqué, rajeuni, remis à neuf, superbe comme au beau temps de ma jeunesse, je m'en allai crânement, le gibus sur l'oreille, au Palais de l'Industrie où, pour mes vingt sous, je pus me promener dans les salles de l'exposition, tranquillement, à mon aise, tout aussi bien que les plus grands personnages de la capitale.

« Voyez-vous, monsieur Hector, j'aime les arts, moi, et j'ai un goût prononcé pour la peinture. J'ai manqué ma vocation : aujourd'hui je devrais être artiste. Cela vous fait rire, monsieur ; mais c'est comme ça... quand on aime les belles choses... Enfin, j'ai tourné autrement, n'en parlons plus ; il est trop tard !...

« Donc, je faisais ma promenade au Salon quand, dans une salle, je me heurtai à un groupe compact de visiteurs. On aurait dit qu'ils étaient en extase.

« Tiens, me dis-je, qu'est-ce qu'ils regardent donc ainsi ?

« Naturellement, je voulus voir aussi. Jugez de ma surprise, monsieur Hector, en reconnaissant Laurence dans une belle jeune femme debout près du berceau d'un enfant endormi. Je ne pouvais en croire mes yeux ; mais impossible de se tromper, tant la ressemblance est parfaite. C'était elle, c'était bien elle, je n'en pouvais douter.

« Avez-vous vu ce tableau, monsieur ?

— Je l'ai vu.

— Eh bien ?

— Comme vous, j'ai aussitôt reconnu Laurence.

— J'ai appris ainsi qu'elle n'était pas morte.

« Où se cache-t-elle ? Que fait-elle ? me demandai-je.

« La figure que j'avais sous les yeux, sur une toile, répondait à ma question.

« Parbleu ! me dis-je, elle a abandonné son état de couturière et, pour vivre, elle est devenue modèle, elle pose dans les ateliers de peinture. »

M. Durosoy sourit.

— Ah ! vous croyez cela ? fit-il.

— Oui, monsieur, je crois cela.

— A moins qu'elle ne soit la dulcinée du peintre qui l'a mise dans son tableau.

— Dame, c'est encore possible ; pourtant, je ne le crois pas.

— Pour quelle raison ?

— Vous allez voir. Dès le lendemain de ma visite au Salon, je me mis à la recherche de Laurence. J'avais le nom du peintre, Georges Ramel, et sans trop de difficultés, j'avais découvert son adresse, boulevard de Clichy.

« Pendant quinze jours consécutifs, je montai la garde devant la maison ; mais j'en fus pour mes frais ; pas de Laurence. Je vis le jeune homme entrer, sortir, mais toujours seul. J'appris seulement qu'il avait son atelier boulevard de Clichy et que son logement était rue Véron, à Montmartre.

« Eh bien ! Georges Ramel habite seul son logement ; c'est un garçon très rangé dont tout le monde fait l'éloge ; il ne reçoit jamais de femme chez lui ; c'est la concierge de la maison qui fait son ménage et lui prépare ses repas.

« Vous comprenez, monsieur Hector, que si Laurence était celle que vous dites, elle viendrait le voir à son atelier ou chez lui ; ils sortiraient ensemble. Mais pas du tout. Bref, comme je vous l'ai dit, j'en ai été pour mes frais et je suis toujours à me demander : où se cache-t-elle ? »

— Je peux vous le dire.

— Vous le savez ?

— Sans doute. Laurence n'a pas abandonné son état, comme vous le supposez ; elle est toujours couturière.

— Mais elle a posé ?

— C'est certain.

— Pourquoi ?

— Par complaisance, sans doute, pour être agréable à M. Georges Ramel.

— Alors, elle connaissait ce jeune homme ?

— Il faut le croire.

— Où et comment l'a-t-elle connu ?

— Je l'ignore ; mais cela importe peu.

— C'est vrai. Ainsi, vous savez où elle demeure ?

— Je vous l'ai dit.

— Et vous me donnerez son adresse ?

— Oui, mais à une condition.

— Quelle condition ?

— C'est que vous laisserez Mlle Laurence parfaitement tranquille.

— Pourtant, monsieur Hector, si elle gagne, si elle a de l'argent, n'est-il pas juste qu'elle vienne en aide à sa pauvre mère ? C'est un devoir, ça.

— Allons donc, vous n'êtes pas si pauvre que vous voulez en avoir l'air.

— Nous sommes à *quia*, monsieur ; on cherchait longtemps ici sans y trouver un rouge liard.

Veto
DISSIPE L'ODEUR de la transpiration

dit Alys Robi Charmante vedette Canadienne de la Radio



"Pour réussir, se garder toujours fraîche et soignée est aussi important que bien se vêtir. Voilà ce qui rend l'usage d'un bon désodorisant tellement essentiel. J'emploie Veto, la nouvelle crème désodorisante antiseptique de Colgate, pour deux raisons: sans danger, elle supprime l'odeur sous les bras, et elle enraye la moiteur de la transpiration."

Veto
SUPPRIME la transpiration

dit Jeanne Gagnon Garde-malade Diplômée de Montréal



"Je trouve que Veto est, sans contredit, le désodorisant le plus efficace que j'ai jamais employé. Doux, moëlleux, crémeux, et facile à appliquer — Veto enraye toute moiteur et supprime vraiment l'odeur sous les bras. Oui, sans aucun doute, Veto est mon désodorisant idéal."

Seul VETO, et aucun autre désodorisant, contient DURATEX, ingrédient nouveau, sûr, exclusif

- Veto est différent de tout autre désodorisant que vous ayez employé auparavant.
- Veto, et Veto seul, contient Duratex, nouvel ingrédient sûr, exclusif.
- N'abîme pas le linge.
- Sûr pour toute peau normale.
- Veto est plus crémeux — se répand, pénètre immédiatement . . . complètement.

Au comptoir de la pharmacie et des cosmétiques — 25¢ 39¢ 59¢



Reconnu inoffensif aux tissus

NE DURCIT PAS DANS LE POT
Jamais graveleux ni granuleux!



Photo non retouchée

29 ANS . . . MAIS

qui pourrait le croire!

Cette vilaine peau sèche, ridée et terne, double son âge! C'est dommage! Il serait si facile de l'animer, de l'embellir et ainsi de la rajeunir.

Apprenez le secret de cette jeunesse retrouvée — il réside dans l'unique Cold Cream Noxzema à triple action. Voyez comme il *nettoie à fond* — renouvelant la texture de la peau! Comme il *adoucit* la peau rugueuse et sèche . . . comme il *stimule* un teint défraichi et lui donne de l'éclat!

Essayez régulièrement cette crème, pendant 10 jours. Et vous verrez comme *votre* teint paraîtra plus frais et plus jeune! Le Cold Cream Noxzema se vend aux pharmacies et rayons à cosmétiques. 19¢, 33¢, 59¢.

NOXZEMA
cold cream



JEUNES FILLES
QUI TRAVAILLEZ

Si votre ouvrage vous épuise, recouvrez et maintenez vos forces avec cet infaillible fortifiant vitaminisé.

IDEAL A TOUS LES AGES.
CHEZ VOTRE PHARMACIEN.



Elixir Tonique du Dr Montier

Distributeurs: D WATSON & CO.
286 S.-Paul Ouest, Montréal F

Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY
CONTRE LE MAL DE TÊTE

LE SAMEDI

COUPON D'ABONNEMENT

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

— Vous ne pouvez avoir dépensé déjà les trois mille francs que je vous ai donnés il y a un an.

— On avait des dettes, monsieur Hector, qu'il a fallu payer : on devait au propriétaire, au boulanger, à l'épicier.

— Et au marchand de vins ?

— Mon Dieu, oui, et au marchand de vins. Que voulez-vous ? Je ne peux pas me passer de ma petite goutte, une vieille habitude. Enfin, tout s'en est allé, et depuis trois mois plus rien, plus rien ! Quand j'ai reçu votre lettre ce soir, ça m'a mis du baume dans le coeur.

« Ce bon M. Hector, me suis-je dit, il pense toujours à nous ; il a deviné que nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent et il accourt ; car c'est pour nous secourir que vous êtes venu ce soir, n'est-ce pas ?

« Comme je vous connais ! Tenez, mon bon monsieur Hector, je sens que vous avez là, dans votre poche, quelques jaunets pour le pauvre Jacques et sa vieille.

« Il est certain que si vous nous donnez, monsieur Hector, nous n'avons rien à demander à la petite ; il est même inutile, dans ce cas, de nous dire où elle demeure. »

— Au fait, vous avez raison, je ne vous donnerai point, quant à présent, l'adresse de Mlle Laurence.

— Alors, mon bon monsieur Hector, je tends ma main.

M. Durosoy tira son portefeuille et l'ouvrit.

Les yeux de Jacques étincelèrent.

Mais le portefeuille était peu garni ; il ne contenait que deux billets de cent francs.

M. Durosoy en prit un, qu'il mit dans la main du gueux.

— Oh ! encore l'autre, mon bon monsieur Hector ; soyez généreux ; vous savez bien que pour vous je me ferais pendre.

Le deuxième billet passa dans la main de Jacques Vernier, qui fourra lestement le don du magnifique Hector dans la poche de son pantalon.

Après un bout de silence, Jacques Vernier reprit :

— Quand me direz-vous où demeure la petite ?

— Quand le moment sera venu ; mais alors, vous entendez, vous et votre femme vous ne ferez absolument que ce que je vous dirai de faire.

— Hé, hé, fit l'ancien garde-chasse, en clignant de l'oeil, je crois comprendre : vous avez revu Laurence et tout de suite votre coeur s'est mis à faire tic-tac. Ainsi, monsieur Hector, ça ne s'est pas passé, vous en tenez toujours pour la petite ?

— Eh bien ! oui !

— Il y a des amours comme ça ; c'est une rage . . . quand elle vous a pris, c'est fini, elle ne vous lâche plus ! Ah ! ah ! ah ! je connais ça ; est-ce que nous n'avons pas tous, plus ou moins, passé par là ? Un joli minois, deux petits pieds qui trottinent, un mollet rond que laisse voir le cotillon et jusqu'au frou-frou d'une jupe, comme ça vous fait frissonner, comme ça vous empoigne un homme ! . . . Ça vous met tout sens dessus dessous, quoi ! . . . Cristi, il me semble que j'y suis encore à ce beau temps, à cet heureux temps où je passais des heures à regarder la fenêtre de ma belle.

« Mais va-t'en voir s'ils viennent ! Le temps a passé et avec lui ont passé les belles.

« Aujourd'hui, il ne me reste plus que le souvenir des beaux jours d'autrefois et le regret de n'y pouvoir revenir.

« Comme vous, monsieur Hector, j'ai eu une riante jeunesse ; comme vous, j'ai eu toutes les ardeurs ; j'ai été amoureux et j'ai été aimé ; car alors, j'étais un beau garçon, je m'en vante. Hein ! on ne s'en douterait guère aujourd'hui . . . Le malheur, la déveine et un tas d'autres histoires, voilà ce qui assomme un homme et le jette dans la crotte comme j'y suis.

« On a beau se rappeler le bon temps, monsieur Hector, on n'y est plus.

« Et pourtant, parfois, ça me cause encore certains frémissements . . .

« Eh bien ! oui, moi aussi, comme vous, j'ai eu de charmantes et folles escapades.

— Je le crois sans peine.

— J'en ai eu une, monsieur . . . Oh ! celle-là, je ne l'oublierai jamais ; vivrais-je cent ans encore, je ne cesserai pas de penser à elle ! Quelle femme ! quelle femme ! Elle n'avait pas sa pareille. Elle était belle à ravir les anges, et amoureuse . . . En elle tout était volupté ; son regard et ses lèvres étaient de feu !

« Et ne croyez pas que c'était une femme du petit monde, une ouvrière ou une demoiselle de boutique ou encore une de ces belles filles d'amour qu'on rencontre chaque soir aux Folies-Bergère. Peuh ! j'allais dans le grand, en ce temps-là. C'était tout simplement une comtesse monsieur. »

— Vraiment ? fit M. Durosoy, un sourire railleur sur les lèvres.

— Oui, monsieur Hector, c'était une comtesse, une vraie comtesse du faubourg Saint-Germain, ayant son hôtel à Paris, des châteaux en province, vingt chevaux dans ses écuries, quarante domestiques à ses ordres pour la servir.

« Et elle n'avait pas vingt ans et elle m'aimait ! »

— Comment s'appelle-t-elle cette comtesse ?

Les yeux de Jacques Vernier eurent un rapide éclair.

— J'ai juré de ne jamais prononcer son nom, répondit-il brusquement.

— Elle est morte, sans doute ?

— Je n'en sais rien.

L'ancien garde-chasse était devenu sombre. Il y avait, dans son regard farouche, quelque chose de sinistre.

Après être resté un instant silencieux et pensif, Jacques Vernier reprit :

— Ne parlons plus de cela ; d'abord, ça n'a rien de bien intéressant pour vous, et puis ça me rappelle, à moi, des choses que je voudrais pouvoir oublier.

— Vous avez raison, Jacques, il ne faut pas trop se rappeler le passé, dit M. Durosoy.

« Maintenant, écoutez-moi. »

— De mes deux oreilles, monsieur Hector.

— Je vais vous dire pourquoi je suis venu vous voir ce soir.

— Vous savez où demeure Georges Ramel ?

— Je vous l'ai dit.

— Dans la même maison que lui habite un vieillard, un ancien saltimbanque, appelé Mourillon.

— J'entends.

— Ce Mourillon a une fille ravissante.

— Bon, fit Jacques Vernier, clignant de l'oeil, une rivale de Laurence.

— Qui vous a dit cela ?

— Je devine, c'est facile . . . Quel gaillard vous êtes, monsieur Hector ; il vous en faut par douzaine, des jolies filles.

M. Durosoy ébaucha un sourire et reprit :

— Comme Mourillon, Mionne, — c'est le nom de la jeune fille, — a été saltimbanque ; il y a deux ans, à Neuilly, elle jouait la comédie dans une baraque ; elle a même fait beaucoup parler d'elle ; on venait de Paris pour la voir. Elle n'est que la fille adoptive du vieux saltimbanque, qui l'a trouvée un jour, on ne sait où. Jeune, jolie, intelligente, c'était une excellente recrue pour la troupe de saltimbanques, dont Mourillon était un des chefs. Celui-ci l'avait prise en affection et quand, tout à coup, il quitta le métier, il emmena sa protégée et alla se cacher avec elle rue Véron.

[*Lire la suite au prochain numéro*]

fiez-vous à
CHAMPION



LA BOUGIE PRÉFÉRÉE AU CANADA



Le nouveau SKAT, amélioré, chasse maringouins, mouches qui piquent, fourmis, tous moustiques avant même qu'ils ne piquent.

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.



Quand vous avez la
TÊTE LOURDE
et êtes déprimée



—quand vous n'avez pas envie de travailler ni de vous amuser—il se peut que vos reins soient détraqués. Des reins en mauvais état peuvent causer des maux de tête, maux de reins, douleurs rhumatismales, sommeil agité. Pour aider à rétablir le bon fonctionnement de vos reins, prenez des Pilules Dodd's pour les Reins. Dès qu'ils fonctionnent mieux, les reins débarrassent l'organisme des toxines et de l'excès d'acidité. Vous vous sentez bientôt mieux—et travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins et prenez-en dès aujourd'hui. 146-F

Pilules Dodd's POUR LES REINS

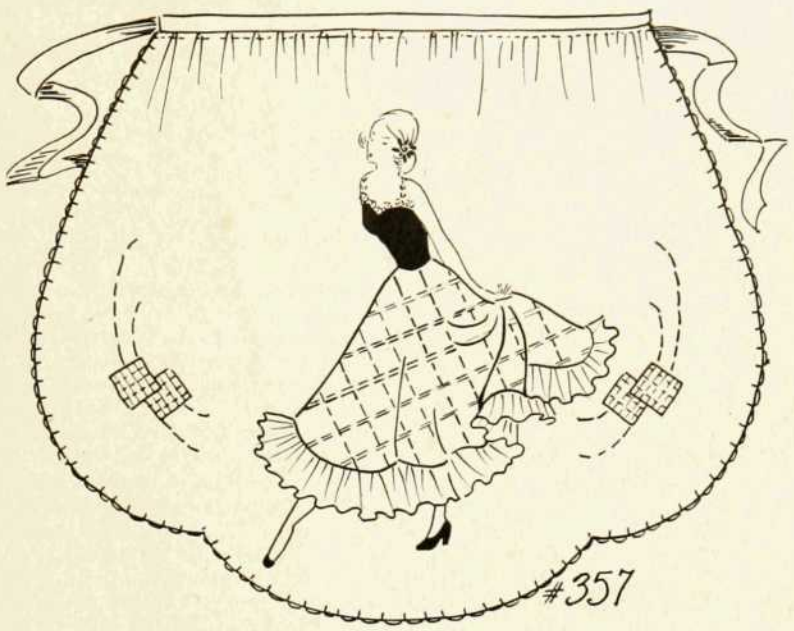
DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre
dressez-vous à
ROMEO AUGER
R 9363 7662, rue St-Denis, Montréal



NÉCESSAIRES RONSON . . . contient 3 'Pierres' Ronson Redskin ultra-longues, de l'essence Ronsonol, une mèche Ronson, un passe-mèche, une brosse et un feuillet d'instructions.

VOUS BRODEZ, MADAME?



DANSE, BALLERINE, DANSE . . .

. . . et elle dansera sur votre tablier dans son attrayante jupe brodée en rouge, noir et vert. Nous n'avons malheureusement qu'une seule grandeur pour taille moyenne sur coton blanc.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 357

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

☐ 357 — Tablier étampé	59 cents
☐ Coton à broder de couleurs	30 cents
☐ Patron étampé sur papier	25 cents
☐ Papier carbone, bleu ou jaune pour tracer	10 cents

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

Le Samedi — 19 *juin* 1948

DANS LE MONDE SPORTIF

[*Suite de la page* 15]

qui vous empêchent de jouer au baseball, comme vous le voudriez. Vous feriez peut-être mieux de consulter un médecin. Toutefois, voici un moyen simple et facile de se débarrasser d'un furoncle : La chaleur intense appliquée, quelques minutes, sur un furoncle, en arrête l'évolution à peu près dans chaque cas, surtout au début, c'est-à-dire dans les premiers jours. Cette méthode n'échoue que sur les pusillanimes et les ultra-sensibles. On peut se servir indifféremment soit de la lampe thermique ordinaire, soit de l'infra-rouge. Les parties non malades devront être protégées, par exemple avec un carton troué ou tout autre moyen qu'on jugera convenable . . . Placé à une distance approximative de dix à douze pouces du foyer, le furoncle est alors exposé aux rayons caloriques. Si la douleur provoquée par la chaleur devient insupportable, on s'éloignera davantage, jusqu'à tolérance . . . La durée totale de l'application de chaleur ne doit pas dépasser cinq minutes. En moyenne, deux à trois minutes suffisent. Les symptômes du furoncle disparaissent dans les quelques heures suivantes. Vingt-quatre heures plus tard, il ne reste qu'une légère croûte qui tombera d'elle-même après quelques jours, ou bien une vésicule, si on a chauffé un peu trop le furoncle. Et c'est tout . . . Aussi utile que simple, ce traitement peut rendre de signalés services, dans les cas de furoncles à localisation voisine de veines, pouvant alors causer des caillots. Pour les furoncles avancés, le résultat sera le même, à condition qu'on prolonge l'application.



Ce n'est pas l'âge, l'apparence ou les vêtements qui déterminent la jeunesse. C'est l'état d'esprit qui compte . . . la confiance en soi-même. Vous souvenez-vous que, lorsque vous étiez petite fille, vous étiez à votre aise 30 jours par mois—régulièrement? Aucun jours avec "épingles et ceintures" et renflements sous vos toilettes. Eh bien, vous pouvez revivre ces jours heureux en employant Tampax comme protection menstruelle!

Voici quelques autres avantages exclusifs à Tampax—la méthode "d'absorption interne". *Premièrement:* Tampax ne cause ni odeur, ni irritation. *Deuxièmement:* vous en oubliez la présence—lorsqu'il est en place! *Troisièmement:* vous pouvez porter Tampax dans le bain ou sous la douche. *Quatrièmement:* son format est si petit qu'il est facile d'en disposer. Et, *finalement*, Tampax ne vient pas à votre secours *seulement* pendant ces "jours-là" mais aussi pendant les jours "douteux" les précédant.

Mis au point par un médecin, Tampax est fait de coton hydrophile pur comprimé en de minces applicateurs. Une provision d'environ un mois se dissimule dans un coin de votre sac à main. En vente aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en 3 degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

( ) RÉGULIER ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom .....
(écrire bien lisiblement)

Adresse .....

..... Prov. TX48-11F



Un, deux, ça m'coûte un peu . . .

Nous comprendrions votre hésitation s'il s'agissait pour vous d'acheter une maison ou encore d'entreprendre un voyage en Angleterre. Evidemment, cela demanderait réflexion. Mais s'il s'agit pour vous de prendre le moyen le plus pratique en même temps que le plus économique de vous assurer une lecture abondante, variée, instructive, sans la moindre démarche, vous n'avez pas à hésiter comme dans la chanson : il faut, et dès maintenant, vous abonner à

LA REVUE Populaire

Pour y arriver, rien n'est plus simple : vous remplissez tout bonnement le coupon d'abonnement ci-dessous, et nous faisons le reste. Et après, chaque mois, vous recevrez par la poste, un numéro tout frais, tout nouveau de LA REVUE POPULAIRE. Chacun contient un beau roman d'amour complet, judicieusement choisi à votre intention, de même que quantité d'articles illustrés, traitant de tout ce que vous devez savoir pour être vraiment à la page : littérature, théâtre, mouvements artistiques, scientifiques, événements mondains et quoi encore. Le tout présenté dans une tenue typographique parfaite, se comparant à ce qui se fait de mieux à l'étranger. Et il y a ceci de merveilleux que LA REVUE POPULAIRE est tout à la fois d'intérêt local et universel. Faites bien le compte de ce que vous recevez pour le minime déboursé d'un dollar et demi, et vous ne direz plus comme Mireille dans la chanson : « Un, deux, ça m'coûte un peu . . . »

Notre roman de juin :

LE MANOIR AUX TEMPÊTES

par CLAUDE VIRMONNE

LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....*Province*.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion. MONTREAL 18, P.Q.

AU VOLANT

BONNE CONDUITE

par CLAYTON GRAY

PRÔNANT la prudence au volant, des affiches sécuritaires jalonnent partout les grandes routes. Animés d'esprit civique, journaux et magazines étalent sur des photos le spectacle macabre d'accidents de la route : limousine capotée en bordure du chemin et dont on vient de tirer des corps réduits en charpie sous le choc terrible subi dans cette prison d'acier. On substitue de plus en plus, toutefois, à cette propagande dramatique de conception nettement négative une méthode positive de beaucoup plus scientifique.

Grâce à cette méthode mise en vigueur dans la ville de Cleveland, on a diminué du quart et de la moitié les pertes par accident encourues par les conducteurs commerciaux et les propriétaires d'équipes de véhicules-moteurs : les conducteurs sont soumis à des épreuves éliminatoires sévères ainsi qu'à des cours de formation. Le mérite de cette nouvelle technique de formation revient au professeur Amos E. Nyhart, du Pennsylvania State College. On a en outre constaté que l'instauration dans les écoles publiques d'un cours de formation de conduite automobile diminuait de moitié le nombre d'accidents chez les jeunes conducteurs.

Ces épreuves se révèlent à tel point poussées qu'elles portent non seulement sur la précision visuelle du conducteur, mais encore sur des qualités aussi précieuses que "l'appréciation des distances," de même que ce qu'on appelle "le champ de visibilité". On recommande alors aux conducteurs qui mesurent difficilement les distances d'accorder plus d'espace lorsqu'ils croisent ou qu'ils doublent un autre véhicule, d'éviter aussi la circulation dense. Des épreuves d'acuité visuelle permettent encore de savoir si un conducteur est habile à percevoir un objet provenant de côté, tel automobile venant d'une rue transversale ou piéton sortant entre deux voitures stationnées.

Les cours de formation scientifique du conducteur ont débuté au Canada, à l'Université de Toronto, en septembre 1945 ; ils étaient patronnés par l'Université de Toronto, la Ligue de Sécurité d'Ontario et John Labatt Limited. Ils ont obtenu un tel succès qu'on les a établis en permanence dans une section à l'Université sous le nom de la Division de la Sécurité publique.

Ce cours soumet le conducteur à huit épreuves psychologiques. En plus de son acuité visuelle, de son appréciation des distances et des qualités de son champ de vision, on vérifie à l'aide d'un dynamomètre la fermeté de sa main au volant. Dépourvu d'une main ferme, il s'expose à des accidents si les freins ou le volant de sa voiture ne fonctionnent pas facilement.

On déconseille aux daltoniens de conduire à la tombée de la nuit ou dans l'obscurité. L'aiguille mobile révèle l'état physique du conducteur, alors qu'un faible éclairage et une lumière éblouissante établissant ses aptitudes en de telles circonstances. Au moyen d'un appareil, on vérifie encore à la fraction de seconde sa vivacité de réaction aux dangers en mesurant la vitesse à laquelle il applique les freins.

L'enseignement scientifique de la sécurité enregistre des progrès marqués au Canada. Bien que fondée depuis octobre 1946 seulement, la Division de Sécurité publique a déjà donné deux cours à l'Université de Toronto à l'intention de surveillants d'équipes de véhicules-moteurs et prêté son concours à un autre en l'Université McGill.

A cette dernière institution, cet enseignement a fait partie d'un programme de cours publics que dirige le col. Wilfrid Bovey. Offert en février de l'année dernière, il a été accueilli avec un tel enthousiasme qu'on avait projeté de l'inscrire de nouveau au cours de jour en mars dernier.

Organisateur de l'enseignement de la sécurité automobile dans des milliers d'écoles secondaires américaines, le professeur Nyhart est d'avis qu'on manifeste de plus en plus d'intérêt dans les villes canadiennes en faveur de la formation des écoliers à la bonne conduite automobile. "Il faudra, cependant, deux ans avant que ces cours débutent pour de bon," a-t-il ajouté.

Il importe en effet au plus haut point de procurer cet enseignement aux adolescents. Les statistiques récentes ne révèlent-elles pas que les jeunes gens de 16 ans enregistrent, sur une base de milles parcourus, un taux de fatalité de neuf fois plus considérable que le groupe au meilleur record, celui de 45 à 50 ans.

L'organisation de l'enseignement de la conduite automobile dans les écoles secondaires canadiennes se poursuit sous la direction de M. W. A. Bryce, directeur, Division de la Sécurité publique, Université de Toronto. On a bon espoir que, dans un avenir rapproché, nombre de villes et localités du pays bénéficieront de cet enseignement.

(L'Ovale C-I-L)

La fabrication du nylon peut s'effectuer d'après un nouveau procédé qui comporte l'emploi de sous-produits de l'agriculture, tels épis de maïs, écales de graines de coton, de riz ou de son. Des épis, écales et autres substances cellulosiques, on extrait un produit chimique connu sous le nom de furfural. Le nouveau procédé change le furfural en un produit chimique important dans la fabrication du nylon.

•

Ferruccio Burco de Milan n'a que huit ans, mais il a l'ambition de devenir chef d'orchestre. Arrivé à New-York en février, il a dirigé un concert au Carnegie Hall et cela aux applaudissements de l'auditoire. Les critiques, plus pondérés dans leur appréciation, prédisent au jeune musicien un brillant avenir . . . s'il n'est pas poussé trop vite et trop loin.

•

Les Hollandais ont trouvé un mode d'enseignement de la géographie tout à fait moderne. Un avion prend les écoliers et les promène au-dessus de leur pays. Chaque écolier a des écouteurs aux oreilles et entend le cours qu'un professeur leur fait sur les régions qui se déroulent sous leurs yeux. Il paraît que les petits Hollandais sont absolument enchantés de cette manière d'enseigner et savent parfaitement la géographie de leurs pays.

Le Nuage de Mort

LE DRAGON JAUNE!.. ET ROSE-AMANDE EST PEUT-ÊTRE À BORD!..

VOILÀ SHANGHAÏ! À NOUS DEUX, DRAGON JAUNE!

MISSIÉ ROADSTER-HÔTEL?

O.K.

QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE?

ILS ONT TOUT PRÉVU!

ET ANDRÉ MYSTÈRE PÉNÈTRE DANS L'ANTRE DU "DRAGON JAUNE"!.

JE SUIS OPIUMUS, GRAND MAÎTRE DU "DRAGON JAUNE" TU AS VOULU PERCER NOS SECRETS!. TU VAS MOURIR

MOURIR, MAIS COMMENT?

DES VAPEURS D'OPIUM!. C'EST UN SUPPLICE INÉDIT!..

Bob Wan.

BUFFALO BILL



EPISODE NUMERO SEPT



1 — Malheureusement, les trois jeunes gens jouaient de malchance. La lueur du buisson enflammé fit se retourner le chef. Il les regardait et ne semblait pas y croire. Puis, soudain, il jeta un cri de triomphe et s'élança sur les trois amis. Buffalo Bill et Ned étaient résolus à se battre jusqu'à la fin.



2 — Les autres Peaux Rouges arrivaient en criant également et ces cris résonnaient dans la nuit. La bataille fut de courte durée mais terriblement féroce. Il fallut trois hommes pour terrasser Buffalo. Il se battait comme un tigre. Ned luttait aussi de son mieux, mais fut maîtrisé à son tour.



3 — On leur lia les deux mains, mais ils envisagèrent le chef sans montrer de crainte. "Vous me défiez," dit ce dernier. "Avant que j'en aie fini avec vous, vous serez à genoux demandant grâce!" "Si vous touchez à un cheveu de cette jeune fille, vous vous en repentirez!" s'écria Buffalo Bill.



4 — Le chef des Peaux Rouges répondit par un ricanement et ils entraînèrent les prisonniers. Les Indiens prirent le chemin de leur campement, montés sur leurs chevaux, mais les prisonniers durent marcher péniblement durant plusieurs milles. Le chemin était couvert de roches et de paysage sauvage. Ils arrivèrent à une étroite rivière qu'ils durent traverser à pied, pendant que le chef se tenait fièrement sur son poney.



5 — Au moment où ils arrivèrent au camp, Mary tombait presque d'épuisement, mais elle continuait bravement. Pendant qu'ils traversaient le camp, des femmes et des enfants sortaient et se moquaient d'eux. Tous les yeux se tournèrent vers le poteau du supplice qui était entouré de branches sèches. Les lèvres de Buffalo se serrèrent. C'était bien à ce poteau que les Indiens attachaient leurs prisonniers et les faisaient brûler.



6 — Donc, au commandement du chef, Epervier Noir, Ned Bates et Mary Lawson furent liés à deux poteaux plantés profondément dans le sol, tout au fond du village. Buffalo Bill fut solidement attaché à un énorme tronc d'arbre. Le chef regardait ses guerriers exécuter ses ordres, son visage était froid et impénétrable. Seuls ses yeux noirs et brillants disaient sa haine pour les deux hommes blancs maintenant à sa merci. Il tourna autour des prisonniers, se rendant compte de la solidité de leurs liens, puis s'éloigna.



7 — Bientôt, s'avancèrent les femmes de la tribu qui venaient à leurs manières torturer les prisonniers. Sachant qu'ils n'avaient pas mangé depuis plusieurs heures et qu'ils devaient avoir faim, elles apportaient des morceaux fumants de gibier succulant qu'elles approchaient de leurs bouches.

[*Suite au prochain numéro*]

RIEN DE SÉRIEUX

Le général félicite ses soldats. L'action a été chaude, le succès complet, et chacun se redresse avec fierté devant les éloges du chef.

— Toi, mon petit, dit le général, en s'adressant à un sergent de chasseurs alpins, je te propose pour la médaille.

— Moi, mon général ! Pourquoi cela ?

— Parce que tu es un héros.

— Un héros ?

— Tu ne sais pas ce que c'est...

— Mais oui, mon général, un héros, c'est un homme... un homme... enfin ce qu'on appelle un homme.

— Cite-moi un héros, fait le général amusé.

Et le poilu, sûr de lui, de répondre :

— Jeanne d'Arc, mon général !

•

Une femme mariée se sentant mourir fit venir une gentille petite voisine qu'elle estimait beaucoup et qui pouvait avoir dans les vingt ans et lui dit :

— Je vais mourir et laisser mes enfants sans maman. Je veux qu'après ma mort vous soyez une mère pour mes enfants et que vous épousiez mon mari.

Alors la jolie voisine, en fondant en larmes :

— Tiens, comme ça se trouve, on en parlait justement votre mari et moi il y a à peine un quart d'heure.

La dame est revenue à la santé maintenant.

•

Lucette. — Ma voisine a acheté un chapeau exactement comme le mien.

Armand. — Tu dois être fâchée ?

Lucette. — Pas du tout, j'ai donné mon chapeau à ma servante.

•

Madame. — Veux-tu que nous allions visiter la statue de la Liberté ?

Monsieur. — La Liberté n'est pas un endroit pour un homme marié.

Depuis trois minutes, un candidat reste coi devant la question posée.

— Monsieur, lui dit ironiquement son juge, je voudrais être plus vieux d'une heure pour savoir si vous avez décidé de me répondre.

— Moi aussi, monsieur, je voudrais être plus vieux d'une heure... pour savoir ce que je vous aurai répondu.

•

Une dame a commandé à un bottier de renom une paire de fines chaussures. La première fois qu'elle les met, l'un des souliers se crève. Elle va tout aussitôt trouver le bottier et l'accable de reproches.

— Je vois ce que c'est, dit celui-ci sans se déconcerter, madame aura sans doute marché avec.

•

Le juge est allé à la chasse avec un de ses amis.

Soudain, un magnifique faisan prend son vol. Le magistrat épaule en s'écriant :

— Condamné !

Mais l'oiseau qui n'a pas été atteint, continue sa course à tire-d'ailes. Et l'ami de s'écrier à son tour :

— Condamné... oui... par contumace.

•

— Ce grand musicien a tellement pratiqué depuis deux mois qu'il a deux doigts de paralysé.

— Bah, ce n'est rien, ma fille a tellement pratiqué depuis deux mois qu'elle a paralysé deux pianos.

•

On apporte du melon. Le client réclame du sucre en poudre. La petite bonne lui dit gentiment :

— Ne dites rien, monsieur... on va vous en piler.

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*



— Voyons, chéri, tu devrais faire plus attention : moi qui viens justement de cirer mon plancher.

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*



— J'ai bien hâte qu'il apprenne à parler parce que je voudrais bien savoir ce à quoi il pense, comme en ce moment, par exemple.

— Voyons, dit un fermier à un jeune peintre, lauréat du Salon, combien me prendrez-vous pour un tableau représentant ma femme et moi devant ma ferme ?

— Cent dollars.

— Entendu.

Ayant terminé son oeuvre, le peintre la présente au fermier.

— Oh ! dit celui-ci, vous m'avez oublié. Je vois bien la ferme, mais pas mon portrait.

— Voici, réplique l'artiste désireux de s'en tirer par une plaisanterie. Vous êtes entré dans la ferme pour chercher les 10 billets que vous me devez.

— Je comprends, réplique le fermier. Il est possible que je sorte bientôt. A ce moment-là, je vous paierai. En attendant, restons-en là.

•

Le vétérinaire est appelé d'urgence chez un paysan dont la vache est atteinte d'une maladie inconnue chez le règne animal.

Le vétérinaire examine la bête et se prononce aussitôt :

— Cette vache n'est pas malade. Elle a simplement un torticolis.

— Un torticolis ? Mais comment a-t-elle pu attraper cela ?

— C'est simple. Elle a dû regarder non seulement les trains, mais aussi les avions.

•

Une auto vient d'être renversée par un train de chemin de fer. Le chauffeur gît sous la voiture.

Un monsieur passe et dit au chauffeur :

— Pouvez-vous me laisser une petite place sous votre auto afin que je puisse, moi aussi, retirer des dommages de la compagnie du chemin de fer.

•

— Soyez assez bon de donner dix cents à un pauvre aveugle.

— Mais vous n'êtes pas aveugle, mon ami ; vous avez encore un oeil de bon.

— C'est vrai, alors donnez-moi 5 cents.

Un gentilhomme ruiné aspirait à la main de la fille d'un riche industriel. Il n'était pas mal vu, son nom devant suppléer à son défaut de pécune. Cependant un ami crut devoir l'avertir :

— Tu sais que la petite est autoritaire. Une fois marié, tu ne pourras plus sortir seul, tu ne pourras plus jouer au cercle et fumer tes bons cigares, car elle exècre tout cela, tu ne pourras plus...

— Mon cher, répondit le gentilhomme, si je ne l'épouse pas, je ne pourrai plus manger et ça, c'est encore plus difficile à supporter que le reste.

•

En haut d'une montagne à l'entrée d'un précipice profond, un homme est arrêté devant le trou béant, immobile :

Survient un ami :

— Que faites-vous là ?

— Ma femme est tombée dans ce précipice ce matin... Il y a huit heures que j'attends et je n'ai pas eu de ses nouvelles.

Alors l'ami :

— Ne vous en faites pas, mon cher. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

•

Un pauvre époux, martyr, va au cirque.

Il se dirige tout droit vers la boutique où sont exposés les merveilles de la nature et demande au directeur :

— C'est bien chez vous que joue l'homme qui scie une femme en deux.

— Parfaitement, monsieur.

— Bien. Où est-il ? J'ai une commande à lui passer d'urgence.

•

— Garçon, voilà six fois que je vous appelle. Vous n'avez pas d'oreilles ?

— Si, Monsieur. Comment les désirez-vous ? grillées ou à la vinaigrette ?

•

— Connaissez-vous un bon remède pour le mal de dents ?

— Faites semblant d'aller chez le dentiste.

Le Thé de Qualité

"SALADA"

ORANGE PEKOE



Pourquoi ils s'imposent

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

sont trois magazines spécialement rédigés et publiés à votre intention. Dans leur élaboration, un personnel de rédaction expérimenté tient minutieusement compte de vos goûts et préférences. En plus des ouvrages de fiction, vous y trouvez, en abondance, des articles illustrés traitant de tout ce qui intéresse le lecteur qui veut se tenir à la page. N'hésitez donc plus, si vous désirez faire un cadeau qui soit apprécié, souscrivez un abonnement à LA REVUE POPULAIRE, LE SAMEDI et LE FILM. Vous frapperez d'une pierre trois coups et vous n'aurez qu'à vous féliciter d'avoir procuré à quelqu'un une si grande joie qui vous aura coûté si peu !

LE SAMEDI
LA REVUE
POPULAIRE
LE FILM

Coupon d'abonnement

Ci-joint $5.50 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

LA RÉGION AGRONOMIQUE DE SAINT-JEAN

[*Suite de la page* 5]

désireux de servir le public et de se créer des entreprises intéressantes. Indubitablement les vergers de Frelighsburg et les champs de tabac jaune de Joliette sont parmi les plus belles réalisations de nos agronomes.

L'aviculture est une autre source de revenus pour le cultivateur de la région. Des postes de mirage d'oeufs existent à Dunham, Farnham, Iberville et Lacolle, et puis le couvoir coopératif d'Iberville, d'une capacité de 60,000 oeufs, satisfait maintenant une bonne partie des besoins locaux. Il se fait aussi dans ce district un élevage d'environ 12,000 dindons par année. Tout cela est à développer davantage, bien que cette production atteigne déjà une valeur de $375,000.

Il y a un cercle agricole de l'U.C.C. dans chaque paroisse rurale de cette région, et une société d'agriculture existe dans chacun des trois comtés de Missisquoi, Iberville et St-Jean, celle de ce dernier comté étant une fédération de cercles agricoles. Les expositions annuelles ont lieu à Bedford, St-Alexandre et St-Jean. Les jeunes Agriculteurs comptent deux cercles (à Ste-Brigide et St-Luc) ; les jeunes Eleveurs, cinq clubs (à Cowansville, Dunham, Sabrevois, St-Alexandre et St-Valentin). Le club régional Richelieu groupe les éleveurs de Ayrshires des comtés de St-Jean, Iberville, Laprairie, Napierville et Rouville ; un autre club s'occupe des éleveurs de Holsteins des mêmes comtés, alors qu'un troisième s'intéresse spécialement aux éleveurs de Jerseys de Missisquoi. On remarque également un syndicat d'éleveurs de chevaux Belges (pour les comtés de St-Jean et Iberville).

Vingt-et-un établissements laitiers couvrent la région, dont huit beurreries, une fromagerie, une fabrique combinée de beurre et fromage, une de beurre et crème glacée, deux de beurre et lait en nature, trois de crème douce, lait en poudre et caséine, enfin cinq qui distribuent du lait pasteurisé, la ville de St-Jean étant l'un des premiers centres de la Province à adopter la pasteurisation obligatoire du lait.

De nombreuses conserveries reçoivent les produits maraîchers de la région et même de l'extérieur. Il faut avouer que les réalisations coopératives de ce district ont une importance toute relative. Sept coopératives y groupent 500 membres tout au plus : il s'agit d'une beurrerie à Frelighburg (chiffre d'affaires, $126,929), d'une société d'achat et vente et de production de semences à l'Acadie, d'une conserverie à Ste-Brigide, d'une linerie à St-Jean, d'un couvoir à Iberville, enfin de deux fondations récentes, les pomiculteurs de Missisquoi et la S.C.A. de conserves de Stanbridge. Il faut aussi mentionner l'existence de 24 syndicats de criblage.

De ce côté, l'électrification rurale offre déjà des développements prometteurs. Deux coopératives paroissiales s'occupent d'électricité à Ste-Brigide, St-Grégoire et St-Alexandre, toutes deux affiliées à la Coopérative régionale de St-Jean-Baptiste (Rouville). Il reste cependant que plusieurs beaux rangs agricoles seraient à électrifier : à St-Jean, le Grand Bernier ; à St-Luc, le petit rang et la petite savane ; à Lacolle, le rang Cantic.

Ajoutons que quelques entreprises connexes à l'agriculture se développent dans ce pays : deux carrières de calcaire, Shawinigan Chemical Ltd établie à Bedford (avec un broyeur d'une capacité de six tonnes à l'heure) et M. Eugène Ouimet, de St-Jean, qui vend de la pierre à chaux tamisée. Enfin une firme importante de matériel apicole existe depuis plusieurs années à Bedford, F.-W. Jones & Sons.

Dans cette région, la canalisation du Richelieu reste un problème qui attend toujours une solution. Cette question intéresse non seulement le commerce et l'industrie, mais aussi l'agriculture. Une solution est en voie de réalisation : il y a quelques années, un barrage a été construit à l'Ile Friar. Cela ne représente qu'un premier tiers des travaux à exécuter : il reste à creuser les rapides et à élever des remparts de chaque côté du fleuve et sur une distance d'environ cinq milles. Cela permettra de récupérer plus de 50,000 acres de terre, grâce à l'abaissement de la table d'eau, le long du Richelieu, particulièrement à Iberville et Sabrevois, à St-Jean, Ste-Blaise et St-Paul-de-l'Ile-aux-Noix, où l'eau séjourne bien trop longtemps chaque printemps.

Voilà un exemple de la gravité des problèmes de drainage de cette région. Par contre, l'acidité des terres exige aussi l'apport de chaux. Par ailleurs faudrait-il introduire la culture de nouvelles variétés de lin, et l'on mentionne les variétés Cirrus et Liral, et puis entreprendre sur de grandes superficies la production si profitable de la betterave à sucre. La culture des plantes légumineuses serait également à intensifier pour rendre l'alimentation bovine encore plus économique. En outre et à côté de tout cela, les autorités agronomiques songent à multiplier les concours d'exploitation rationnelle de fermes et à intensifier encore davantage toute leur propagande coopérative dans cette intéressante région où les possibilités sont si variées.

PAUL BOUCHER, D.Sc.S.

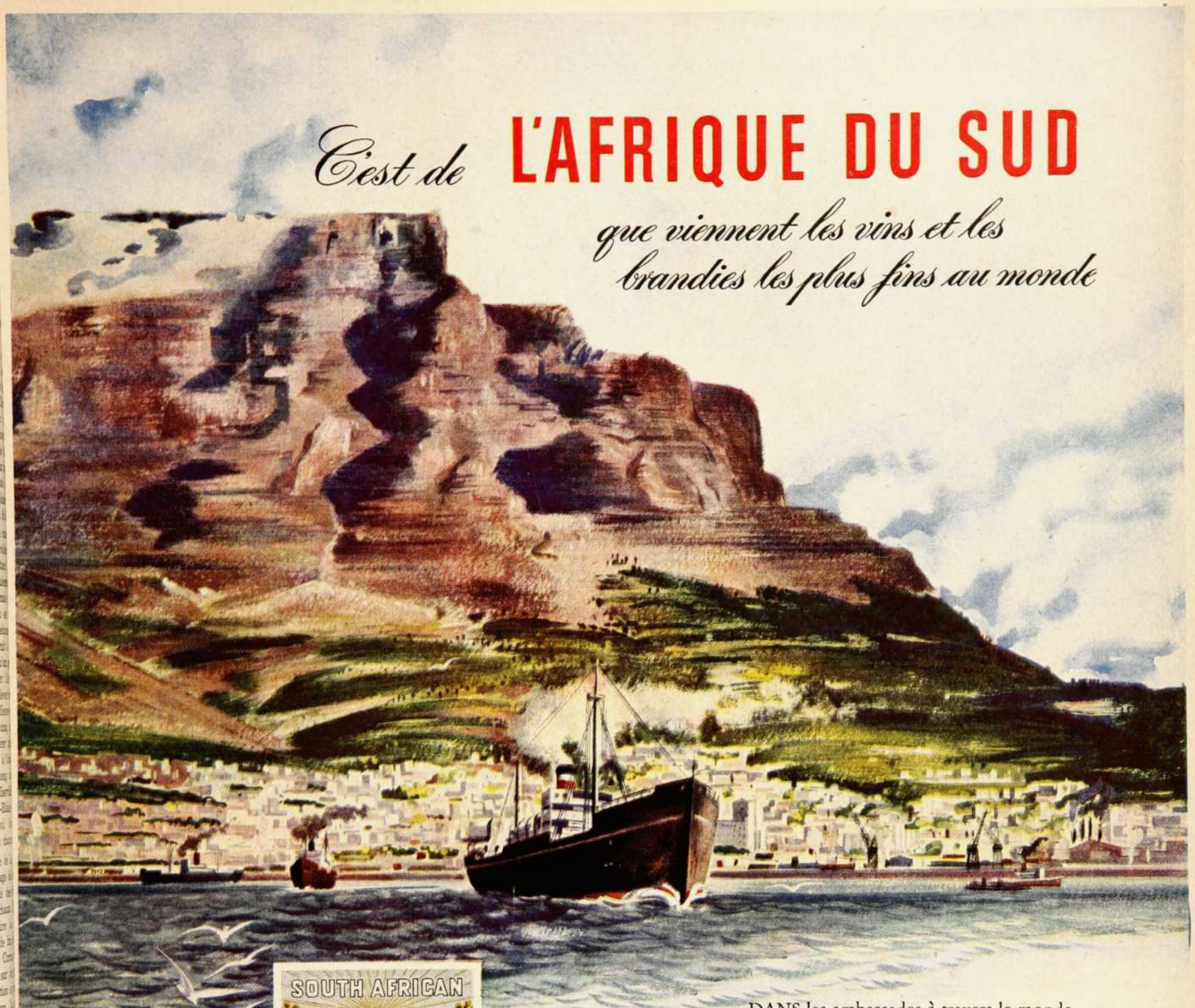
En décembre 1944, le Major John Hanlon et sa division se trouvèrent encerclés en Belgique. Le Major se rendit alors au village le plus proche, qui était Hemroulle et sonna lui-même la cloche de l'église pour rassembler la population. Il expliqua aux habitants réunis la gravité de la situation et qu'il n'y avait qu'un seul espoir de sauver ses hommes, blottis sous la neige, c'était de camoufler leur présence, grâce à des draps, qu'il voulait leur emprunter, avec promesse de les rendre. C'était un immense sacrifice qu'il demandait aux habitants d'une région déjà pillée et saccagée par les Allemands, mais grâce à la générosité de ces Belges, il en obtint 48 qui suffirent à dissimuler les membres de sa division. La bataille finie, on constata que les draps étaient perdus ou en lambeaux, mais le Major retourné à Winchester, n'oublia pas sa promesse. Grâce à la générosité de ses concitoyens, il recueillit 740 draps et en novembre 1947, trois ans après la bataille, il retourna en Belgique pour payer sa dette. Comme aux jours du danger, il sonna la cloche de l'église pour rassembler la population et on organisa toutes sortes de démonstrations amicales en son honneur. Le surplus de literie fut donné à une institution charitable.

•

A Sydney est mort John Bennell qui détenait un étrange record : il était l'homme le plus tatoué au monde ! Sur son anatomie on ne relevait pas moins de 800 dessins différents. Et comme de son métier, il était tatoueur, son corps constituait à la fois une enseigne et ... un catalogue !

C'est de **L'AFRIQUE DU SUD**

que viennent les vins et les brandies les plus fins au monde





DANS les ambassades à travers le monde . . . dans des milliers de foyers et de clubs où l'on prise la richesse et la saveur . . . vous trouverez les vins et les brandies d'une excellence incomparable, expédiés du célèbre port de Capetown.

Ces vins Paarl réputés, un produit des vallées ensoleillées de l'Afrique du Sud ont une renommée internationale.

Les vins et les brandies Sud-Africains ont une fine saveur et un arôme délicat dont vous serez fier, au moment de les servir.

Servez le vin approprié à l'occasion

AVANT LE DÎNER	*AVEC DU POISSON OU DE LA VIANDE BLANCHE*	*AVEC DE LA VIANDE ROUGE*	*AU COURS DES DÎNERS SPÉCIAUX*
Sherry Paarl (Old Oloroso ou Pale Dry) ou Vermouth (Sucré ou Sec)	Blanc sec . . . Sauternes ou Witzenburg	Rouge Sec *Après le Dîner* Porto Paarl Tawny Muscatel Paarl Brandy Fin	Winterhoek pétillant (Type Champagne) ou Bourgogne mousseux

L'age et la pureté de ces vins sont garantis par le gouvernement sud-africain

SOUTH AFRICAN

Vins et Brandies

L'ASSOCIATION COOPERATIVE DES VITICULTEURS D'AFRIQUE DU SUD LIMITEE, PAARL, AFRIQUE DU SUD



LE VOICI! Le Magnifique Nouveau Poêle Électrique Frigidaire !

C'est le plus beau modèle au monde en fait de création de poêle électrique, vous apportant des caractéristiques jamais auparavant réunies dans *aucun* poêle.

Point n'est besoin de rester dans la cuisine grâce au merveilleux Cook-Master Frigidaire. Il cuit un repas au four, même pendant votre absence—le four s'allume et s'éteint automatiquement.

Four Spacieux à Chaleur Répartie cuit une dinde de 25 livres—ou six pains—ou le four peut aussi accommoder un repas complet. Si rapide aussi—Allumez-le et en 5½ minutes le four a atteint la température requise. Facile à nettoyer: fini de porcelaine, coins arrondis.

Nouveau Cuiseur "Thermizer" à Trois Usages: 1. Le Cuiseur profond pour les soupes, ragoûts et bouillis. 2. Sert comme petit four pour cuire, rôtir ou réchauffer. 3. Sert aussi comme élément supplémentaire au besoin.

Contrôle Automatique Économe Le commutateur "Thrifto-Matic" Frigidaire. Quand vous allumez le Cuiseur "Thermizer" l'élément reste au degré de chaleur "High" pendant 20 minutes—ensuite automatiquement la chaleur est réduite au degré économique "Simmer".

Eléments Radiantube sur le Dessus du Poêle vous donnent 5 différents degrés définis de chaleur: dégagent de la chaleur *au moment même* où vous les allumez.

Une Foule d'autres Avantages Signaux automatiques pour l'heure et la température. Gril à braiser sans fumée. Nouvelle Lampe réflecteur éclaire entièrement le dessus du poêle. Tiroir double largeur pour l'emmagasinage. Tiroir-Réchaud. Dessus d'une seule pièce aux coins arrondis: fini de porcelaine blanche pour la vie, accessoires chromés.

Demandez à votre Marchand Frigidaire des renseignements au sujet de nouveaux Poêles Electriques Frigidaire. Son nom est dans les Pages Jaunes de l'Annuaire de Téléphone. Ou écrivez à Frigidaire Products of Canada Limited, Dépt. LS, Montréal, 28, P.Q.

VOUS ÊTES DOUBLEMENT PROTÉGÉS AVEC DEUX GRANDS NOMS

FRIGIDAIRE

FABRIQUÉ EXCLUSIVEMENT PAR

General Motors

DE
EAUX
3F49-C-53316